

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

Université libre de Bruxelles, éd. : 1884-1909, *l'Université de Bruxelles, LXXVe anniversaire de la fondation : relation des fêtes, novembre 1909*, Bruxelles : Weissenbruch, 1910.

---

**Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.**

Elle a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site

<http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2009/DL2623779\\_000\\_f.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2009/DL2623779_000_f.pdf)

***Ex-libris***



*Jean-Pierre Devroey*

1884 — 1909

---

L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

---

LXXV<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION

---

RELATION DES FÊTES

1884 — 1909

---

# L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

---

LXXV° ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION

---

## RELATION DES FÊTES

NOVEMBRE 1909



*Par la liberté vers la science ;  
par la science vers la liberté.*

BRUXELLES

M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI, ÉDITEUR

49, RUE DU POINÇON, 49

---

1910

# UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

---

LXXV<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION

---

## PROGRAMME DES FÊTES

---

### Vendredi 19 novembre 1909

A 11 heures. — Réception des délégués des universités belges et étrangères ainsi que des corps scientifiques par le président du Conseil, à l'Hôtel de Belle-Vue et de Flandre.

A 2 heures. — Séance académique à l'hôtel de ville, salle gothique.

A 7 1/2 heures. — Représentation de gala au Théâtre de la Monnaie.

### Samedi 20 novembre 1909

A 2 1/2 heures. — Fête commémorative de la Fondation de l'Université, au Théâtre communal.

A 6 1/2 heures. — Banquet universitaire dans la salle des fêtes de la Madeleine.

### Dimanche 21 novembre 1909

12 heures. — Hommage aux bienfaiteurs de l'Université, au Parc Léopold. — Lunch. — Visite des Instituts.

3 heures. — Conférences dans la salle des fêtes de la Madeleine.

9 heures. — Raout à l'hôtel de ville.

Durant les fêtes : *Exposition de souvenirs universitaires dans les locaux de l'Université.*

Vendredi 19 novembre 1909

---

PREMIÈRE PARTIE.

M. W. Rommelaere, président du Conseil, entouré des membres permanents du Conseil d'administration de l'Université, reçoit, dans les salons de l'*Hôtel de Belle-Vue et de Flandre*, les délégués des universités belges et étrangères ainsi que des corps scientifiques qui ont bien voulu s'associer aux fêtes universitaires.

---

DEUXIÈME PARTIE.

Séance académique à l'hôtel de ville, salle gothique.

A 2 heures, dans la salle gothique de l'hôtel de ville, a lieu, sous la présidence de M. W. Rommelaere, président du Conseil d'administration, la séance académique solennelle à laquelle assistent les membres du Conseil communal et du Conseil des hospices de la ville de Bruxelles, les délégués des corps scientifiques et des universités belges et étrangères, le corps professoral de l'Université et un public nombreux.

Prennent place au bureau :

PREMIER BANC.

1. CHARLES BULS, membre permanent.
2. JULIEN FRAIPONT, recteur de l'Université de Liège.
3. PAUL ERRERA, recteur.
4. J. DEWAR CORMACK, délégué de l'Université de Londres.
5. CHARLES GRAUX, administrateur-inspecteur honoraire, membre permanent.
6. HENRI POINCARÉ, de l'Académie française, délégué de l'Université de Paris.
7. J. WESTLAKE délégué de l'Université de Cambridge.
8. M. LEMONNIER, échevin des travaux publics de la ville de Bruxelles, représentant l'Administration communale.
9. W. ROMMELAERE, président du Conseil.
10. K.-J. NEUMANN, recteur magnifique de l'Université de Strasbourg.
11. V. DE BRABANDERE, recteur de l'Université de Gand.
12. EDOUARD STRASSBURGER, délégué de l'Université de Bonn.
13. A. BEERNAERT, délégué de l'Académie royale de Belgique.
14. GEORGES LYON, recteur de l'Université de Lille.
15. PAUL HYMANS, vice-président.
16. THOMAS ERSKINE HOLLAND, délégué de l'Université d'Oxford.
17. ERNEST SOLVAY, membre permanent.
18. G.-A. VAN HAMEL, délégué de l'Université d'Amsterdam.
19. FRANCIS DARWIN, de l'Université de Cambridge.

DEUXIÈME BANC.

20. MESNIL, délégué de l'Institut Pasteur.
21. MEYER, délégué de l'Université de Nancy.
22. GUSTAVE LANSON, délégué de l'Université de Paris.
23. RAOUL WAROCQUÉ, membre permanent.
24. FÉLIX LE DANTEC, délégué de l'Université de Paris.
25. A. MOELLER, délégué de l'Académie royale de médecine.
26. J.-C. VOLLGRAFF, délégué de l'Université d'Ulrecht.
27. O. LEPREUX, membre permanent.
28. CHARLES ADAM, recteur de l'Université de Nancy.
29. G. GRIMARD, échevin des finances de la ville de Bruxelles.
30. JULES LAMERE, membre permanent.
31. ADOLPHE MAX, échevin du contentieux de la ville de Bruxelles.
32. EMILE JACOMAIN, échevin de l'assistance publique de la ville de Bruxelles.
33. R. CHODAT, recteur de l'Université de Genève.
34. E. SPEHL, délégué du Conseil général des hospices de la ville de Bruxelles.
35. ALBERT BEHAEGHEL, administrateur de l'Université.
36. CLÉMENT, délégué de l'Université de Lille.

TROISIÈME BANC.

37. GUNTZ, délégué de l'Université de Nancy.
38. DESIRÉ DE PERON, président de l'Association des étudiants.
39. ALFRED LAVACHERY, secrétaire de l'Université.

M. le président déclare la séance ouverte et, avant d'aborder l'ordre du jour, donne connaissance des lettres et des télégrammes de M. Emile De Mot, bourgmestre de la ville de Bruxelles; de M. Waldeyer, recteur de l'Université de Berlin; de S. A. R. le duc Charles-Théodore en Bavière; de M. Ernest Lavisse, professeur à la Sorbonne et de M. Emile Fisher, professeur à l'Université de Berlin.

La lettre de M. De Mot est ainsi conçue :

J'ai le profond regret de vous dire que mon état de santé ne me permettra pas, comme je l'espérais, d'assister aux fêtes jubilaires de l'Université libre.

Je suis d'autant plus peiné de ce qui arrive, que, sorti de l'Université en 1857, j'ai assisté en 1859 aux côtés de mon père, fondateur souscripteur, au banquet du XXV<sup>e</sup> anniversaire, et que j'ai participé comme échevin en 1884 aux fêtes de notre cinquantenaire. Il ne m'est pas donné d'assister au LXXV<sup>e</sup>, ce qui eût constitué, je crois, un record.

La cordiale sympathie que nous ressentons pour l'éminent premier magistrat de la ville, continue M. le président, lui sera témoignée par nos vœux unanimes qui lui seront transmis pour son prochain rétablissement.

M. le professeur Waldeyer avait accepté la mission que l'Université de Berlin lui avait confiée de représenter, comme délégué, la haute institution dont il est un des plus éminents professeurs.

Nous venons de recevoir un télégramme par lequel il excuse son absence en ces termes :

Remerciements sincères pour votre invitation. Félicitations pour la fête et meilleurs souhaits pour l'avenir de l'Université. Je regrette infiniment ne pas pouvoir venir; je suis avec vous de tout mon cœur.

Ce télégramme est confirmé par une lettre dont M. le Président cite ce passage :

J'aurais désiré de tout cœur représenter l'Université de Berlin aux cérémonies du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'Université de

Bruxelles. Malheureusement l'état actuel de ma santé m'interdit un déplacement important de nature à interrompre mon traitement. C'est à mon très grand regret, — et je le dis en toute sincérité, — que je dois m'abstenir de me rendre à Bruxelles. Je serai de cœur avec vous au jour de votre fête jubilaire.

S. A. R. le duc Charles Théodore en Bavière, retenu à Bad-Kreuth par la maladie dont il est atteint, nous a fait parvenir par un télégramme l'expression de ses vœux pour notre Université.

M. le professeur Lavisse, délégué de l'Université de Paris, excuse son absence pour cause de maladie.

M. Emile Fisher nous a fait parvenir le télégramme suivant :

Bitte in Namen vieler hiesigen Collegen ihrer berühmten Universität unsere herzlichste Glückwünsche zum Jubelfeste darzubringen.

Enfin, la *Brussels medical graduates Association*, de Londres, s'est associée à nos fêtes par ce télégramme :

The Brussels medical graduates Association send congratulations on the occasion of the 75th. anniversary to the University of Brussels.

M. le président prononce ensuite le discours suivant :

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Université libre de Bruxelles célèbre aujourd'hui le LXXV<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation et elle est heureuse de fêter ce jubilé dans la salle de l'hôtel de ville où elle a été constituée le 20 novembre 1834.

Elle arrive à cet âge déjà mûr, dans des conditions de prospérité qui témoignent qu'elle a fidèlement accompli la mission qu'elle avait assumée. Sa tâche a été lourde. Elle s'en est glorieusement acquittée.

L'Université libre est née d'une nécessité sociale : soustraire l'étude et les recherches des problèmes scientifiques et sociaux aux dogmes politiques et religieux, dont l'intransigeance dresse des barrières qui entravent le développement de l'esprit. Quelques mois avant sa création, les évêques avaient fondé l'Université catholique et ils s'en réservaient la

direction suprême pour la maintenir dans la voie que le premier recteur magnifique de Louvain indiquait en termes explicites : « *Nous lutterons, disait-il, de toutes nos forces et de toute notre âme, pour défendre la religion et les saines doctrines, pour dévoiler les hérésies et les aberrations des novateurs, pour faire accueillir toute doctrine émanant du Saint-Siège apostolique, pour faire répudier tout ce qui ne découlerait pas de cette source auguste.* »

Le langage que le chef suprême de l'Université catholique a tenu dans une occasion récente est la confirmation des principes formulés par le premier recteur de Louvain.

Ils exigent l'abdication de l'enseignement supérieur devant l'autorité pontificale.

La réponse à ce défi ne se fit pas attendre; le 20 novembre 1834, l'Université de Bruxelles fut fondée sous l'égide du libre examen. Comme Verhaegen, sous l'inspiration et par l'activité duquel la nouvelle institution fut organisée, l'a déclaré, elle assumait la mission de garantir l'indépendance de l'enseignement tant à l'égard du pouvoir religieux qu'à l'égard du pouvoir politique, en ne reconnaissant pour limites que les inspirations de la conscience, les prescriptions des lois, le sentiment du bon ordre et les justes exigences de l'opinion publique.

L'honorable vice-président du Conseil, M. Paul Hymans, vous retracera l'histoire des luttes que nos pères ont eu à soutenir et de celles que nous avons à soutenir encore tous les jours pour défendre l'œuvre créée en 1834.

Je me borne à constater la puissance et la vitalité de notre institution, vieille déjà de trois quarts de siècle. Les journées triomphales de ce jubilé attestent les constants développements de sa prospérité scientifique et matérielle.

Avant tout, nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue aux représentants des corps scientifiques du pays et de l'étranger, qui nous ont fait l'honneur d'assister à notre cérémonie jubilaire et de s'associer à nos fêtes.

Les Universités de Gand et de Liège, représentées par leurs recteurs et par les nombreux professeurs qui ont tenu à se joindre à eux, nous apportent le salut de nos frères de Flandre et de Wallonie.

L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, et l'Académie royale de médecine de Belgique ont délégué leurs

membres les plus éminents comme un témoignage de leurs sentiments de sympathie.

Trois Universités d'Angleterre, celle de Cambridge, d'Oxford et de Londres, ont confié à de brillantes notabilités scientifiques le soin de nous apporter l'expression de leurs vœux.

Les Universités allemandes de Berlin, de Bonn et de Strasbourg sont représentées par des hommes d'une renommée universelle.

La France s'associe à nos fêtes jubilaires en déléguant parmi nous d'illustres professeurs de Paris, de Nancy et de Lille.

Nos frères de Hollande ont répondu à notre appel en nous envoyant des maîtres justement réputés du corps professoral universitaire d'Amsterdam et d'Utrecht.

L'Université de Genève a confié à son recteur le mandat de nous exprimer ses sentiments de sympathie.

Nous adressons un salut cordial de bienvenue aux corps savants qui nous font l'honneur d'assister à nos fêtes. Leur présence parmi nous témoigne de la position éminente que l'Université libre de Bruxelles occupe dans le monde scientifique international.

Un second devoir s'impose à nous. C'est celui que la gratitude nous dicte envers notre protectrice constante, l'Administration communale de la ville de Bruxelles.

Elle a présidé à notre naissance en 1834 et depuis cette date mémorable, elle nous a fidèlement conservé son appui ; elle nous a dotés de nos installations et nous a largement dispensé les ressources nécessaires à notre existence.

De nobles et généreuses initiatives se sont groupées autour de nous dans les vingt-cinq dernières années ; nous ne pouvons pas les citer toutes, l'énumération en serait trop longue. Mais parmi elles, il en est une que nous devons mettre hors ligne, en rendant un hommage éclatant à l'homme qui a été l'initiateur de ce mouvement : nous avons nommé M. Ernest Solvay.

C'est grâce à son impulsion et à ses admirables exemples que nous avons vu se produire les importantes manifestations en faveur de l'enseignement supérieur qui se sont multipliées dans la plus récente période de notre existence.

Les ressources qui nous ont été libéralement accordées ont été admirablement appropriées aux progrès de l'enseignement par les adminis-

trateurs d'élite que nous avons eu la bonne fortune de voir se succéder à la tête de notre institution. Ce furent d'abord, pendant la période de fondation et d'organisation, pendant l'âge héroïque, MM. Verhaegen et Van Schoor. Nous honorons leur mémoire d'un culte respectueux et nous leur vouons une inaltérable gratitude.

Nous rendons le même hommage à M. Charles Graux, l'éminent Ministre d'État, qui leur a succédé dans le cours de la troisième période de 25 ans et qui a rendu des services inoubliables comme administrateur-inspecteur.

Si l'appui de la ville de Bruxelles et la sage administration du Conseil nous ont assuré l'existence, un élément d'une importance primordiale nous a assuré la prospérité scientifique et nous a conduits aux victoires que nous fêtons aujourd'hui. C'est l'action toute puissante du corps professoral dont l'effort soutenu et la volonté tenace ont vivifié l'œuvre entreprise et ont créé le vaste mouvement d'expansion des idées libérales qui se fait sentir de plus en plus dans le pays.

L'Université de Bruxelles ne se borne pas à fournir à la jeunesse l'instruction qui nourrit les intelligences. Elle s'attache surtout à donner au pays les éléments indispensables au progrès, en préparant des caractères trempés pour les luttes politiques et économiques de demain.

Ses efforts sont couronnés de succès. Ses progrès constants, le nombre croissant de ses adeptes en témoignent avec éclat

Cette prospérité est d'autant plus remarquable et significative, que depuis vingt-cinq ans les idées qui imprègnent les régions du pouvoir sont en opposition directe avec celles qui caractérisent notre enseignement.

La science libre, le libre examen réagissent puissamment contre les influences délétères qui tendent à amollir les caractères et à enliser la pensée dans les préoccupations de la vie matérielle et pratique.

Au milieu des manifestations de l'esprit orthodoxe et sectaire, l'Université est restée debout, inébranlable, et les efforts de l'adversaire n'ont eu d'autre résultat que de la consolider.

Les sympathies dont elle recueille, dans ces solennités jubilaires, tant de témoignages, l'empressement avec lequel se groupent autour d'elle tant de dévouements et de concours, traduisent l'aspiration de l'opinion publique à l'affranchissement des consciences et au triomphe dans tous les domaines du principe du libre examen.

La parole est accordée à M. Paul Hymans, vice-président, qui s'exprime comme suit :

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans cet hôtel de ville, témoin, souvenir et symbole de nos gloires communales, dans cette même salle gothique où se pressent en ce moment une phalange de maîtres et de disciples, les délégués de 1,300 étudiants, les représentants d'illustres corps savants de Belgique et de l'étranger, — quelques hommes audacieux se réunissaient, il y aura demain trois quarts de siècle, et fondaient une université.

Ils disposaient d'un capital de 45,000 francs, la ville de Bruxelles leur avait accordé un subside qui n'atteignait pas ce chiffre et l'usage de quelques salles de l'ancien Musée; ils avaient recruté 38 professeurs et 96 élèves.

L'Université libre de Bruxelles était née.

La voici, soixante-quinze ans après, en pleine et rayonnante maturité, reconnue par ses aînées dans le monde de la science, à titre de puissance égale et amie, devenue l'une des forces morales du pays, l'une des sources de sa vie mentale et sociale, prospère, populaire et respectée.

Soixante-quinze ans ! l'espace d'une vie d'homme, à peu près la durée de notre Belgique indépendante. Nos deux patries, la patrie belge et la petite patrie intellectuelle que nous honorons aujourd'hui, ont presque le même âge; elles ont grandi ensemble.

Assurément, si l'on songe à ses aïeules vénérables, l'Université de Leipzig et l'Université de Genève, qui célébraient cette année l'une son cinquantième centennat, l'autre son deux cent cinquantième anniversaire, il pourrait sembler qu'il y eût quelque vanité à fêter avec tant d'éclat le jubilé de notre jeune université brabançonne.

Ne rougissons pas, Messieurs.

Pour courte qu'elle soit, son existence est pleine de noblesse et d'enseignements. L'Université libre de Bruxelles tire des fragiles conditions de son origine, de la pensée vivifiante de ses créateurs, des épreuves qu'elle a traversées sans faiblir, de justes raisons d'orgueil.

C'était en 1834.

La violente commotion de 1830 avait jeté bas l'œuvre éducatrice du

roi Guillaume. Les universités étaient mutilées, la vie scientifique éteinte. L'Eglise, dans ce désarroi, tenta d'accaparer le haut enseignement.

L'épiscopat ouvrit à Malines l'Université catholique qui, après notre première loi sur l'enseignement supérieur et à la suite d'une convention avec le gouvernement, s'installa en 1835, à Louvain, dans les locaux de l'ancienne Université d'État. L'institution portait la marque de l'orthodoxie. Les évêques en assumaient la direction. Le but était selon des paroles officielles, de « défendre la religion et les saines doctrines », de « détruire les hérésies et les aberrations des novateurs ». On n'était pas loin de l'époque où l'évêque de Broglie, dans son *Jugement doctrinal*, flétrissait la liberté des opinions religieuses, et l'Encyclique de 1832 venait à peine de la frapper d'une nouvelle et solennelle condamnation.

L'opinion s'émut. Des protestations éclatèrent. Les libéraux se résolurent à réagir.

Verhaegen, à la Loge des *Amis Philanthropes*, lança un premier appel, dont l'écho retentit au dehors. Un groupe de libéraux militants, parmi lesquels d'illustres fondateurs de la nationalité, Rogier et les deux de Brouckère : Charles et Henri, Van Meenen et De Potter, Defacqz et Lebeau, se mirent à la tête du mouvement. L'Université libre de Bruxelles en sortit.

Ils ne lui imposèrent ni dogmes, ni entraves, ni tutelle. Elle serait donc indépendante du pouvoir politique autant que du pouvoir religieux. Émanation de la liberté d'enseignement, son enseignement serait libre. Ses leçons ne tendraient qu'à la libre exploration scientifique, à la libre discussion des idées, à la libre recherche de la vérité. La science désormais aurait un refuge où nulle puissance, nul arbitraire n'inquiéterait l'autonomie, la sérénité, les augustes labeurs de la pensée.

Tels sont les commencements, humbles par les moyens d'exécution, grands par le dessein conçu et la tâche à remplir.

Les premières années furent incertaines et pénibles. L'Université rencontra des méfiances habilement exploitées, des hostilités déclarées. Les lois de l'époque confiaient la collation des grades académiques à des jurys mixtes nommés par les deux Chambres et le Gouvernement. Longtemps les professeurs de Bruxelles furent proscrits. En 1842, la Chambre des représentants ne nomma pas un seul professeur de notre Université ; elle en désigna six de Louvain, dix des universités de l'État.

Enfin, en 1849, sous notre premier ministère libéral, la loi qui remit au Gouvernement seul la formation des jurys d'examen et prescrivit le recrutement de ceux-ci par portions égales, dans les universités libres et d'État, nous restitua nos droits.

Dans l'intervalle, une crise financière avait sévi, qui mit à l'épreuve le dévouement du corps professoral. Le spectre du déficit se dressait. Le courage, le désintéressement de tous ranimèrent les forces qui semblaient s'épuiser. Ce fut un beau spectacle. Les professeurs sacrifièrent une partie de leurs appointements. Quelques-uns donnèrent gratuitement leurs cours. La moyenne des traitements, dans cette période de disette, ne dépassait pas 1,500 francs.

Puis il fallut quitter les locaux du Musée. Le Gouvernement, en 1842, signifia brusquement à l'Université un ordre de déguerpissement. La ville de Bruxelles lui offrit alors les locaux de l'ancienne cour d'assises, rue des Sols. En trois jours, on déménagea, et la vie universitaire déplacée, à peine troublée, reprit son élan.

Peu à peu les nuages se dissipèrent. L'organisme se développait normalement. Le nombre des élèves croissait. La renommée de l'enseignement se propageait. La confiance des familles était conquise.

Bientôt cependant, et en vain, un violent effort fut tenté pour l'ébranler. Le parti catholique avait repris le pouvoir. L'année 1856 fut marquée par un conflit passionné du dogme et de l'esprit critique, de l'idée d'autorité et de l'idée du libre examen.

Dès 1855, la presse cléricale réclamait le châtement d'un professeur de l'Université de Gand dont le crime avait été de saluer la Réforme comme le signal de l'affranchissement des intelligences. Puis on s'en prit à Laurent. Et l'illustre jurisconsulte fut frappé d'un blâme pour avoir dans ses *Etudes sur l'histoire de l'humanité* méconnu les règles souveraines de l'orthodoxie.

En septembre 1856, retentit la voix des évêques. Elle jeta un cri d'opprobre et de guerre. L'enseignement de l'Université de Gand était dénoncé comme « un poison pour les intelligences ». Quant à l'Université de Bruxelles, ses fondateurs étaient des « hommes pervers », coupables d'avoir « concerté le plan d'arrêter le progrès religieux, d'ouvrir à la jeunesse une source de maux incalculables ».

A la tribune parlementaire, le verbe éloquent de Frère-Orban vengea les droits outragés de la liberté scientifique.

Devant les professeurs et les étudiants, à la reprise des cours, Verhaegen, le fondateur, burina, en traits saisissants, le rôle et la mission de l'Université :

L'Université est le temple élevé à la science par l'esprit libéral qui agite les temps modernes. C'est une institution unique dans le monde, si l'on tient compte des circonstances dans lesquelles elle a pris naissance et qui ont contribué à son développement. Sa mission est de propager par la voie de l'enseignement et de la publication toutes les doctrines progressives qui se produisent dans la philosophie, dans la littérature, dans l'histoire, dans le droit, dans les sciences en général, afin de seconder d'une part les aspirations généreuses de notre époque, en tant qu'elles sont conformes à la vérité, et de combattre, de l'autre, toutes les tendances rétrogrades sur le terrain de la science. Son instrument est la raison ; sa méthode est la libre discussion ; son antithèse, la foi aveugle, la foi inintelligente qui refuse l'examen et réclame une soumission absolue, une obéissance passive.

Définition loyale et complète, qui enveloppe toute l'histoire et toute la philosophie de l'œuvre, ses débuts téméraires, sa résistante vitalité, ses progrès, son avenir. Elle date de plus de cinquante ans. Elle est d'hier, elle est d'aujourd'hui, et, Messieurs, attestons-le, elle sera de demain.

Ici se clôt l'âge héroïque ; une période paisible commence, de développements harmonieux et continus.

En 1865, l'Université s'installe dans le palais que lui offre l'édilité. En 1873, l'École polytechnique, si florissante aujourd'hui, vint prendre rang parmi nos Facultés, dans la famille académique. En 1859, en 1884, nos premiers jubiléés sont célébrés au milieu d'un accord enthousiaste d'amitiés et de louanges. L'Université n'est plus discutée. Ses succès scientifiques, sa productivité intellectuelle, sa valeur éducative lui ont fait une situation inexpugnable. Elle constitue un organe de la vie nationale.

Au cours des vingt-cinq dernières années, une tempête faillit tout emporter. Elle ne vint pas du dehors. Ce fut une crise intérieure. En parlerai-je, Messieurs ? Et ne vaut-il pas mieux, au seuil de nos fêtes fraternelles, écarter des souvenirs attristants ? Laissons-les reposer dans les mémoires. Et bornons-nous à évoquer les bienfaits qu'une fortune

miséricordieuse nous a permis de retirer de ces troubles passagers. Les dissensions dont nous avons souffert réveillèrent des énergies qui semblaient s'assoupir. Tout le corps secoué vibra, et des sources profondes, brusquement remuées, jaillit un renouveau de jeunesse et de fécondité.

De même qu'une cité trop à l'étroit dans la ceinture de ses vieilles murailles, les brise sous la poussée d'une population avide d'air et de lumière, de même l'Université, sentant la nécessité d'étendre son action enseignante, entreprit de créer, au delà des quartiers du savoir classique, de spacieuses avenues, aménagées pour la large circulation des idées contemporaines, de cultiver, à côté des champs réguliers de l'éducation professionnelle, des jardins où pousserait la fleur de la science pure.

Ainsi l'on vit surgir, au milieu des frondaisons du parc Léopold, l'Institut de physiologie et l'Institut d'hygiène, l'Institut de sociologie et l'Institut d'anatomie. L'École des sciences politiques et sociales fut organisée; l'École de commerce vint après. L'enseignement se diversifia et se spécialisa. Nos clairs laboratoires, richement outillés, attirent les jeunes savants. Des chaires nouvelles groupent autour d'elles une élite empressée de s'armer pour les nobles combats de la pensée et du droit, pour les rudes conflits de la concurrence industrielle, pour les luttes angoissantes de la science, — éternelle curieuse, — à la découverte des secrets de la vie.

Tandis que ces réformes s'accomplissaient dans le domaine de l'enseignement, des modifications corrélatives se réalisaient dans le domaine de l'administration. Le corps professoral a été appelé à une participation plus active dans la direction de l'Université. Et l'ordre actuel unit dans une heureuse entente l'élément scientifique, variable et mobile, à l'élément administratif, stable et permanent. L'Université a trouvé l'équilibre. Forte de l'esprit qui l'anime, fière de son passé, elle interroge l'avenir d'un regard assuré et confiant. Sans doute lui réserve-t-il des devoirs nouveaux et plus grands. Elle se sent prête à les remplir.

Comment pourrai-je terminer ce bref historique sans saluer d'un solennel hommage deux amies constantes et fidèles, de la dernière comme de la première heure, l'Administration communale de Bruxelles et l'Administration des Hospices. Collaboratrices de nos aînés, elles sont restées les nôtres. Le temps a tissé entre elles et l'Université des liens indestructibles. C'est un honneur pour nous d'avoir mérité leur confiance et leur appui. C'est un honneur pour elles d'avoir contribué à la gran-

deur et à la fortune de la plus haute institution scientifique de la capitale.

Messieurs, j'ai remémoré nos origines et fixé notre filiation. Notre généalogie est authentique. L'Université libre de Bruxelles a été créée par le parti libéral. Mais, selon la parole de Verhaegen, « émanée d'un parti politique, elle n'en a jamais été l'instrument ».

Ouvré d'un parti, elle n'est pas et ne peut être une œuvre de parti. Elle mentirait à la pensée de ses fondateurs et de ceux qui ont recueilli leur héritage, si, se détournant de ses fins naturelles, elle s'appliquait à servir les desseins ou les ambitions d'un groupement politique. Sa destinée supérieure est de faire de la science libre et de la faire librement.

Faire librement de la science libre, n'est-ce pas en même temps faire des hommes libres et des esprits libéraux ? Quelle plus saine discipline intellectuelle que la méthode du libre examen ? Quelle plus forte éducation morale que le contrôle réfléchi des faits, l'insouciance du préjugé, l'étude franche et hardie de la nature, le respect religieux du Vrai, la persévérance dans la recherche, le courage dans l'affirmation de la conviction acquise. Encore la tâche n'est-elle point achevée : il est plus difficile souvent de faire reconnaître la vérité que de la découvrir. Les vérités nouvelles, a dit un délicieux sceptique, sont des impertinences. Que d'héroïsme parfois pour persuader les indifférents et confondre les négateurs, pour arracher le consentement des foules et faire descendre dans l'âme collective l'idée d'en haut !

La Belgique, merveilleusement dotée par la nature, a depuis un demi-siècle décrit une magnifique évolution.

Épargnée par les guerres et les troubles sociaux, elle n'a cessé de développer ses moyens de production et son outillage économique ; elle a démocratisé ses institutions politiques ; elle a multiplié ses entreprises au dehors et n'a pas redouté d'assumer le gouvernement d'une immense colonie lointaine.

Elle ne manque ni de capitaux, ni de vigueur physique, ni d'esprit d'initiative. Elle n'a besoin ni d'argent, ni de forces, ni de courage.

Elle a besoin de science.

Elle a besoin de science à tous les degrés, de science élémentaire et pratique pour les petits, de science moyenne et de culture générale pour la masse, de haute science et de culture supérieure pour ceux dont la

destinée est de conduire la société, de diriger les hommes, d'ordonner et de faire fructifier les choses.

Sans doute d'heureux et sensibles progrès ont été réalisés. Notre vie intellectuelle belge, et spécialement bruxelloise, s'est singulièrement intensifiée et affinée.

De toutes parts surgissent des œuvres d'éducation, des manifestations de littérature et d'art; et, certes, les efforts s'éparpillent et la méthode, le plan d'ensemble font défaut; mais un vaste mouvement de pensée se déploie et rayonne dans des sphères sans cesse élargies.

L'Université de Bruxelles y participe par le concours de ses maîtres. Et il serait digne d'elle qu'elle en fût le centre propulseur et le foyer. Mais il ne suffit pas qu'elle aide à l'expansion et à la vulgarisation de la science. Il ne suffit pas qu'elle équipe et habilite des techniciens qui, demain, dans les carrières libérales, — le barreau, la magistrature, la médecine, les affaires, l'administration, la politique, — appliqueront avec sagacité les formules du savoir professionnel.

La science n'est pas une « collection de recettes », et les universités ne peuvent se réduire à la fonction d'appareils distributeurs de diplômes.

Elles sont et doivent être les grandes usines intellectuelles où l'on pétrit, forge et façonne les élites.

C'est l'élite qui garde le dépôt de l'Idéal, qui maintient le feu sacré. C'est elle qui fraye les voies, éclaire les chemins, annonce les lendemains. C'est elle qui, parmi les passions éphémères, le tumulte des intérêts, le bourdonnement de la vie matérielle, prépare les destins de la patrie.

Ah! combien y seront appelés de ces milliers de jeunes gens qui viennent nous demander l'initiation scientifique! Rares seront les élus. Tous aspirent à en être. « Qui à vingt ans n'est pas d'humeur à escalader le ciel, traînera toute sa vie dans les bas-fonds. » Beaucoup tomberont en route et se contenteront de creuser modestement leur sillon et d'en-granger la moisson annuelle, fruit d'un probe labeur.

Mais tous auront vu scintiller l'étoile. Tous auront frémi au contact de la Science. Tous auront, ne fût-ce qu'un instant, vibré de la fièvre du Vrai, senti l'émotion de la Beauté.

Et maintenant, allez!

Que les cœurs débordent, que les mains fraternelles s'unissent!

Que ces journées jubilaires soient l'apothéose de la Science et de la Liberté, le prélude des victoires futures!

Après M. Hymans, c'est à M. Maurice Lemonnier, échevin de la ville de Bruxelles, que la parole est donnée. Il s'exprime comme suit :

L'honorable bourgmestre de Bruxelles, momentanément éloigné de l'hôtel de ville par son état de santé, m'a prié de vous exprimer ses vifs regrets de ne pouvoir se trouver parmi nous aujourd'hui et m'a chargé de le remplacer.

Au nom de la ville de Bruxelles, je suis heureux de saluer les représentants des universités et des institutions scientifiques étrangères qui ont bien voulu honorer et rehausser de leur présence cette solennité.

La capitale leur est profondément reconnaissante des témoignages précieux d'estime et de sympathie qu'ils apportent publiquement à l'Université de Bruxelles.

Leur présence atteste éloquemment la haute réputation que cet établissement d'enseignement s'est acquise, dans le monde scientifique, bien au delà de nos frontières.

Je salue également les représentants des institutions scientifiques de Belgique, les membres du Conseil d'administration, les membres du corps professoral et tous les amis de l'Université qui ont consolidé et assuré l'avenir de l'institution dont nous fêtons aujourd'hui le jubilé.

Soyez, Messieurs, les bienvenus dans notre palais communal, soyez les bienvenus dans cette salle gothique, berceau de l'Université.

C'est dans cette même salle que, le 20 novembre 1834 se tenait avec éclat, la séance solennelle d'ouverture de l'Université libre de Bruxelles.

L'Assemblée était présidée par le bourgmestre, M. Rouppe, qui s'exprimait en ces termes :

De simples citoyens de Bruxelles, sans autre but que de concourir au progrès des lettres et des sciences, sans autre désir que d'être utiles à la jeunesse studieuse, se réunissent, s'imposent des sacrifices, en imposent à leurs amis, et tous ensemble fondent, au sein d'une population nombreuse, intelligente et active, un établissement où ils appellent, pour les seconder, des personnes zélées et dévouées, comme eux, au plus grand bien-être de la génération qui s'élève : telle est, Messieurs, l'origine de l'Université libre qui s'ouvre en ce moment sous vos yeux et sous vos auspices.

Premier magistrat de cette capitale, intéressé plus qu'aucun autre à

la voir entrer, comme toute les grandes cités de l'Europe, dans la voie des améliorations sociales, j'ai accepté avec empressement, j'allais dire avec orgueil, l'honneur de présider une solennité qui fera époque, je n'en doute pas, dans les annales de nos libertés.

Il ajoutait :

L'administration municipale de Bruxelles a compris, Messieurs, l'importance et l'étendue de ces divers sacrifices. Elle s'y est unanimement et volontairement associée. Le Conseil de l'Université libre l'a trouvée disposée, comme elle le sera toujours, à toutes les concessions favorables au développement des études et aux intérêts de la jeunesse.

Je m'applaudis comme chef de cette administration, d'un pareil accord de sentiments ; il est du plus heureux augure pour l'avenir.

Le secrétaire de l'Université naissante, M. Baron, chargé du discours d'ouverture, disait :

Cette université unique sur le continent et dont on peut s'enorgueillir à bon droit, elle existe, enfant encore imparfaite sans doute, mais, enfin, viable et saine malgré les détracteurs, les rivaux, les indifférents ; réjouissons-nous, elle marche, elle avance, la voilà !

L'enfant sain et vigoureux dont on saluait la naissance, le 20 novembre 1834, a grandi et s'est développé au delà de toutes les espérances.

Nous avons le bonheur de fêter aujourd'hui son soixante-quinzième anniversaire, trois quarts de siècle de labeur obstiné, de travail opiniâtre, de lutttes incessantes pour la défense et la diffusion des principes du libre examen et de la science libre et indépendante.

On rendra cette justice à l'Administration communale de Bruxelles, que, pendant cette longue période, elle n'a ménagé ni son concours, ni ses encouragements, à son école d'enseignement supérieur.

Elle répond ainsi aux sentiments de la population bruxelloise toute entière, qui est fière à juste titre, de sa fille chérie, l'Université.

Vous pouvez être assurés, que, dans l'avenir, elle continuera à vous entourer de sa sollicitude et de son affection maternelle et qu'au jour, où le déplacement de l'école deviendra nécessaire, elle lui érigera un nouveau temple digne de ses mérites et répondant à toutes les nécessités des progrès modernes de l'enseignement.

L'Université ayant été fondée par le parti libéral, ses détracteurs la représentent comme l'instrument de ce parti.

On a déjà répondu à cette allégation. Jamais l'Université n'a été au service d'un parti, si grand, si noble, si élevé qu'en soit l'idéal ; elle n'est au service que de la science et de la vérité.

Si l'Université a évolué dans son enseignement, comme le libéralisme dans l'application de ses principes, c'est qu'elle est convaincue que ceux qui restent stationnaires au milieu des progrès et de la marche incessante du génie humain, sont condamnés au dépérissement et à la mort.

Symbole de la liberté et de la tolérance, elle accueille tous ceux qui ont soif de vérité et de science, sans distinction de croyances religieuses ou philosophiques ; elle ne se borne pas à préparer les étudiants à conquérir les diplômes destinés à l'exercice de leurs professions, elle s'attache, principalement, à développer, chez ses disciples, l'amour de la vérité pour la vérité, l'amour de la science pour la science et pour le bien de l'humanité.

Dotée par de généreux donateurs, elle a fondé des instituts qui font l'admiration du monde entier et qui sollicitent les esprits curieux à la découverte des principes des sciences expérimentales.

Au juriste et au penseur qui recherchent passionnément les sources et les principes du Droit et de la Justice ; au médecin et au biologiste penchés sur le microscope pour arracher les secrets de l'origine et du développement des infiniments petits ; au physicien qui étudie les lois de la mécanique en vue de permettre à l'homme d'échapper à la pesanteur pour franchir les espaces, comme les êtres ailés ; au chimiste, enfin, qui, dans son laboratoire, suit d'un œil attentif les réactions des corps pour en tirer de nouveaux produits, l'Université de Bruxelles ne demande ni leurs croyances religieuses, ni leurs opinions philosophiques.

Elle admet à la table de la science les hommes de toutes les opinions et de toutes les religions en leur disant qu'ils sont libres de vérifier et de constater les faits, de contrôler les phénomènes et les lois de la nature, d'en tirer les conclusions et les déductions que leur intelligence et leur conscience leur suggèrent et de les livrer à la libre discussion sans qu'ils aient à se plier à des idées préconçues, à se soumettre au joug d'un dogme qui enchaîne et étouffe la pensée.

De cette admirable conception du haut enseignement découlent naturellement la tolérance et le respect de toutes les opinions sincères ; loin d'exiger de ses élèves un acte de foi ou de contrition, elle s'interdit toute immixtion dans le domaine inviolable de la conscience.

En se basant sur ces principes, en les appliquant constamment chez elle et en les propageant, l'Université a mérité la confiance de nos compatriotes et a étendu sa renommée à l'étranger ; elle a formé un nombre considérable de penseurs, de savants illustres, aux idées larges et généreuses, qui honorent la Belgique.

Une institution remplissant une telle mission, poursuivant un idéal aussi élevé, est nécessaire, indispensable à un petit peuple, comme le peuple belge, qui a la légitime prétention de briller au milieu des grandes nations civilisées, non seulement par les produits de son commerce et de son industrie, mais encore par sa haute culture intellectuelle et morale.

Si elle n'existait pas, la capitale se devrait à elle-même, devrait au pays de la créer.

Aussi la ville de Bruxelles accomplit-elle avec empressement, en ce jour anniversaire, un devoir de gratitude en envoyant un souvenir ému aux illustres fondateurs de l'Université. Elle exprime sa profonde et sa cordiale reconnaissance aux continuateurs de leur œuvre, à leurs dignes successeurs, au corps professoral qui remplit sa haute et délicate mission avec un dévouement et un désintéressement sans égal ; elle remercie, enfin, tous ceux qui, par leurs générosités et leurs largesses, ont assuré la vie, la grandeur, la prospérité de l'Université libre de Bruxelles.

La parole est donnée à M. Désiré De Peron, président de l'*Association générale des Étudiants*.

Voici son discours :

MESDAMES, MESSIEURS,

Les étudiants, en ces circonstances solennelles, apportent à l'Université l'hommage de leur reconnaissance.

Soixante-quinze années se sont écoulées depuis la date du 20 novembre 1834, où s'inaugurait en Belgique le premier monument de la liberté d'enseignement, fondé par des esprits libéraux, unis dans le seul, mais enthousiaste amour de la vérité.

L'Université libre de Bruxelles a grandi, prospéré, s'est imposée, par le sublime désintéressement de ces hommes de parti, qui l'avaient édiflée pour la seule garantie des droits de la libre recherche.

Théodore Verhaegen, dont le nom s'est immortalisé dans les fastes universitaires comme le symbole du principe du libre-examen, a soutenu, a défendu inlassablement pendant les trente années de ses débuts difficiles, l'œuvre dont il était l'initiateur.

Van Schoor, Graux et Rommelaere ont poursuivi et poursuivent sa tâche de progrès et de lumière.

La jeunesse universitaire d'aujourd'hui, dépositaire de leur pensée, se tourne vers Verhaegen, vers ses continuateurs, dans une expression fervente d'admiration et de fidélité.

Grâce à lui, grâce à eux, depuis soixante-quinze ans, l'esprit de notre haut enseignement s'est dégagé totalement de la sujétion dogmatique; depuis soixante-quinze ans l'enseignement expérimental s'est substitué aux affirmations de l'absolu; depuis soixante-quinze ans la science a fouillé, commenté la cause des phénomènes, reculant de plus en plus les limites de l'inconnaissable.

C'est la jeunesse qui recueille les fruits de ces recherches, les résultats de ces conquêtes; c'est à elle maintenant qu'appartient le devoir de les faire valoir.

Elle accepte cette tâche et y fera honneur, avec toute la puissance de sa vitalité.

A toute époque, elle a su s'affirmer et n'a jamais failli aux tâches qui lui échéaient.

N'était-ce pas elle qui, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec les Saint-Just, les Camille Desmoulins, les Vergniaud, fils de Voltaire, de Rousseau, de Condorcet, emportée par le souffle vivifiant et régénérateur de la Révolution, proclamait les libertés modernes?

N'était-ce pas à elle qu'en 1840, Michelet, professant au Collège de France, disait : « Allez chercher la force. Où ? Près de ceux qui l'ont. Or, elle est en haut et en bas, dans l'homme de génie, dans le peuple. Là, vous trouverez ce dont vous avez surtout besoin : l'énergie morale, la grande volonté, la force pour faire et pour souffrir. » Il s'adressait ainsi aux Jules Vallès, aux Béranger, aux Proudhon, qui préparaient les victoires de 1848.

N'était-ce pas à elle enfin, dans notre Belgique, qu'en 1865, au Congrès des étudiants de Liège, Victor Hugo écrivait : « Une porte est ouverte devant vous. Sur cette porte on lit : *Paix, lumière, liberté*. Passez-y les premiers, vous en êtes dignes, c'est l'arc de triomphe du pro-

grès. » C'était à ce congrès que les premières générations des étudiants de Bruxelles s'affirmaient comme les bénéficiaires de la libération intellectuelle.

C'était l'époque où Optat Scailquin protestait avec véhémence contre la loi du 23 septembre 1842, prescrivant l'intervention ecclésiastique dans le contrôle et l'inspection de l'enseignement primaire.

C'était l'époque où Léon Vanderkindere défendait la liberté politique de l'enseignement contre le monopole d'État ; où Eugène Robert formulait les principes de l'obligation et la gratuité de l'enseignement et dénonçait les abus de l'autoritarisme comme le mauvais génie du monde.

C'était enfin l'époque, où toute la jeunesse proclamait les étudiants frères entre eux, et frères de ceux qui travaillent ou qui souffrent.

Ce que voulaient les jeunes d'alors, nous le voyons réalisé par étapes, dans la voie de l'égalité politique, de l'égalité civique.

Les énergies des générations actuelles se réveillent pour continuer l'œuvre commencée par leurs maîtres.

L'Université discipline cet enthousiasme, grâce à la pleine expansion de la liberté d'enseignement. Cette liberté, qui ne peut être séparée des libertés d'opinion, de la presse, de réunion, d'association, nous apparaît comme la forme la plus haute de la liberté, entité grandiose et absolue, que nous connaissons pleinement lorsqu'elle sera rendue effective par la garantie du droit de l'individu à l'existence.

Nous poursuivons donc la lutte pour le principe de Théodore Verhaegen et de son Université, la lutte contre les préjugés du dogmatisme et du sectarisme ; nous en développerons les conséquences dans l'ordre politique et social, pour arriver par la solidarité des individus et des intérêts au triomphe final de la justice.

Notre tâche exige de l'audace, de l'énergie, de l'enthousiasme.

Les exemples de nos maîtres, de nos aînés nous inspirent ; suivons-les.

Ne nous inquiétons pas des conseils d'une pâle et excessive prudence, funestes et énervants, parce que souvent ils font passer pour vertu ce qui n'est que faiblesse.

Suivons de bon gré la loi éternelle et nécessaire du mouvement : arrière l'attitude dangereuse et coupable de celui qui ne voudrait que le *statu quo* ou même la réaction.

Vivons, agissons !

Lions indissolublement notre avenir aux idées de vérité et de justice qui enflamment notre jeunesse !

En ces circonstances solennelles où nous fêtons le souvenir d'hommes de vérité et d'hommes de courage, le seul engagement des étudiants ne peut être, — car il n'en est de plus beau, — que leur promesse de vouloir les imiter.

Ils le promettent et le veulent formellement, afin de partager avec leurs maîtres, dans ce labeur incessant vers la conquête de la vérité, le bonheur du devoir accompli.

Il est ensuite donné lecture des adresses envoyées à l'Université.

M. Poincaré donne lecture de l'adresse de l'Université de Paris.

Au nom de l'Université de Paris et de son président, M. Liard, j'ai l'honneur de présenter à l'Université de Bruxelles l'adresse que voici :

L'Université de Paris à l'Université de Bruxelles.

L'Université de Paris s'associe avec joie aux fêtes par lesquelles l'Université de Bruxelles célèbre le LXXV<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation.

L'Université de Paris est très vieille : c'est une gloire. L'Université de Bruxelles est très jeune : c'est un avantage. Il est plus facile souvent de créer que de réformer. Aussi les Universités qui naquirent en plein XIX<sup>e</sup> siècle purent-elles s'organiser immédiatement en conformité avec l'état de la civilisation contemporaine, les besoins de l'esprit moderne, et s'outiller pour concourir à l'avancement de la science, selon les méthodes de la science. L'antique Université de Paris, au contraire, a été obligée à un héroïque et patient effort, pour sortir du demi-néant où l'avait plongée au début du XIX<sup>e</sup> siècle une politique ennemie des libres recherches et de l'indépendance scientifique, et pour replacer sous le vieux nom majestueux qui lui avait été enlevé, une réalité vivante et active. Sa transformation est aujourd'hui à peu près achevée, et avec ses sœurs françaises et étrangères de tout âge, avec sa jeune sœur bruxelloise, l'Université de Paris travaille énergiquement à l'œuvre commune.

Un mot la définit, cette œuvre commune : développer la civilisation

par la science ; développer la civilisation, c'est-à-dire ne pas seulement augmenter la richesse et le bien-être des nations, par l'application des sciences, mais élargir l'intelligence par la recherche de la vérité, par l'affermissement de la conscience qui suit l'amour et la possession de la vérité, élever l'homme avec plus d'humanité. Toutes les études que pratiquent maîtres et étudiants dans les auditoires, bibliothèques, séminaires et laboratoires du monde entier, convergent vers ce but supérieur, et c'est de là que toutes les recherches de l'érudition et des sciences tirent leur dignité ; c'est de là que la soumission aux rigueurs des méthodes, la revendication d'une liberté entière à l'égard de toutes les puissances et de tous les dogmes, le culte exclusif de la vérité prennent leur sens le plus élevé.

Humaines essentiellement, les Universités sont en même temps nationales. Et laquelle pourrait l'être plus que cette Université libre de Bruxelles, née presque en même temps que la nation belge, sortie du même mouvement de libéralisme généreux qui fit la Révolution de 1830 ? Si bien que la première Université de la République française ne peut saluer sa jeune sœur sans envoyer en même temps un témoignage de l'amitié française au peuple belge, à ce peuple voisin et ami auquel tant de liens d'esprit, de langue et de souvenirs nous unissent, et dont l'indépendance et la prospérité sont nécessaires à la prospérité et à l'indépendance de notre patrie.

Paris, le 15 novembre 1909.

Le Vice-Recteur,  
Président du Conseil de l'Université de Paris,  
L. LIARD.

M. Thomas Erskine Holland dépose l'adresse de l'Université d'Oxford, ainsi conçue :

Rectori et concilio Liberae Universitatis apud Bruxellam Cancellarius  
Magistri et Scholares Universitatis Oxoniensis S. P. D.

*Gratulamur Vobis, viri docti, septuagesimum quintum annum a condita vestra Universitate iam nunc feliciter celebrantibus, quae tenui orta initio et rebus angustis oppressa haud ita longo post optimam sibi existimationem et admirabilem alumnorum frequentiam comparaverit.*

*Etenim quot quantisque olim difficultatibus, quanta iuopia, quantis vexatis odiis maiores vestri ne punctum quidem temporis a laboribus*

onerosis desistabant si modo salva libertate dignum scientiae artiumque Templum possent instaurare. Quae dum reputamus venit in mentem vetus illud praeconium de sancto et honesto viro qui « consummatus in brevi longa expleverit tempora » : cuius quidem rei Universitatis vestrae annales insigne praebent exemplum, quae paucos post annos tot professorum cathedris tam pleno doctrinae studiorumque apparatu fuerit instructa. Quapropter civium vestrorum perseverantiam seu potius audaciam vehementer laudamus, eo magis bonam fortunam admirati, cum nostra quoque Academia privilegiis iniquis et partium studio diutius impedita tandem aliquando in amplam libertatem ipsa sit enisa.

Voluntati vestrae obsecuti delegatum mittimus virum insignem Thomam Erskine Holland, Collegii Omnium Animarum socium, Doctorem in Iure Civili, Professorem Chicheleianum, iuris gentium peritissimum, qui coram Vobis nostro nomine gratulationes faciat. Valet.

Datum in Domo nostra convocationis die decimo-septimo Mens. Novemb.  
A. S. MCMIX.

M. Neumann donne lecture de l'adresse de l'Université de Strasbourg :

Der Universität Brüssel entbietet zu ihrem fünfundsiebzigjährigen Jubiläum die Kaiser Wilhelms-Universität Strassburg Gruss und Glückwunsch. Die Begründung der Brüsseler Universität entstammt den Anfängen der neuen Ordnung in Belgien, und heute wirkt sie bereits in der dritten Generation mit Glück und Erfolg an einer Lösung der Aufgaben und einer Verwirklichung der hohen Ziele, die sie sich gestellt hat. Sie legt durch Tat und Leistung dar, was eine ganz auf eigener Kraft ruhende Universität vermag; sie hat die Förderung strenger Wissenschaft und ihre Lehre zum Ausgang und Inhalt ihrer Wirksamkeit erhoben und in einer ihrer Abteilungen die Anwendug reiner Wissenschaft auf die Praxis und die Technik damit verbunden. Mögen die Erfolge, die der Tat Kraft winken, der Brüsseler Universität auch in dem neuen Vierteljahrhundert beschieden sein in das sie jetzt eintritt, und möge nach weiteren fünfundzwanzig Jahren eine glückliche Jahrhundert feier ihre Arbeit lohnen.

Strassburg im Elsass, im November 1909.

Rektor und Senat  
Der Kaiser Wilhelms-Universität :  
NEUMANN.

M. John Westlake donne lecture de l'adresse de l'Université de Cambridge.

Universitati Bruxellensi S. P. D. Universitas Cantabrigiensis.

Non sine gaudio nuper certiores facti sumus Universitatem vestram, viri libertatis amore praestantissimi, annos ab origine sua quinque et septuaginta ad finem felicem perductos propediem esse celebraturam. Gratulamur vobis omnibus primum, quod Universitatis vestrae sedem habetis urbem florentissimam, inter hortos et nemora agrosque fertiles in loco late conspicuo collocatam. Gratulamur vobis deinceps, quod urbis vestrae curiam antiquam, turris pulcherrimae altitudine exornatam, velut incunabula vestra veneramini, cujus olim in aula splendida orationes et ab urbis vestrae praefecto et ab uno e conditoribus vestris illo mensis Novembris die sunt habitae, quem diem vestrum natalem appellare consuevistis. Gratulamur vobis postremo, quod urbis vestrae a concilio munificentissimo per tot annorum vices varias liberaliter adiuti, in aedibus amplissimis, cum dominatione externa primum consociatis, deinde iuri dicundo auspicio meliore dedicatis, libertatis asylum illud securum invenistis, quod conditoris vestri praecipui statua insigni merito exornastis. Iuvat hodie recordari conditorem vestrum alterum, diei vestri natalis oratorem alterum, AUGUSTUM ALEXIM BARONEM, virum studiorum liberalium amore conspicuum, et linguam nostram et litteras nostras perquam dilexisse penitusque cognovisse. Iuvat denique alumnum nostrum iuris peritissimum IOANNEM WESTLAKE, iuris gentium nuper professorem nostrum praeclarum, virum amicitiae vinculis plurimis cum patria vestra coniunctum, legatum nostrum honoris causa nominare, qui hoc benevolentiae nostrae testimonium ad vos perferat, et Senatus nostri verbis Universitati vestrae omnia prospera in posterum exoptet. Valet.

Datum Cantabrigiae mensis octobris die xxviii°.

A S. MCMIX°.

M. Van Hamel de l'Université d'Amsterdam, à son tour, salue ses frères, de Belgique et apporte à l'Université de Bruxelles ses félicitations les plus cordiales. « Et mes vœux pour son bonheur, conclut-il, sont très évidemment des prophéties ! ».

M. John Dewar Cormack adresse à l'Université libre de Bruxelles les félicitations et les vœux de l'Université de Londres.

M. Strassburger donne lecture de l'adresse de l'Université de Bonn :

Bonn, 18 November 1909.

An die « Freie Universität » zu Brüssel.

Rektor und Senat der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität in Bonn senden zu der Jubelfeier der vor 75 Jahren erfolgten Gründung der « Freien Universität » zu Brüssel herzliche Glückwünsche.

Dank der unvergleichlichen und vorbildlichen Opferwilligkeit ihrer Stifter und Gönner, sowie der Tüchtigkeit ihrer Lehrer und Schüler hat die « Freie Universität » sich in jungen Jahren einen ehrenvollen Platz im Kreise der älteren Schwestern erworben.

Wir wünschen und hoffen, dass die idealen Kräfte, die die « Freie Universität » geschaffen haben und in ihr walten, auch in Zukunft lebend und wirkend zum Segen für das belgische Volk und für die Wissenschaft, die keine nationale Grenze kennt.

Der Rektor  
der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität,  
LOESCHKE.

M. Chodat donne lecture de l'adresse de l'Université de Genève :

MONSIEUR LE RECTEUR,  
MESSIEURS LES PROFESSEURS,

C'est avec un sentiment de cordiale confraternité scientifique que l'Université de Genève vient vous présenter, à l'occasion du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de votre haute École, ses sincères félicitations et ses vœux pour la prospérité de votre Université.

Née au lendemain des jours glorieux qui ont été marqués par la reconstitution de la nationalité belge, votre Université a voulu être un

instrument de libre recherche qui fût au profit de la science tout entière et qui ne servit à d'autre fin qu'à la grandeur de la patrie. Mais si, dès le début, elle a posé comme principe que nulle entrave, nulle lisière ne devait limiter l'étude désintéressée et la recherche de la vérité, guidée par cet esprit hautement libéral et respectueux de toutes les convictions sincères, elle n'a cependant pas voulu être une école de parti.

La Science ne peut être la servante d'aucun système; à son creuset viennent s'épurer les doctrines les plus diverses.

Guidés par une méthode sûre, plaçant haut leur idéal de vérité et de justice, les professeurs de votre Université ont fait de Bruxelles un centre de culture qui rayonne au loin; ses élèves ont par leur travail rendu la Belgique plus forte et plus prospère.

D'ailleurs une ville qui a donné au monde des hommes tels que Vésale et Van Helmont ne pouvait manquer de renouer avec éclat cette glorieuse tradition scientifique.

C'est dans ces sentiments d'admiration pour l'œuvre accomplie par l'Université libre de Bruxelles dans tous les domaines du savoir humain, que l'antique *Schola genevensis* me charge de la représenter à vos fêtes, et de vous dire les souhaits qu'elle forme pour que, pendant des siècles encore, les principes de libre recherche qui ont vivifié vos études demeurent actifs et puissants pour la gloire de la Belgique et l'honneur de l'Humanité.

Genève, novembre 1909.

*Le Recteur,*  
R. CHODAT.

M. Lyon apporte à l'Université de Bruxelles les félicitations de l'Université de Lille, « née depuis vingt-cinq ans. Notre jeunesse, dit-il, salue votre adolescence ! ».

M. Vollgraaf donne lecture de l'adresse de l'Université d'Utrecht :

Rector Magnificus et Senatus Academiae Ultrajectinae  
Rectori Professoribus Alumnis Universitatis Liberae Bruxellensis  
S.

A l'occasion du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de Votre Alma Mater, le Recteur et le Sénat de l'Université d'Utrecht s'associent avec empressement aux nombreux et solennels hommages rendus à juste titre à l'établissement d'enseignement supérieur fondé par l'illustre Verhaegen, création gran-

diose due uniquement à l'initiative privée et qui, en dépit de toutes les attaques de ses adversaires, a constamment maintenu haut et ferme le drapeau de l'indépendance et du libre examen.

Qui n'admire le succès merveilleux qui couronne de plus en plus les généreux efforts de ses amis? Combien s'est élargi depuis une vingtaine d'années le champ des travaux de Votre Université : avec quelle ardeur, par l'institution de cours nouveaux, s'attache-t-elle à suivre le mouvement scientifique contemporain et quelles ressources dans tous les domaines du savoir, n'offre-t-elle pas à ses étudiants et à la capitale tout entière? Nous sommes heureux de pouvoir participer à cette fête de l'intelligence à laquelle Vous avez eu la gracieuseté de nous convier.

Nous sommes sûrs que ce que Vous avez fait dans le passé, Vous le ferez dans l'avenir et Vous prions d'agréer nos sincères félicitations et nos vœux les plus cordiaux pour la prospérité de Votre superbe et triomphante institution.

Vivat Floreat Crescat Universitas Bruxellensis!

Utrecht, le XV novembre MCMIX.

H. ZWAARDEMAKER, h. t. R. M.

D. SIMONS, h. t. Sen. Ab-actis.

M. Ch. Adam donne lecture de l'adresse de l'Université de Nancy :

L'Université de Nancy est heureuse d'apporter, en ces fêtes jubilaires, ses souhaits et ses vœux à l'Université libre de Bruxelles.

De nombreux liens existent déjà, nos industriels et nos ingénieurs le savent, entre la Belgique et cette région de la France qu'est la Lorraine, entre le pays de la houille et le pays du fer. Mais si puissants que soient ces liens matériels, il en est d'autres plus puissants encore, d'ordre intellectuel et moral, que nous avons aussi doublement avec vous.

N'êtes-vous pas, en effet, l'Université *libre* de Bruxelles, presque contemporaine de la liberté du peuple belge, fille vous-même de la liberté de quelques grands citoyens, modèle à cet égard de toute Université? Or, chez nous aussi, c'est au lendemain du jour où la France s'est libérée des gouvernements du passé, qu'elle a aussitôt résolu de créer des Universités nouvelles, centres actifs de pensée libre, foyers rayonnants de progrès.

Ce n'est pas tout, Messieurs. Confiants en votre jeunesse, et sans délaisser la science pure, vous avez eu de belles initiatives : résolument tournés vers les applications pratiques, vous êtes une Université franchement moderne, ce qui est le meilleur moyen d'être une Université d'avenir,

avec votre École de sciences politiques et sociales, votre École de commerce, votre Institut de sociologie ; et en cela encore vous nous offrez un modèle. A Nancy, nous avons essayé de faire quelque chose de semblable : notre Faculté des sciences, sans cesser d'être elle-même, est devenue, en outre, comme une Faculté de l'industrie. Et s'il me plaît de le dire hautement devant vous, c'est que vous et nous, Messieurs, nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, pour aider et encourager nos premiers pas dans ces voies fécondes, un même bienfaiteur, M. Ernest Solvay.

Je le remercie non seulement de l'aide matérielle que sa générosité a pu nous fournir ; mais surtout, car c'est là un bienfait plus grand à mes yeux, je le remercie de l'encouragement moral qu'un esprit élevé comme le sien et un cœur qui sait battre pour toutes les nobles causes nous a donné par son approbation.

Vos Fêtes doivent se terminer dimanche par un hommage à vos bienfaiteurs : permettez que, ce jour-là, l'Université de Nancy s'associe de tout cœur, comme aujourd'hui, dans un même sentiment de reconnaissance, à l'Université libre de Bruxelles.

*Le Recteur de l'Université de Nancy,*  
CH. ADAM.

M. De Brabandere donne lecture de l'adresse de l'Université de Gand :

Au Recteur et au Conseil d'administration de l'Université libre  
de Bruxelles.

L'Université de Gand est heureuse de participer aux fêtes jubilaires de l'Université libre, et d'offrir à sa sœur cadette de Bruxelles l'hommage de sa haute estime.

Au cours d'une existence de soixante-quinze années, l'Université libre est restée fidèle à la mission élevée que lui ont assignée ses fondateurs. Elle est devenue le foyer d'une activité intellectuelle intense, et elle a usé de son indépendance pour marcher d'un pas rapide dans la voie du progrès.

Dans plus d'un domaine, elle a perfectionné l'enseignement supérieur par des laboratoires et des installations qu'on pourrait lui envier ailleurs.

Son histoire est un magnifique hommage à l'énergie de notre race et aux principes libéraux de notre organisation politique.

Elle montre à quel degré d'éclat peut s'élever, sous un régime de liberté, une œuvre d'éducation scientifique, quand elle est conduite par des hommes dévoués à leurs opinions et comprenant la noblesse de leur tâche.

L'Université libre de Bruxelles a le droit de se glorifier de la place brillante et définitive qu'elle s'est conquise dans notre vie nationale.

L'Université de Gand se fait un honneur de lui en présenter ses félicitations les plus cordiales.

*Le Recteur,*  
V. DE BRABANDERE.

### M. F. Mesnil donne lecture de l'adresse de l'Institut Pasteur :

L'Institut Pasteur apporte son tribut d'hommages à l'Université libre de Bruxelles à l'occasion du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation.

Né de l'initiative privée et continuant à se développer grâce à la bonne volonté du public, l'Institut Pasteur éprouve une satisfaction particulière à saluer une institution qui a une origine analogue à la sienne.

D'ailleurs des liens étroits existent entre votre déjà vénérable Université et notre maison qui atteint seulement l'âge d'homme.

Nous avons eu parmi nous beaucoup des vôtres. Nous sommes fiers que votre si regretté Emile Laurent et un de vos membres les plus éminents, J. Massart, aient été de nos hôtes de la première heure. C'est dans nos laboratoires que notre ami Jules Bordet a exécuté les recherches qui l'ont mis d'emblée au premier rang des microbiologistes et des physiologistes.

C'est dans l'Institut de votre collègue, le professeur Heger, que Massart et Ch. Bordet ont découvert la chimiotaxie leucocytaire, complément de la doctrine des phagocytes.

Enfin nous ne saurions oublier en quels termes élevés et touchants un de nos meilleurs maîtres et un de nos amis dévoués, Leo Errera, trop tôt disparu, hélas! a su rendre hommage à notre grand Pasteur, au nom des délégations étrangères, le jour de l'inauguration du monument international.

Aux chers souvenirs qui nous lient, s'ajoute la communauté de langage qui rapproche encore plus étroitement votre Université de nos établissements scientifiques.

La Belgique si riche par l'activité industrielle et commerciale de son peuple, n'est pas moins glorieuse dans les travaux de l'art et de la science. L'Université libre de Bruxelles a été dans le passé une des meilleures ouvrières de cette gloire. Dépositaires de cette belle tradition, vous êtes, pour ceux qui vous apportent aujourd'hui leur hommage, les garants du plus brillant avenir.

La maison de Pasteur souhaite gloire et prospérité à la libre Université de Bruxelles.

D<sup>r</sup> ROUX, ELIE METCHNIKOFF, F. MESNIL.

Paris, le 18 novembre 1909.

M. Julien Fraipont, recteur de l'Université de Liège, dépose l'adresse de cette Université.

En voici le texte :

MONSIEUR LE RECTEUR,

L'Université de Liège est heureuse de venir offrir à l'Université libre de Bruxelles ses cordiales félicitations à l'occasion du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation.

Elle voit dans l'Université libre de Bruxelles, non une rivale, mais une sœur partageant avec elle la haute mission de l'enseignement supérieur. Elle apporte à sa sœur bruxelloise l'hommage de son admiration, de son estime et de ses sympathies, pour sa large collaboration à l'œuvre scientifique commune.

L'Université libre a compté et compte encore dans ses rangs des noms illustres dans les sciences de la philosophie, du droit, de l'histoire, de la biologie, de la médecine, des mathématiques, dans les sciences appliquées.

L'Université de Liège a accueilli avec joie plusieurs des maîtres, de l'Université libre, tels Maynz, Parfait Namur et Stévert.

Des mécènes éclairés ont largement secondé, au point de vue matériel, les savants qui dirigent l'Université libre, en la dotant d'instituts et de laboratoires admirablement outillés.

Enfin, on rencontre des professeurs et des anciens élèves de l'Université libre dans toutes les hautes sphères de l'activité intellectuelle du pays.

L'Université de Liège vient applaudir aux succès de l'Université libre de Bruxelles et elle fait des vœux pour sa prospérité toujours croissante.

Pour le Conseil académique :

*Le Secrétaire,*  
HENRI FRANCOTTE.

*Le Recteur,*  
JULIEN FRAIPONT.

Liège, le 16 novembre 1909.

Antérieurement à la séance solennelle de l'Hôtel de Ville, l'Académie royale de médecine nous avait fait parvenir la lettre suivante :

Bruxelles, le 16 novembre 1909.

MESSIEURS,

A l'occasion du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de votre Université, l'Académie royale de médecine de Belgique vous adresse l'hommage de ses félicitations empressées.

En ce jour de votre jubilé, il nous plaît de reconnaître que votre Faculté de médecine a toujours fourni à notre Académie un nombre considérable de membres qui ont le plus honoré notre Institution. Aujourd'hui encore cette situation existe et nous sommes heureux d'ajouter que, avec ces éminents collègues de Bruxelles, qui occupent des fauteuils académiques, nous entretenons les relations confraternelles qui s'imposent à tous ceux dont la culture et le progrès de la science constituent le noble but.

C'est dans ces mêmes sentiments que nous vous présentons aujourd'hui nos félicitations à l'occasion du jubilé que vous célébrez.

Veillez recevoir, Messieurs, l'hommage de notre haute considération.

*Le Secrétaire,*  
E. MASOIN.

*Le Président,*  
D<sup>r</sup> MCELLER.

L'Université de Berne nous a fait parvenir une adresse, chef-d'œuvre d'enluminure dû à M. le docteur en médecine Julien Ries.

En voici le texte :

1834-1909.

Die Universität Bern nimmt mit besonderer Sympathie Theil an der Feier Ihres LXXV jährigen Bestehens, weil unsere Hochschule mit der Ihrigen genau gleichaltrig ist. Am 14 Maerz wurde die Berner Akademie in eine Hochschule umgewandelt. Im Herbste des gleichen Jahres begannen unsere Vorlesungen. In Bern wie in Brüssel entstanden die Universitäten zur. Foerderung freisinnigen Geistes, beide in einer aus germanischen und romanischen Elementen gemischten Bevölkerung. Die beiden Anstalten unterscheiden sich darin, dass unsere Hochschule vom Staate erhalten wird, Ihre durch Stiftungen. Wir besitzen keinen hoch-

herzigen Maecen, wie Ihren Ernst Solvay. Wir beglückwünschen Sie zu den grossen Erfolgen Ihrer Arbeit. Möge Ihre Universität bis in fernste Zeiten leben, wachsen, blühen.

*Der Secretär,*  
D<sup>r</sup> H. WALTER.

*Der Rector,*  
FERD. VETTER.

Parmi les témoignages de sympathie donnés à l'Université libre à l'occasion de la célébration du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation, signalons également les lettres qui lui ont été écrites par l'*Association des Marçunvins*, par les membres du comité local d'Arlon de l'*Extension de l'Université libre* et par l'*Université populaire Nord-Est*.

Bruxelles, le 17 novembre 1909.

MESSIEURS,

L'*Association des Marçunvins*, dans son assemblée générale du mardi 16 novembre, voulant commémorer dans la mesure de ses moyens le LXXV<sup>e</sup> anniversaire de l'Université de Bruxelles, a décidé à l'unanimité, sur la proposition de son comité, de faire placer dans sa villa scolaire de Westende une plaque commémorative portant l'inscription suivante :

Université libre de Bruxelles  
LXXV<sup>e</sup> anniversaire  
20 novembre 1834 — 20 novembre 1909.

Vous voudrez bien, Messieurs, voir dans ce modeste témoignage une marque de reconnaissance vis-à-vis des générations successives d'étudiants qui depuis la fondation de notre association, il y a trente-cinq ans, nous ont accordé leur concours pour nos œuvres et en même temps une manifestation positive de respect et d'attachement vis-à-vis d'une œuvre qui nous est particulièrement chère et dont nous voyons l'épanouissement complet avec une grande joie et une légitime fierté.

Croyez, Messieurs, à nos sentiments de haute considération.

Par ordre :

Pour le Comité :

*Le Président,*  
P. ROELS.

*Le Secrétaire adjt,*  
LÉON LEPAGE.

Les membres du Comité local d'Arlon de l'*Extension* s'expriment comme suit :

MONSIEUR LE RECTEUR,

Les membres du Comité local d'Arlon de l'Extension de l'Université libre de Bruxelles sont heureux de s'associer aux manifestations de sympathie intellectuelle qui se sont produites spontanément dans tous les milieux scientifiques, à l'occasion du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'Université libre.

Ils considèrent comme un devoir d'adresser toutes leurs félicitations à la grande École de science d'où sont sorties tant de générations formées à la saine et forte discipline du libre examen.

En fondant l'œuvre de l'Extension, l'Université libre a voulu que son enseignement rayonnât dans les parties les plus reculées du pays.

Nous sommes heureux, nous qui nous flattons d'être un des plus anciens Comités locaux de l'Extension, de proclamer bien haut notre admiration pour ces vaillants propagateurs des idées modernes, pour ces hommes éminents, professeurs aux diverses Facultés, qui ne craignent pas, du moment qu'il s'agit de répandre autour d'eux la bonne parole, d'affronter, bien souvent, les rigueurs de la saison, non plus que les fatigues et les ennuis des plus longs trajets.

Honneur donc à ces maîtres dévoués, honneur à l'*Alma Mater*, mère de tous ceux que préoccupe la généreuse pensée de l'affranchissement des esprits par une large effusion de toutes les sciences, par la vulgarisation des méthodes et des travaux scientifiques.

Nous vous serions bien obligés, Monsieur le Recteur, d'être notre interprète auprès du Conseil académique et nous vous prions, en même temps, d'agréer l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Pour le Comité local :

<i>Le Secrétaire,</i>	<i>Le Président,</i>	<i>Le Trésorier,</i>
J. VAN DOOREN.	N. ENSCH.	CH. MULLER.

*Les Vice-Présidents,*

A. JÉRÔME, O. GRÉGOIRE, F. BOREUX,  
E. APPELMAN, FABRITIUS.

Arlon, le 18 novembre 1909.

Voici la lettre de l'*Université populaire Nord-Est* :

Le 10 novembre 1909.

MESSIEURS,

Nous avons l'honneur de vous informer que notre Université Populaire s'associe de tout cœur à la commémoration du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'Université libre de Bruxelles.

En le faisant, elle vous témoigne l'intérêt qu'elle prend aux succès de l'Université libre, dont la vitalité s'affirme tous les jours plus grandement, au profit du développement des principes du libre examen auxquels elle s'est toujours consacrée.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de notre haute considération.

*Le Président,*  
GASTON CHOTIAU.

M. le recteur, à son tour, prononce le discours suivant :

MESSIEURS,

Le corps professoral de l'Université libre de Bruxelles est heureux de se voir, aujourd'hui, entouré de tant de personnalités distinguées, de tant de collègues illustres venus du pays et de l'étranger, pour célébrer avec lui le principe vital du haut enseignement scientifique, principe qui présida à la naissance de notre institution, comme il préside à nos destinées : le Libre Examen. C'est en lui, c'est par lui que nous vivons et que nous nous mouvons. C'est pour lui que nos devanciers ont lutté contre toutes les forces coalisées du dogmatisme, notre existence est son affirmation, notre triomphe est le sien.

Soixante-quinze ans, ce n'est guère pour une université, si on compare ce terme aux siècles dont peuvent se glorifier tant d'écoles fameuses. Aussi, voudrais-je inviter les hommes éminents qui représentent ici ces vénérables corporations, vous inviter tous, Messieurs, à voir dans la cérémonie d'aujourd'hui, bien moins le terme d'une ère qui finit, que le point de départ d'une ère qui commence. Nous sentons je ne sais quel renouveau d'ardeur à bien faire, d'enthousiasme au travail qui s'empare de nous, pour nous pousser vers de plus hautes destinées. Ce n'est pas au passé seul, mais à l'avenir surtout, que nous devons dédier cette fête.

Non point qu'oublieux des devoirs de la gratitude, nous méconnaissions tout ce que nous devons à nos devanciers, mais le respect même de nos origines, la fidélité à notre programme, nous forcent à nous transformer sans cesse, afin de nous adapter aux conditions toujours nouvelles du milieu dans lequel nous vivons. Nous sommes engagés, par une tradition constante, à ne point nous enfermer dans des formules immuables.

Ce progrès, nous l'attendons de nous-mêmes, plutôt que d'une impulsion qui nous viendrait du dehors. N'acceptant aucun mot d'ordre, comment pourrions-nous nous trainer à la remorque de programmes officiels, nous enfermer dans les cadres administratifs? Il faut que de la vie sociale, que des découvertes nouvelles de la science sortent des méthodes rajeunies, des leçons plus vivantes, des aperçus originaux. Chacun de nous trouve dans ses convictions librement formées, dans une discipline intellectuelle volontairement acceptée, sa règle de conduite, lorsqu'il parle *ex cathedra*. Jamais, en ces soixante-quinze ans, un maître n'a senti, chez nous, la moindre atteinte à cette indépendance académique.

Si, dans d'autres domaines, une liberté inconditionnée a parfois semblé dangereuse aux uns, insuffisante ou stérile aux autres, elle a toujours triomphé, dans le domaine scientifique, contre ceux que l'on pourrait qualifier : les protectionnistes de la pensée. D'aucuns voudraient même, grâce à des mesures prohibitives, opposer une barrière à la libre recherche, dans certains domaines de l'intelligence. Ils ne peuvent y réussir. Désormais, selon la belle expression de notre compatriote Collins, « les opinions sont incompressibles ». Alors même que la liberté économique est contestée, que la liberté politique est entravée, la liberté scientifique règne, elle seule, et, pareille à l'astre du jour, éclaire jusqu'à « ses obscurs blasphémateurs ». Elle a résisté à toutes les attaques, traversé toutes les crises, comme soutenue par une force qu'elle porte en soi.

Un esprit formé à l'école du Libre Examen ne peut rester indifférent aux atteintes que lui porte le dogmatisme. Ce n'est pas être tolérant que de souffrir avec résignation l'intolérance des autres. Trop souvent, nous avons vu les résultats funestes de pareille pusillanimité. L'histoire de notre passé national nous met en garde contre ces périodes de torpeur, durant lesquelles l'apparence de la paix et de la tranquillité cache les signes précurseurs de l'engourdissement et de la mort.

Nous faillirions au principe de notre fondation, si nous nous bornions

à pousser nos jeunes gens à la conquête d'un diplôme. Sortant de chez nous, ils doivent comprendre que la libre recherche scientifique est, dans tous les domaines, la condition même du progrès intellectuel. Il faut qu'ils respectent les convictions sincères et raisonnées, quand bien même elles seraient en opposition avec les leurs. Qui donc oserait se poser en arbitre de l'absolue vérité ou de l'erreur absolue d'une théorie? Dans quelle branche de nos connaissances n'a-t-on pas vu une thèse qui semblait insoutenable, absurde peut-être, prendre tout à coup, par quelque fait nouveau, par quelque découverte, une valeur insoupçonnée? Et, au contraire, que de fois, tel principe qui semblait inébranlable, n'a-t-il pas cédé la place à tel autre, avec lequel il est en contradiction? Faisons notre examen de conscience, mes chers collègues, et demandons-nous si, chacun dans sa spécialité, nous n'avons pas assisté à de pareilles variations. A qui dois-je m'adresser d'abord, pour solliciter un acquiescement? Est-ce à vous, Messieurs les médecins? A vous, Messieurs les philosophes? Enfin, je pourrais passer en revue toutes les Facultés, et si je nous gardais pour la fin, nous autres juristes, ce n'est pas, — dois-je le dire? — que nous fassions exception.

Nous n'avons aucune prétention à connaître la vérité tout entière, ni même à avoir les moyens de la reconnaître infailliblement. Comme professeurs, notre rôle se borne à former des chercheurs consciencieux, imbus comme nous du respect de ceux qui, avant nous, ont montré à l'humanité le chemin de la vérité. Notre ambition doit consister, bien moins à avancer nous-mêmes d'un pas dans cette voie, que d'y faire avancer les autres.

Nous avons voulu, Messieurs, qu'à dater de ce jour, un lien nouveau nous rattachât à la Ville de Bruxelles, envers qui nous avons déjà tant d'obligations et aux destinées de laquelle les nôtres sont unies si étroitement. Le sceau, qui désormais ornera nos diplômes et nos actes, porte une empreinte inspirée de notre vie communale. Il nous sembla que la légendaire figure de l'archange terrassant le diable symbolisait, mieux que tout autre, la lutte de la vérité contre l'erreur, de la science contre les ténèbres de l'ignorance. Nous avons ainsi affirmé que l'Université de Bruxelles est orgueilleuse de se mettre sous le même patronage que la capitale d'un pays de libertés locales et de fières traditions communales.

Pourtant, en nous plaçant sous l'égide du Génie des lumières, nous

professons notre foi dans le progrès par les moyens pacifiques, en remplaçant l'épée flamboyante que brandit l'archange, par le flambeau de la Science : *Scientia vincere tenebras*.

M. le recteur procède ensuite à la proclamation des docteurs *honoris causa*, nommés dans les diverses Facultés à l'occasion des fêtes commémoratives du LXXV<sup>e</sup> anniversaire.

*Faculté de philosophie et lettres*

- MM. CHARLES ADAM, recteur de l'Université de Nancy ;  
 FRANZ CUMONT, professeur à l'Université de Gand ;  
 PAUL FRÉDÉRICQ, professeur à l'Université de Gand ;  
 GUSTAVE LANSON, professeur à la Sorbonne ;  
 ERNEST LAVISSE, professeur au Collège de France ;  
 ALFRED LOISY, professeur au Collège de France ;  
 GEORGES LYON, recteur de l'Université de Lille ;  
 MAURICE MAETERLINCK, homme de lettres ;  
 KARL JOHANN NEUMANN, recteur magnifique de l'Université de  
 Strasbourg ;  
 HENRI PIRENNE, professeur à l'Université de Gand ;  
 EMILE VERHAEREN, homme de lettres ;

*Faculté des sciences*

- MM. A. CHODAT, recteur de l'Université de Genève ;  
 FRANCIS DARWIN, honorary Fellow of Christ's College à Cambridge ;  
 JAMES DEWAR, professeur à l'Université de Cambridge ;  
 EMILE FISCHER, professeur à l'Université de Berlin ;  
 FÉLIX LE DANTEC, professeur à la Sorbonne ;  
 ANGELO MOSSO, professeur à l'Université de Turin ;  
 HENRI POINCARÉ, de l'Académie Française, professeur à la Sorbonne ;  
 WALTHÈRE SPRING, professeur à l'Université de Liège ;  
 EDOUARD STRASSBURGER, professeur à l'Université de Bonn ;  
 EDOUARD VAN BENEDEN, professeur à l'Université de Liège.

*Faculté de droit*

MM. THOMAS ERSKINE HOLLAND, professeur à l'Université d'Oxford ;  
 G. A. VAN HAMEL, professeur à l'Université d'Amsterdam ;  
 JOHN WESTLAKE, professeur à l'Université de Cambridge.

*Faculté de médecine*

SON ALTESSE ROYALE LE DUC CHARLES THIÉODORE, en Bavière ;  
 MM. LÉON FRÉDÉRICQ, professeur à l'Université de Liège ;  
 THEODOR KOCHER, professeur à l'Université de Berne ;  
 HUGO KRONECKER, professeur à l'Université de Berne ;  
 ÉLIE METCHNIKOFF, sous-directeur à l'Institut Pasteur de Paris ;  
 ÉMILE ROUX, directeur de l'Institut Pasteur de Paris ;  
 CHARLES VAN BAMBEKE, professeur émérite de l'Université de  
 Gand ;  
 WILHELM WALDEYER, professeur à l'Université de Berlin.

*Faculté des sciences appliquées*

M. JOHN DEWAR CORMACK, professeur à l'Université de Londres.

Après cette proclamation, M. Charles Buls, président des *Amis de l'Université*, remet, au nom de ceux-ci, à M. le président du Conseil, la déclaration écrite de la somme recueillie par leurs soins et dont ils opèrent le transfert à l'Université libre.

Il prononce l'allocution suivante :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESSIEURS LES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION,

Les amis, les admirateurs, les anciens élèves de l'Université libre, unis dans un même sentiment de sympathie, de vénération et de reconnaissance, ont voulu faciliter l'accomplissement de la haute mission dont vous ont investi les vénérables fondateurs de notre Université, quand ils

ont inscrit à son fronton : libre examen, émancipation de la science de toute contrainte dogmatique.

C'est au nom de ses défenseurs fidèles que nous apportons aujourd'hui, à notre Université bien aimée, les moyens de perfectionner l'outillage scientifique de ses laboratoires, de compléter le programme de ses cours, d'assurer à ses professeurs dévoués une situation digne de leur travail et de leur mérite.

L'importance des sacrifices que se sont imposés les amis de l'Université affirme les liens de solidarité intellectuelle qui les attachent à l'œuvre féconde et inébranlable de Verhaegen et répond victorieusement aux adversaires qui nous accusent de parcimonie envers la cause de l'enseignement.

Nous ne citons, aujourd'hui, ni nom, ni chiffres, car telle obole modeste implique parfois, comme le denier de la veuve, un plus grand sacrifice qu'une offrande élevée.

Mais, en remettant ce patrimoine à l'Université, nous serions ingrats si nous ne faisons une allusion discrète à deux de nos donateurs dont l'inlassable générosité nous a encouragés dès le début et nous a permis de terminer notre tâche d'une façon triomphante pour l'Université libre. Ce doit être pour ses administrateurs une joie réconfortante que la manifestation éclatante de tant de sympathies ignorées ; elles seront, pour eux, un appui précieux ; pour notre *Alma Mater*, le sûr garant d'un avenir glorieux.

Nous avons la confiance, Messieurs les administrateurs, que sur les assises que nous aurons contribué à consolider vous saurez élever, toujours plus haut, l'édifice de notre enseignement supérieur.

Au nom des amis de l'Université libre, nous vous prions de recevoir leur don de joyeux anniversaire !

M. le président répond :

Au nom du Conseil d'administration, j'accepte les importantes ressources que l'honorable M. Buls remet à l'Université ; elles contribueront à nous assurer l'indépendance qui dans des jours de misère politique peut nous devenir indispensable.

Il me reste un devoir de gratitude à remplir ; c'est de remercier M. Buls

et les amis de l'Université de l'appui tout puissant qu'ils apportent à la consolidation de notre institution.

L'intervention incessante de M. Buls a éveillé un mouvement général de sympathie unique dans les annales du pays. Elle a groupé autour des trois grands bienfaiteurs d'ancienne date, M. Ernest Solvay, M. Warocqué, M<sup>me</sup> Errera, que nous entourons d'une respectueuse gratitude, toute une légion d'amis qui n'attendaient que la bonne parole pour traduire leur dévouement par des témoignages éclatants.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes les témoins reconnaissants de son généreux dévouement. Il nous en a donné des preuves constantes pendant sa longue carrière de bourgmestre et pendant la période de trente ans de présidence du Conseil d'administration de l'Université.

L'effort couronné de succès qu'il vient d'accomplir avec une infatigable activité couronne dignement une brillante carrière consacrée tout entière à la noble cause de l'enseignement.

L'Université libre de Bruxelles tient à honneur de lui remettre un témoignage permanent de sa gratitude. Il lui rappellera que s'il a été l'ouvrier actif de la propagande couronnée du plus brillant succès, s'il a été à la tâche, l'Université tient à ce qu'il soit au poste d'honneur qu'il a si noblement conquis.

Les applaudissements unanimes des amis de l'Université témoignent de la grandeur de l'œuvre dont il a dirigé la féconde organisation.

M. le président, au milieu des applaudissements unanimes de l'assemblée, remet à M. Buls trois exemplaires de la médaille, l'un en or, l'autre en argent et le troisième en bronze, reproduisant le nouveau sceau de l'Université.

La séance est levée à 4 heures et demie.

---

## TROISIÈME PARTIE.

Le soir, à 7 heures et demie, a eu lieu, au Théâtre royal de la Monnaie, une représentation de gala dont voici le programme :

1. *Marche Jubilaire* . . . . . LÉON JEHIN.

2. **PHILIPPE II**

Épisode dramatique en trois actes, d'Émile VERHAEREN.

(Interprété par les artistes du Théâtre royal du Parc.)

Philippe II,	MM. CARPENTIER.	La comtesse de Clermont, M <sup>lle</sup> L. BRILLE.
Don Carlos,	de GRAVONE.	Comte de Féria, MM. DARNAY.
Fray Bernardo,	SÉRAN.	Don Francisco de Hoyos, ACHTEN.
Don Juan d'Autriche,	SCOTT.	Fray Hieronimo, DELAUNAY.

Soldats et moines.

3. Chants populaires du XVI<sup>e</sup> siècle :

A) *Le départ du duc d'Albe* ;

B) *Choral des Gueux*.

4. L'acte de la Tente de

**MONNA VANNA**

de Maurice MAETERLINCK

Prinzivalle,	MM. SEVERIN-MARS.	Monna Vanna, M <sup>me</sup> Georgette LEBLANC.
Trivulzio,	SCOTT.	Vedio, M. DUVERNAY.

5. **LA MORT D'EGMONT**

(Scène lyrique)

Paroles de MM. DWELSHAUVERS et GARNIR (d'après la tragédie de GÖTTE)

Musique de L. von BERTHOVEN

A) *Ouverture*.

B) *Lamento*.

C) *Le Songe d'Egmont*.

D) *Symphonie triomphale et apothéose*.

La déesse de la Liberté . . . . .	M <sup>me</sup> Georgette LEBLANC.
Egmont . . . . .	M. Paul DAUBRY.

6. *Chant des Étudiants*,

Paroles de G. GARNIR, musique de Ch. MÉLANT.

Chanté par M. LESTELLY, du Théâtre de la Monnaie.

Orchestre et chœurs du Théâtre royal de la Monnaie  
sous la direction de M. Sylvain DUPUIS.

Nous citons ici les beaux vers, — traduction de Goethe faite par un de nos anciens élèves, George Garnir, — que M<sup>me</sup> Georgette Leblanc a récités dans la *Mort d'Egmont*.

### LA LIBERTÉ.

La Terre a vu jadis, aux âges héroïques,  
Des Titans révoltés qui tenaient tête aux dieux :  
Prométhée, éniévré de rêves prophétiques,  
Ravit le feu sacré brûlant au fond des cieux !  
A l'Homme émerveillé, sa triomphante audace  
Apporta l'étincelle auguste. — L'Homme eut peur ;  
L'Homme se sentit lâche et détourna la face,  
Pâle et muet devant le Signe Rédempteur !

Et, tandis qu'il restait tremblant du sacrilège,  
Les pontifes, les rois, les prêtres, les tyrans,  
Sur les peuples pareils au troupeau qui s'agrège,  
Posèrent, enhardis, des mains de conquérants...

Mais, à de certains jours, à travers les espaces,  
Le cri de Prométhée affole les échos ;  
L'âme du Précurseur, parmi les foules lasses,  
S'en vient, pour la Révolte, enfanter des héros !...  
Voici soudain quelqu'un debout dans un blasphème !  
Guerre aux Dieux ! Avec des gestes sacrés et fous,  
Toisant les monts, il va vers le sommet suprême ;  
Il va... La mort l'attend ? Il court au rendez-vous !

C'est ainsi que d'Egmont entrera dans l'Histoire,  
Tel un fils fabuleux de Titan terrassé !  
Vainement de l'Espagne un tyran dérisoire  
Tentera d'immoler son rêve inexaucé !...  
On assassine Egmont ? Qu'importe un nouveau crime ?  
Le Présent est au Roi ; Demain est pour Egmont :  
Les peuples béniront le nom de la victime,  
Que déjà du bourreau l'on oubliera le nom !

A l'heure où le matin de pourpre s'auréole,  
Belle et douce, j'irai lui dire, en sa prison,  
Le mot qui vivifie et le mot qui console,  
Le clair et sûr espoir éclairant l'horizon,  
Car ils viendront, les Temps, où l'âme des grands âges  
Se régénérera par la Fraternité  
Les temps où l'Homme, enfin, libre des vieux servages  
Pourra, sous le Ciel pur, chanter la Liberté !

Samedi 20 novembre 1909.

---

QUATRIÈME PARTIE.

Le samedi, 20 novembre, à 3 heures et demie, au Théâtre Communal, a eu lieu la fête commémorative de la fondation. M. le recteur présidait, entouré des mêmes personnalités qui avaient honoré de leur présence, la veille, la séance académique à l'hôtel de ville.

Voici le texte du discours qu'il a prononcé :

MESSIEURS,

Si nos hôtes illustres à qui s'adresse tout naturellement mon premier salut, aujourd'hui, se sont aventurés du côté des bâtiments de notre Université, nous gageons qu'ils auront été surpris de les voir s'élever au milieu des ruines et des décombres. Peut-être, un moment, se seront-ils demandé si, par quelque effet magique, ils ne se trouvent transportés dans la malheureuse Messine. Il y a peu de jours, nous entendions, de nos salles de cours, les coups de pioches qui se donnaient tout alentour de nous; nous voyions s'écrouler des pans de mur, s'élever des tourbillons de poussière... Tout cela n'était-il pas symbolique? Notre Université résiste à l'assaut des démolisseurs. Elle subsiste, forte et imprenable, alors que, tout autour d'elle, la réaction, dominante depuis un quart de siècle, a poursuivi contre notre enseignement public son œuvre de destruction.

Ce spectacle éveille en nous de bien lugubres souvenirs. Il nous semble voir la grande œuvre de l'instruction populaire ruinée, chez nous, par l'esprit de parti. Qu'est devenu ce ministère de l'Instruction publique que la Belgique a possédé un jour et que, seule peut-être aujourd'hui, parmi les nations sœurs, elle ne possède plus? Qu'est devenue l'instruction populaire laïque, ailleurs que dans nos grands centres urbains? Qu'est devenu l'enseignement normal, dont le pouvoir central se désintéresse à dessein? Sous quelle poussière a été enseveli le projet d'instruction obligatoire, élaboré il y a plus de vingt-cinq ans par le dernier gouvernement libéral?

Au milieu de tant de ruines, au milieu de tant de déceptions, notre Université nous apparaît comme une acropole où se sont réfugiées toutes nos aspirations et toutes nos espérances. A mesure que l'on démolissait, autour d'elle, des constructions péniblement édifiées et que l'on croyait solidement établies, elle semblait comme surélevée et comme agrandie, pareille à ces figures que l'on voit se détacher seules sur un horizon uniforme.

N'est-ce pas le cas pour l'Université de s'écrier avec le poète antique : *impavidum ferient ruinæ*?

Toute notre force réside dans notre principe, le Libre Examen. Ce principe est demeuré le même depuis soixante-quinze ans. Mais combien se sont multipliées ses applications, ses adaptations aux besoins de la vie intellectuelle !

Ce qui donne à cette fête toute sa portée, c'est l'expansion que l'idée-force de notre Université prend par les hommages nombreux et flatteurs qui lui sont rendus. On parle d'une plus grande Belgique. Ne semble-t-il pas que désormais nous puissions parler aussi d'une plus grande Université ? Autour d'elle se sont groupées des sympathies que nous qualifions de familiales, en donnant à ce mot toute sa valeur. Nous nous sentons chez nous, quand nous parcourons la province et que des amis, nos anciens camarades, d'anciens étudiants de nos Facultés, parlent de l'Université, de ses hommes, de son enseignement, en des termes d'une touchante affection. Nous retrouvons le même esprit et les mêmes sentiments auprès de ces sociétés, de ces cercles, de ces œuvres scolaires qui vivent de la même vie que nous. Peu importe que les liens soient un peu plus ou un peu moins étroits. Ce ne sont pas des questions de personnes, des questions de coterie qui doivent nous inspirer : ce sont des questions de principes ou plutôt c'est une question de principe. Ceux qui relèvent du Libre Examen marchent avec nous, et toujours, nous serons heureux de les retrouver à nos côtés.

Nous ne disons pas cela pour l'*Union des Anciens Étudiants* et pour les *Ingénieurs sortis de l'École polytechnique* qui sont, les uns et les autres, enfants de notre maison. Nous le disons tout d'abord, pour ce comité si vaillant de l'*Extension de l'Université libre*, qui a su répandre en province le bon renom de notre enseignement. Nous le disons surtout pour les comités locaux de l'*Extension*. Dans des conditions souvent défavorables, au milieu des préventions, des luttes, des hostilités et, ce qui peut-être est

pis encore, au milieu de l'indifférence, ils ont su créer dans le pays tout entier une atmosphère de sympathie à notre Université, dont tous nos maîtres qui se sont dévoués à cette œuvre ont eu des preuves et pourraient ici rendre témoignage. Les hommes de caractère qui, pendant les années néfastes que nous venons de traverser, ont maintenu haut et ferme le drapeau du Libre Examen, dans des localités où l'esprit de progrès semblait encore ignoré ou à jamais assoupi, ont bien mérité de la Science et de la Patrie.

Nous voulons parler aussi de la *Ligue de l'Enseignement*, dont le rôle, en matière éducative, ne pourra jamais être suffisamment glorifié en Belgique. Elle a été l'efficace soutien de cette phalange d'instituteurs et d'institutrices primaires qui n'ont trouvé trop souvent auprès des autorités que le mépris, sinon la haine de l'enseignement officiel placé légalement sous leur sauvegarde.

Nous voulons parler encore des Loges maçonniques, ces refuges de la liberté de conscience dans les pays où elle est opprimée, ces fraternelles associations qui partout se sont faites les apôtres de la solidarité humaine et de l'émancipation des peuples, par le progrès pacifique et par la charité.

Enfin, je n'oublierai pas toutes les sociétés scientifiques qui se pressent autour de nous, comme jadis les maisons des artisans se pressaient autour des cathédrales, pour trouver un refuge dans la grand ombre qu'elle projetait. Malheureusement, le parvis est devenu trop étroit et l'hospitalité que nous pouvons leur offrir doit être parcimonieusement mesurée. Espérons que bientôt, faisant honneur à l'engagement que prenait hier solennellement le représentant autorisé du pouvoir communal, la Ville de Bruxelles donnera à l'Université des locaux dignes d'elle et de ses amis, locaux que nous devons, cette fois encore, à la munificence de notre inlassable bienfaitrice.

MESSIEURS,

Dans toute cérémonie commémorative, il est d'usage de rappeler la fondation de l'institution jubilaire, de montrer ensuite le chemin parcouru, les résultats atteints par elle et ceux auxquels elle aspire dans l'avenir. Jamais nous n'avons failli à ce devoir, en ce jour anniversaire, que familièrement nous appelons entre nous « la Saint-Verhaegen ». Per-

mettez que, sans revenir sur une tâche si magistralement accomplie hier, je vous signale une particularité ; sans doute elle vous aura frappés déjà. Le principe sous l'égide duquel est fondée l'Université de Bruxelles est si élevé, si fécond, qu'il n'est besoin de n'y rien ajouter, de ne l'amender en rien, pour qu'il suffise à nous conduire vers les destinées les plus hautes. Mais un principe ne peut suffire pour nous donner le pain quotidien.

Nous avons ouï dire, dans le monde savant allemand, que trois choses sont nécessaires aux Universités : *Freiheit, Ehre und Geld* ; la liberté, l'honneur et l'argent.

Nous jouissons de la première, en vertu d'un principe constitutionnel proclamé chez nous avec une incomparable ampleur : c'est la liberté d'enseignement qui nous a fait naître, c'est d'elle que nous vivons. Nul ne peut nous la ravir, à moins de révolutionner notre droit public.

L'honneur : on n'a jamais dénié à ceux qui ont accepté la lourde charge de gouverner notre institution un désintéressement, une abnégation et une noblesse de cœur admirables ; et ces mêmes vertus ont toujours été celles auxquelles le corps professoral s'est attaché. La liberté et l'honneur sont de tradition dans la maison.

C'est l'honneur aussi qui guide tous les pères de familles, lorsqu'ils nous confient leurs enfants : ils se montrent soucieux de l'éducation morale et intellectuelle de leur fils, plus que de leurs intérêts matériels. Rendons-leur hommage, puisqu'ils comprennent comme nous qu'un enseignement supérieur vraiment libre est d'une valeur inestimable, même s'il conduit moins aisément à l'obtention des fonctions publiques et des faveurs gouvernementales.

Quant à l'argent, celui dont nous disposons n'a pas toujours suffi aux besoins sans cesse croissants de l'enseignement supérieur. Malgré la générosité inépuisable de la ville de Bruxelles et de quelques bienfaiteurs discrets, notre *Alma Mater* a dû quelquefois mesurer avec parcimonie à ses enfants ces douceurs dont une bonne mère aime à les combler.

Le problème s'est posé dans toute sa rigueur, en ces derniers temps, alors que les conditions d'existence dans une grande ville deviennent plus difficiles, que les progrès de la technique scientifique se précipitent avec une rapidité inouïe jusqu'ici et que de nouveaux champs s'ouvrent à la fois à notre activité et à nos méditations. Il fallait apporter un remède à une situation qui pouvait devenir périlleuse. C'est ce que comprit l'homme d'élite qui, par son travail et par son mérite seul, est arrivé à la

dignité la plus haute que connaissent nos frères institutions locales, l'homme qui, abandonnant ensuite cette dignité pour prendre un repos mérité, oublia ce repos pour entreprendre une tâche que de plus jeunes auraient considérée comme au-dessus de leur force. Cette homme, dont la vie fut consacrée avant tout à l'enseignement et qui voyait, dans les hautes fonctions dont il a été revêtu, un moyen de réaliser les idées qui lui étaient chères, cet homme a accompli le prodige de doter, en quelques mois, notre Université de ressources nouvelles, en rapport avec ses besoins nouveaux. Quel exemple pour vous, jeunes gens qui m'écoutez, pour nous tous qui si souvent n'osons entreprendre les grandes choses, de crainte d'un échec, qui hésitons de nous mettre en marche, de peur de ne point arriver au but ! A l'avenir, de pareilles défaillances nous apparaîtront comme un manquement vis-à-vis de cet homme, dont l'inoubliable exemple demeurera toujours présent à notre pensée...

*(Une ovation est faite à M. Buls; les étudiants battent un triple ban.)*

Messieurs, vous avez battu un triple ban en l'honneur de Charles Buls; je vous invite à en ajouter un quatrième, sinon le compte n'y serait pas. *(Nouveau ban).*

En Belgique, la prospérité matérielle semble avoir atteint un degré de saturation qu'elle ne peut dépasser. Bien des signes font même prévoir un temps d'arrêt, sinon de recul, dans cet enrichissement. Des besoins nouveaux et pressants nous obligeront demain à de grands efforts. Les a-t-on suffisamment prévus ? Est-on prêt à y faire face ? Il le faudra cependant : des sacrifices de temps, d'argent, d'énergie nous seront demandés, force nous sera de les accorder. Préparons-nous-y. Ce temps d'épreuve sera sans doute pour nous comme il l'a été si souvent, dans le passé, pour d'autres nations aujourd'hui grandes et fortes, un moment de salutaire recueillement; nous en sortirons meilleurs, comme on l'est toujours lorsque l'on a passé par l'école du sacrifice.

Je voudrais que la jeunesse comprit cette nécessité et qu'elle s'y préparât, afin de répondre avec vaillance à l'appel du pays. Qu'elle fasse de bon cœur ce geste attendu d'elle, qu'elle cherche dans un idéal plus élevé des satisfactions plus hautes et plus désintéressées, qui compenseront amplement ce qu'elle devra donner de temps et d'efforts à la patrie.

Je lui demande avant tout d'être pensante et agissante. La réflexion est surtout une vertu individuelle, l'action, une vertu collective. Que chacun réfléchisse, examine les idées dominantes et se prépare, par un peu de

méditation, à l'action prochaine. Notre École, à cet égard, est l'opposée de l'École dogmatique qui dit aux uns : pensez, aux autres : agissez, qui sépare la réflexion et la critique de la réalisation pratique et extérieure. L'Église n'est-elle pas, à cet égard, en antithèse absolue avec l'École, l'Église dont le symbole traditionnel est un troupeau de brebis conduit par un bon pasteur. Combien éloignée de la nôtre est cette conception de la société!

Dans le domaine de la pensée, si, devant une autorité dogmatique, au début l'on se tait, plus tard on s'incline, enfin on abdique. C'est l'histoire de bien des âmes, trop faibles pour comprendre le danger et pour y résister. L'Université libre de Bruxelles demande à la jeunesse d'être, à ce point de vue, militante, et cela avec d'autant plus d'insistance que des représentants autorisés du dogmatisme en Belgique faisaient la même recommandation, il y a peu de mois à peine, aux étudiants de Louvain. Quand ils leur adressaient cette exhortation, ils ajoutaient qu'ils les voulaient bien armés pour répondre « aux charlatans » qui usurpent le nom de savants véritables. Nous ne savons vraiment à qui l'on faisait allusion, mais nous affirmons ne pas nous sentir atteints par cette parole. Les charlatans de la science : où pourrions-nous bien les rencontrer ? Que si, à notre tour, nous mettions les jeunes intelligences, encore inaptés à la critique et à la discussion, en garde contre les charlatans de la foi, il ne serait peut-être pas si malaisé de comprendre de qui nous voulons parler.

#### MESSIEURS,

Vous savez maintenant ce qu'est notre Université, ce qu'elle promet au pays, ce qu'il peut attendre d'elle. Pour vous montrer comment son œuvre a été appréciée et ce que l'on pense d'elle en Belgique, d'autres voix que la mienne doivent se faire entendre ici.

J'ai hâte de céder la parole aux délégations des associations amies dont les hommages s'adressent, non pas à tels ou tels hommes qui composent aujourd'hui le personnel dirigeant de l'Université, mais à son principe constant et permanent, au Libre Examen.

Ont défilé ensuite devant lui, en donnant lecture d'adresses qu'ils lui ont remises, les présidents des diverses associations prenant part à la fête.

M. le Dr Rouffart, président de l'*Union des anciens étudiants de l'Université libre de Bruxelles*, accompagné des membres du comité, dépose l'adresse de l'*Union*.

Elle est conçue en ces termes :

Les liens étroits, qui unissent de si longue date les destinées de l'*Union des Anciens Etudiants* à celles de l'Université libre, marquent notre place au premier rang de ceux qui viennent, en ces journées de fêtes, lui apporter l'hommage de leur indéfectible attachement.

L'*Union des Anciens Etudiants* est issue de l'Université même, car elle représente, à travers des temps qui remontent à soixante-six années, les nombreuses générations qui, tour à tour, sont venues remplir ses auditoires et écouter les leçons de ses maîtres.

L'Université a accueilli leurs jeunesse ardentes; elle a rendu au pays des hommes faits, dont la mentalité devait garder pour la vie la marque indélébile du sceau philosophique de son enseignement.

Elle n'a pas formé seulement, en effet, des médecins, des avocats, des ingénieurs, mais surtout, elle a trempé des esprits capables de penser librement, sans autre autorité que celle qu'imposent les lois issues de la raison humaine, mais sachant aussi pratiquer ce respect généreux de la conviction d'autrui, sans lesquels les deux mots qui sont inscrits à son fronton cesseraient d'être une devise de vérité et de progrès pour ne devenir qu'une formule de sectarisme et d'intolérance.

L'Université! pour combien d'entre nous ce mot n'évoque-t-il pas le souvenir des belles années, années d'espoirs et de luttes pour les causes passionnantes et vaillamment défendues! C'est l'époque où le livre de la science s'est ouvert à nos yeux émerveillés; que de conquêtes amassées en ces quelques années, que de barrières renversées devant les horizons sans cesse reculés; que de choses belles révélées à nos esprits curieux; quelle compréhension plus forte de la vie en toutes ses manifestations nous donna la parole de maîtres qui, le plus souvent, se préoccupaient moins de nous communiquer ce qu'ils savaient que de nous apprendre à savoir par nous-mêmes davantage!

L'émotion nous gagne à retourner vers ces souvenirs qui, chez beaucoup, sont lointains déjà, pâlis, mais jamais effacés et sans qu'ait pu jamais faiblir chez aucun l'affection reconnaissante que nous gardons à l'Université libre, qui fut vraiment pour nous l'*Alma Mater*.

Aussi, personne ne s'étonnera, Monsieur le Président, de ce que dans l'hommage que nous vous exprimons, se trouve, pour la plus grande part,

la gratitude d'anciens étudiants qui se souviendront de ce qu'ils doivent à l'Université, au talent et au dévouement de ses professeurs.

\* \* \*

L'Union a vécu ces soixante-six années aux côtés de l'Université. Participant à tous les événements qui traversaient sa destinée, elle a fêté ses joies, comme ses deuils ont toujours trouvé dans nos assemblées un douloureux écho.

Dès le début, les dirigeants de l'Université lui avaient donné le témoignage le plus précieux de la confiance qu'ils lui portaient, en la dotant d'une institution officielle et permanente : depuis le 27 mars 1845, un délégué choisi par l'Union siège au sein du Conseil d'Administration. Par son organe, l'activité de l'Union est ainsi associée à la direction même de notre *Alma Mater*.

C'est pour nous une des plus hautes prérogatives auxquelles nous puissions prétendre —, et qu'il nous soit permis d'y voir la consécration de cette tradition qui est la raison d'être de notre groupement, — de participer à la garde du patrimoine légué de mains en mains par Verhaegen et ses continuateurs.

A ce titre encore, l'Union se devait de réclamer sa place au rang qu'elle occupe dans la grande famille universitaire, réunie aujourd'hui autour de vous pour célébrer cet anniversaire, dont la signification est avant tout le triomphe incontesté de l'œuvre de science et de liberté qui, seule, maintient dans le pays un haut enseignement professé par des maîtres indépendants, ne relevant que de leur raison et de leur conscience.

Si l'Union a pu y apporter une modeste contribution, veuillez y voir, Monsieur le Président, le gage de l'attachement inaltérable que nous portons à l'Université. Nous avons conscience de ce que nous lui devons, et notre Association aura cessé d'être, le jour où les cœurs de ceux qu'elle réunit ne battront plus au souci de son honneur, de sa grandeur et de sa prospérité.

*Le Secrétaire,*  
G. HERLANT.

*Le Président,*  
D<sup>r</sup> ROUFFART.

En la déposant M. Rouffart s'est exprimé de la sorte :

L'Union des Anciens Etudiants s'est groupée dès son origine autour du drapeau de l'Université libre. Aussi avons-nous pris l'habitude de célébrer chaque année, au retour du 20 novembre, la prospérité toujours

grandissante de notre *Alma Mater* et nous lui apportons à cette occasion les gages d'une pieuse affection et d'un dévouement inaltérable; mais en cette année jubilaire nous sommes particulièrement heureux de lui adresser le tribut de nos félicitations pour la glorieuse étape qu'elle vient de fournir en ce dernier quart de siècle.

Le but que poursuivaient Bastiné, Eugène Verhaegen, Albert Picard et leurs amis en convoquant ceux qui s'intitulaient avec orgueil les enfants de l'Université, était de faire naître et de développer des relations fraternelles entre tous ceux qui avaient fréquenté les cours de notre Ecole supérieure, de maintenir, entre celle-ci et ses nombreux disciples, les liens d'une communauté morale, enfin de venir en aide, par l'octroi de bourses, à des jeunes gens de mérite peu favorisés de la fortune.

Les circonstances qui avaient accompagné la création de notre Université la plaçaient à l'avant-garde du libéralisme, aux avant-postes du combat qu'il fallait livrer à la tyrannie du dogme pour l'indépendance de la pensée. Des soldats dévoués lui étaient nécessaires.

Ce fut dans nos rangs qu'elle recruta les partisans les plus fervents de ses doctrines, les champions les plus fidèles et les plus enthousiastes de son programme. Dans son œuvre d'émancipation et de progrès, il lui fallait le concours de tous ses enfants pour résister à un gouvernement qui n'invoquait la liberté d'enseignement que pour opprimer notre institution; qui feignait de se désintéresser de l'Université de Louvain pour en faire donation à son parti politique; qui, au milieu d'une année académique, expulsait de leurs auditoires les défenseurs de la science libre; qui, après avoir surchargé les programmes, introduisait dans les jurys des examinateurs souvent incompétents choisis avec une insolente partialité. A diverses reprises toutes les forces de la réaction se sont coalisées contre notre enseignement libéral, qui se personnifie dans notre Université; celle-ci fut en butte à des attaques perfides, à des imputations mensongères qui dénaturaient la beauté de nos programmes et calomniaient la conduite de nos étudiants.

Notre association se fera toujours gloire d'avoir, dans des temps difficiles, donné à l'Université libre son appui moral le plus complet, d'avoir propagé ses doctrines, de les avoir défendues dans la presse, d'avoir vulgarisé les principes du libre examen et d'en avoir démontré l'honnêteté, la tolérance et le haut idéal scientifique.

Notre association ne soutenait pas seulement l'Université par une

active propagande ; elle intervenait d'une manière plus pratique dans le recrutement de ses élèves en leur procurant une aide matérielle,

Depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis soixante-six ans, l'*Union des Anciens Étudiants* a distribué près de 300,000 francs de subsides. En 1844, les ressources dont nous pouvions disposer se réduisaient à une bourse de 300 francs et à une gratuité d'inscription au cours. Aujourd'hui, notre budget prévoit une dépense annuelle de 6,000 francs et nous disposons de trois gratuités de cours. Toutefois, notre œuvre pourrait être plus efficace, plus féconde, si tous les anciens étudiants de l'Université venaient prendre place parmi nous, s'ils nous apportaient leur obole, s'il s'employaient à augmenter le nombre de nos adhérents. En subsidiant les publications et les manifestations scientifiques émanant de l'Université, nous nous efforçons encore, dans la mesure de nos ressources, d'en augmenter le patrimoine intellectuel.

Dans un conflit survenu naguère entre les étudiants et les autorités académiques, le Comité de l'*Union* usa de toute son influence morale au profit de l'Université et se dépensa en efforts pour rétablir l'ordre et la paix. Le docteur Warnots était à ce moment notre délégué auprès du Conseil d'administration. Appelé à prendre sa part de responsabilité dans la solution d'une crise intense, il s'inspira des sentiments de notre association et défendit, sans défaillance, l'asile de la science libre. On ne peut, sans une mélancolie profonde, évoquer le nom de ce savant Maître, de ce vulgarisateur éloquent, frappé par la mort brutale, au lendemain de sa nomination de professeur. Les délicates fonctions qu'il remplissait auprès des autorités académiques échurent au docteur Gallet. Professeurs et anciens élèves réclamaient alors des réformes dans le règlement de l'agrégation ; Gallet réunit les agrégés, recueillit, sans parti pris, toutes les opinions pour signaler les meilleures, et rédigea un avant-projet qu'il présenta au Conseil d'administration. Comme si la mort se plaisait à faucher les meilleurs d'entre nous, nous avons eu l'inoubliable douleur de le voir disparaître au moment où allaient se réaliser les espérances de sa jeunesse.

Parmi les anciens présidents que nous avons perdus au cours de ces dernières années, comment ne pas citer Edouard Kufferath et Léon Lepage ? C'est Kufferath qui était à notre tête et qui nous représentait lors des fêtes d'inauguration des Instituts.

Sa gaieté, son entrain, sa bonhomie en faisaient l'hôte choyé de nos

réunions, et quand, brusquement se répandit la terrible nouvelle que la mort le guettait, ce fut pour tous une profonde douleur. Kufferath avait mis toute son activité, toute sa science, toute son énergie, au service de l'Université comme professeur et comme homme politique.

Dans les circonstances délicates et troublées dont je parlais tantôt, Léon Lepage était président de notre association. Par sa fermeté, sa modération, sa bienveillance, il s'attacha à apaiser l'agitation et celle-ci ne dépassa pas les limites d'une crise passagère.

Comme délégué de l'*Union*, comme échevin de l'instruction publique de la ville de Bruxelles, il siégea au Conseil d'administration de l'Université. Sa mort récente fait parmi nous un grand vide et nous conserverons, avec autant de respect que de tristesse, le souvenir de celui qui, pendant une vie trop courte, a lutté constamment pour la cause libérale.

S'il convient d'adresser ici un souvenir ému à tous ceux que nous avons perdus dans ces dernières années, comment empêcher qu'un nom encore nous vienne à la bouche? Celui du Dr Le Marinel. Mais il semble que les coups frappés par la mort nous avertissent de serrer nos rangs pour continuer l'œuvre commune. Chaque réforme à laquelle est lié l'avenir de la grande École de Verhaegen a été l'objet de nos plus vives préoccupations.

Quand, dans son évolution progressive, l'Université renforça la participation de ses professeurs à sa direction, l'*Union des anciens Étudiants* procéda, de son côté, à une enquête laborieuse, parce qu'elle ne pouvait rester indifférente à la réforme. D'anciens étudiants cherchèrent le moyen de procurer à l'Université libre le bénéfice de la personnification civile. On retrouve une analyse sommaire de ces travaux dans le rapport fait en 1892 par notre secrétaire, qui était alors M. Paul Hymans. Ce fut l'*Union* qui demanda, en 1880, la création d'une Faculté des sciences politiques et administratives. C'est du Comité de cette Société qu'est parti le projet d'organiser une école de médecine coloniale. C'est lui encore qui attira l'attention du Conseil d'administration sur l'urgence qu'il y avait à instituer un doctorat spécial d'hygiène, et, actuellement, la Faculté de médecine est saisie d'un projet tendant à coordonner l'étude des spécialités médicales et chirurgicales. Il est l'œuvre d'un des nôtres et il a été transmis au Conseil d'administration par notre délégué.

Il est une autre tradition que l'*Union des anciens Étudiants* a con-

servée : c'est d'honorer, à l'occasion de notre banquet, tous ceux dont les mérites ont porté au loin la renommée de l'Université, ou dont les libéralités généreuses ont aidé au développement de nos installations scientifiques.

Nous nous inspirons encore en cela de l'exemple de nos devanciers qui, à leur banquet d'inauguration, en 1843, invitèrent Théodore Verhaegen, Van Meenen et le professeur Tiberghien, lauréat en philosophie au concours général entre les Universités.

Les professeurs Rousseau, Vanderkindere, Duvivier et bien d'autres furent successivement l'objet de la même manifestation. En 1906, le héros du banquet annuel fut Ernest Solvay qui possède tant de titres à notre reconnaissance et à notre admiration. Nous avons tous encore présente à la mémoire la grande manifestation organisée par les anciens élèves de l'Université désireux d'exprimer à M. l'administrateur-inspecteur Graux les regrets unanimes que causait sa retraite.

Pour donner une idée de notre activité, il faudrait reprendre la série de nos rapports annuels, suivre au jour le jour le travail de nos délégués auprès du Conseil d'administration, mais ce n'est pas le moment d'accomplir semblable tâche. Qu'il nous suffise d'affirmer bien haut que les sentiments d'affection de notre société envers l'Université n'ont pas varié, que nous continuerons, comme par le passé, à la défendre de toutes nos forces. Nous sommes heureux et fiers des progrès accomplis autour de nous; nous contemplons avec orgueil les palais qui logent nos Instituts; nous voyons avec joie les chaires professorales multipliées, mais la tâche n'est pas achevée tant que n'est pas complète l'émancipation intellectuelle de nos jeunes générations. Pour y arriver, nous voulons voir appliquée dans toutes les parties de l'enseignement supérieur la même tendance scientifique, la même recherche, exacte et passionnée, de la vérité. L'unité qui doit régner dans notre maison, c'est l'unité de méthode, l'entraînement à l'invention personnelle. Que d'efforts de tous genres ne faudra-t-il pas encore pour arriver à cet enseignement idéal !

C'est à ce but que nous convions tous ceux qui ont suivi les cours de notre Université ! Qu'ils viennent parmi nous, mus par la reconnaissance qu'ils doivent éprouver pour les éducateurs de leurs âmes. Aucune barrière n'entrave l'entrée de notre association aux hommes de bonne volonté. La liberté est notre palladium. Nous n'acceptons pas plus le dogme en matière sociale qu'en matière religieuse. Nous ne demandons

à tous que le culte de la science indépendante, dont nous sommes prêts à admettre tous les progrès avec leurs conséquences. Que les étudiants, qui demain auront quitté les bancs de notre école, viennent grossir nos rangs ! L'éducation qu'ils y ont reçue leur fera apprécier l'utilité et le charme de nos réunions annuelles, qui nous tiennent groupés autour de l'Université comme autour d'une maison familiale, et qui nous permettent de conserver intacte, jusque sous les glaces de l'âge, cette flamme d'enthousiasme si nécessaire dans les difficultés de la vie et dans l'exercice de notre devoir professionnel.

M. Emile Greiner, président de l'*Association des Ingénieurs sortis de l'École polytechnique de Bruxelles*, s'exprime en ces termes :

J'ai l'agréable mission de venir, au nom de l'*Association des Ingénieurs sortis de l'École polytechnique*, témoigner à notre chère Université tout notre attachement, lui exprimer toute notre reconnaissance.

L'Université fut, pour nous tous, ainsi que le disait excellemment, en 1884, lors du cinquantenaire, le tant regretté Maurice Van Meenen « non pas un guide sévère, inflexible et dur, mais une mère affectueuse et bienveillante, une mère accordant la même sollicitude à tous ses enfants ».

C'est elle qui nous initia à la Science. C'est elle qui développa nos esprits, et les orienta vers les recherches pouvant intéresser toute l'humanité.

Nous n'oublions pas les enseignements qu'elle nous a donnés et qui nous ont guidés dans le chemin de la vie.

L'École polytechnique fut inaugurée, il y a trente-six ans, — le 13 octobre 1873 ; — je tiens à rappeler que cette Faculté, dont la création était reconnue si nécessaire, fut l'œuvre d'un homme prévoyant, d'un savant aussi modeste qu'érudit, — Nicolas-Constant Schmit, — à la mémoire duquel j'adresse un souvenir ému.

Secondé par des dévouements admirables et désintéressés, Schmit vit ses efforts couronnés de succès.

Notre pensée reconnaissante va vers tous les artisans de la première heure, qui prodiguèrent à l'École nouvelle les trésors de leur activité et de leur science.

Hélas ! nombreux sont ceux que la mort a enlevés !

Ces chers disparus qui ont nom : Alvin, Bommer, Buisset, Hendrickx, Rousseau, Zimmer, Witmeur, ont laissé en nous tous les regrets les plus profonds.

Nous gardons un précieux souvenir des services rendus à l'École par MM. Henri Bergé, Blanquaert, De Wilde, Giron, Yseux, aujourd'hui professeurs honoraires.

Je salue cordialement Alphonse Huberti, le doyen des professeurs de l'École, et Hector Denis, qui, toujours vaillants, toujours sur la brèche, ont continué leur excellent enseignement avec une ardeur toute juvénile.

Je n'oublie pas deux membres de notre association : les camarades Lucien Anspach et James Van Drunen, qui, professeurs de l'École, l'un depuis plus de vingt-cinq ans, l'autre depuis plus de vingt ans, se dévouent complètement à celle-ci et contribuent à son développement et à sa prospérité.

J'adresse à tous ces hommes éminents l'expression de toute notre affection.

En 1884, Ernest Rousseau, dont nous déplorons la perte récente, constatait qu'après onze ans d'existence, l'École répondait d'une manière complète aux espérances de ses fondateurs ; il disait notamment : « Les nombreux ingénieurs qui en sont sortis et qui occupent avec distinction les positions les plus honorables, les travaux remarquables qu'ils ont déjà publiés, les thèses qu'ils ont soutenues d'une manière si brillante, attestent l'utilité de notre Ecole et la haute valeur de son enseignement ; la Faculté nouvelle est digne de ses sœurs aînées ; comme elles, elle est nécessaire à la splendeur et à la prospérité de l'Université de Bruxelles ».

Si nous revoyons le chemin parcouru depuis 1884, nous constatons avec un légitime orgueil qu'à l'heure actuelle plus de sept cents ingénieurs, formés par elle, ont répandu dans toutes les parties du monde, le bon renom de l'École.

Notre siècle est le siècle de l'ingénieur.

Combien heureuse fut la pensée des fondateurs de l'École qui avaient prévu l'utilité de la création d'une Faculté des sciences appliquées !

Vous connaissez tous le rôle de l'ingénieur dans la société ; dois-je rappeler toutes les inventions qui lui sont dues, notamment les merveilleuses applications de la vapeur et, plus récemment, celles de l'électricité ?

La nature n'a plus de secrets pour l'ingénieur ; il arrache au sol ses richesses les mieux gardées ; il se joue des problèmes les plus ardues ;

grâce à lui, la parole est transmise au loin, les distances sont rapprochées ; on peut dire qu'il a dompté tous les éléments !

Un reproche peut lui être adressé pourtant : à cause de lui, on vit « plus vite » ; qu'importe si l'on vit « mieux ! »

Dans l'étude si fouillée qu'il a faite sur le choix d'une carrière, Gabriel Hanoteaux dit avec infiniment de raison :

« Il faut des ingénieurs, beaucoup d'ingénieurs ; il faut des techniciens, des hommes pratiques, des hommes jeunes, vigoureux et allants ; les conquérants des nouveaux mondes ne seront pas des soldats, cette fois, mais des ingénieurs ; donc, des chimistes, des électriciens, des mécaniciens, nous n'en aurons jamais trop. »

C'est vrai : nous n'en aurons jamais trop !

Que notre Université forme beaucoup d'ingénieurs, beaucoup de bons ingénieurs !

Pour atteindre ce but, les programmes doivent être établis, au besoin modifiés, de telle sorte que, non seulement les élèves aient le cerveau meublé de toutes les connaissances se rapportant à la carrière choisie, mais, qu'ils soient initiés très intimement à la connaissance de toutes les qualités nécessaires à l'homme qui veut réussir.

Dans le commerce de la vie ou des affaires, le rôle du caractère ne doit pas être moindre que celui de l'intelligence.

Il faut que l'on enseigne aux jeunes élèves l'amour du travail, la discipline du caractère, la persévérance dans l'effort ou l'action ; il faut qu'ils sachent que la fermeté, la ponctualité, l'attention, la promptitude sont des facteurs indispensables à la réussite.

On doit leur inculquer le sentiment du devoir.

L'élève affligé d'un bagage scientifique exagéré m'apparaît comme un voyageur partant en excursion avec des colis trop lourds ou trop encombrants, qui l'embarrassent au lieu de lui être utiles, et qu'il est forcé d'abandonner en cours de route.

Mais ce n'est ni le lieu ni l'instant de discuter la question si importante des programmes ; celle-ci sera étudiée dans un congrès que notre association compte réunir en septembre prochain ; nous ferons alors appel à toutes les bonnes volontés, pour que cette question soit solutionnée au mieux des intérêts de tous.

Que l'Université de Bruxelles dont nous sommes fiers d'être les enfants, continue sa grande et belle mission !

Que la phalange d'élite de ses professeurs en maintienne les traditions et l'esprit, avec cette persévérance, cette abnégation et ce sentiment du devoir qui trouvent leur récompense dans la joie des résultats obtenus !

Que les élèves, à l'éducation desquels tant de maîtres éminents se dépensent, sortent de l'Université, fortifiés par les enseignements qu'ils ont reçus et parfaitement armés pour le *struggle for life* !

Tels sont les vœux sincères et affectueux de l'association dont j'ai l'honneur d'être le Président !

M. Léon Leclère, président de l'*Extension de l'Université libre*, entouré de membres des divers comités, dépose l'adresse suivante :

Le Comité central, les comités locaux et les membres de l'Extension de l'Université libre de Bruxelles prient l'Université de recevoir, en cette circonstance solennelle, l'expression de leurs sentiments d'affection et de gratitude. L'esprit qui les anime est l'esprit même de l'Université. S'ils ont organisé, dans toutes nos provinces, plus de cinq cents cours populaires d'enseignement supérieur, c'est qu'ils ont voulu contribuer, dans la mesure de leurs forces, à accroître le rayonnement de la grande institution où s'est formée leur pensée et dont ils sont les fils reconnaissants. Ils associent leur voix à celles qui célèbrent, en ces jours d'allégresse, le brillant passé de l'Université, à celles qui leur annoncent un avenir plus glorieux encore. Ils offrent à leur *Alma Mater* l'hommage du labeur qu'ils ont joyeusement accompli pour elle depuis quinze années; et ils s'engagent à redoubler d'efforts pour répandre de plus en plus largement dans le pays les méthodes et les doctrines, les idées de progrès intellectuel et social dont l'Université libre de Bruxelles est à leurs yeux la plus noble incarnation.

*Le Vice-Président d'honneur,*

L. DOLLO.

*Le Président d'honneur,*

BULS.

*Le Secrétaire général,*

A. RUTTIENS,

*Le Trésorier,*

J. MASSART.

*Le Président,*

L. LECLÈRE,

*Le Comité central :*

PAUL HEGER, D<sup>r</sup> J. DEMOOR, D<sup>r</sup> J. DE MEYER.

Il prononce ces paroles :

L'esprit qui nous anime est celui de l'Université. Le but de nos cours est d'accroître l'instruction, et surtout de faire rayonner au loin l'enseignement de l'Université.

Notre cadeau de fête, aujourd'hui, c'est notre labeur et le résultat de notre labeur.

C'est pour l'Université que tant de nous ont sacrifié une partie de leurs loisirs pour porter en province la bonne parole.

C'est pour elle que nos comités locaux ont déployé tant d'énergie.

Nous avons interrompu aujourd'hui nos travaux pour venir fêter l'Université. Dès demain nous reprendrons notre tâche pour répandre les idées qui sont à la base de son enseignement.

MM. Henri Lafontaine et Georges Petit, vénérables des *Amis Philanthropes*, accompagné d'une délégation; M. le D<sup>r</sup> De Rechter, vénérable des *Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis*, également accompagné de délégués, ont apporté à l'Université l'hommage des  .°. de l'Or .°. de Bruxelles.

Voici le texte du discours prononcé par M. Lafontaine :

La Maçonnerie bruxelloise tient tout particulièrement à joindre ses hommages sympathiques et fraternels à ceux qui de toutes parts sont apportés à l'Université libre en ce jour jubilaire.

C'est que des liens étroits rattachent l'une à l'autre ces deux institutions. L'Université libre est née au sein de la Loge des *Amis Philanthropes*, c'est elle qui s'est penchée sur son berceau, c'est elle qui l'a aidée pendant sa longue enfance, c'est elle qui lui a tracé la voie dans laquelle elle a marché d'un pas assuré et triomphal.

Cette voie, la voie du libre examen et de la libre discussion, est la voie séculaire suivie par la Maçonnerie. Société cosmopolite d'hommes probes et libres, avides de science et de vérité, elle est l'adversaire irréductible de toute intolérance et de tout dogme. C'est la raison d'être de son existence, de sa force et de son universalité. C'est aussi la raison d'être de l'Université libre : elle ne pouvait être créée que par des Maçons.

Aussi des relations constantes se sont-elles établies entre cette haute

école de tolérance et de liberté scientifique et les Loges maçonniques. C'est parmi l'élite des maîtres et des disciples de l'Université libre qu'elles ont recruté les plus illustres et les plus dévoués de leurs adeptes. Ils ont compris que la tâche des hommes acquis aux idées qui nous sont chères est de faire rayonner leur science au dehors et que les temples des Loges attendent d'eux la lumière, — la grande lumière !

Ces relations fraternelles, nous souhaitons qu'elles se maintiennent, qu'elles s'étendent, qu'elles se fortifient et que la puissance de notre ordre soit pour une large part l'œuvre fraternelle de votre haute école de vérité.

Voici le texte de l'adresse déposée :

L'Université libre de Bruxelles par ses origines et par son esprit, est une œuvre essentiellement maçonnique. Elle a été créée à l'initiative d'un maçon illustre, Théodore Verhaegen, dont la volonté tenace assura, en moins de quatre mois, l'exécution du projet dont il avait tracé l'esquisse, lors de la fête solsticiale du 24 avril 1834. Ce fut, en effet, le premier septembre suivant que les cours de l'Université libre furent inaugurés.

La réalisation d'une telle œuvre, en un espace de temps aussi court, est due à la maçonnerie belge tout entière qui mit à seconder les efforts de Théodore Verhaegen, un empressement et un enthousiasme admirables.

Depuis lors, la maçonnerie belge n'a pas cessé de témoigner, pour l'institution qu'elle a fondée, une sympathie toute particulière et, c'est avec joie qu'elle constate les liens personnels qui l'unissent à l'Université libre, dont le corps professoral, pour une large part, est affilié aux loges.

Cette participation de nos frères à la direction des études de l'Université libre est traditionnelle et nous osons espérer qu'elle se perpétuera et s'élargira encore avec le temps.

L'Université libre a, en effet, à réaliser dans le monde profane une mission essentiellement maçonnique. Les principes de libre discussion, de tolérance, d'évolution continue et progressive, sont à la base de l'action maçonnique.

C'est pourquoi l'Université libre ne pouvait être créée que par des maçons et elle tire sa raison d'être du rôle maçonnique qu'elle s'est toujours plu à remplir.

Suivant les paroles qui furent prononcées sur son berceau, elle est devenue « un des moyens les plus efficaces d'arriver à combattre l'intolérance et à répandre les doctrines d'une saine philosophie ».

La maçonnerie, et plus spécialement la maçonnerie bruxelloise, tient à s'associer aux témoignages de gratitude et aux vœux qui sont adressés, en ce jour, à ceux qui ont assumé la lourde tâche de maintenir l'Université libre dans la voie que son fondateur lui a tracée et de répandre dans le monde toujours plus de lumière et plus de vérité.

Pour les  :

Les Amis Philantropes :

<i>Les Secrétaires,</i>	<i>Les Vénérables,</i>
E. HAUMAN, E. VOETS.	H. LA FONTAINE, GEORGES PETIT.

Les Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis :

<i>Le Secrétaire,</i>	<i>Le Vénérable,</i>
H. GERBO.	D <sup>r</sup> DE RECHTER.

Au nom des sociétés scientifiques aux réunions desquelles l'Université libre prête ses locaux, M. le D<sup>r</sup> Auguste Slosse s'est exprimé comme suit :

MONSIEUR LE RECTEUR, MESSIEURS,

La Société royale des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles ;  
 La Société des chefs de service des hôpitaux ;  
 La Société belge de neurologie ;  
 La Société d'Éducation physique ;

ont confié au président de la Société des Sciences la mission de parler ici en leur nom, pour vous présenter l'expression de leur respect et de leur sympathie.

De ces sociétés, aucune n'appartient vraiment à l'Université, mais elles se sont formées et ont grandi près d'elle. Elles ont trouvé dans l'Université un appui matériel et moral, une hospitalité large et bienveillante. C'est parmi ses anciens élèves qu'elles ont trouvé la majeure partie de leurs membres. Elles vous en gardent une reconnaissance qu'elles me chargent de vous exprimer aujourd'hui.

Toute une organisation scientifique basée sur le bon vouloir et la liberté s'est ainsi développée autour de l'Université.

La Société des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles a, avec l'Université, des liens plus étroits.

Au lendemain des guerres sanglantes qui avaient amené la chute du premier Empire français, il ne subsistait plus rien de l'organisation médicale et scientifique du pays. L'esprit scientifique qu'avaient illustré Vésale, Palfyn et tant d'autres, eût disparu sans doute s'il ne s'était formé dans diverses villes du pays des groupements d'hommes d'intelligence et de cœur, que reliait un égal amour de la science.

La Société des Sciences était l'un de ces groupements.

Lorsqu'en 1834, le premier recteur magnifique de l'Université de Louvain, M<sup>r</sup> de Ram, disait dans son discours d'ouverture : « Nous lutterons de toutes nos forces, de toute notre âme pour défendre la religion et les saines doctrines, pour dévoiler les hérésies et les aberrations des novateurs, pour faire accueillir toute doctrine émanant du Saint-Siège apostolique, pour faire répudier tout ce qui ne découlerait pas de cette source auguste », quelques libéraux hardis, effrayés par ces paroles provocatrices, osèrent concevoir le rêve de fonder une Université libre. C'est au sein de la Société royale des Sciences médicales et naturelles qu'ils trouvèrent les hommes capables de créer sur le champ leur Faculté de médecine et leur Faculté des sciences.

Ce furent des hommes comme Meissier, Laisné, Seutin, Pasquier, Van Huevel, Nollet et d'autres encore qui apportèrent à l'œuvre nouvelle l'appoint précieux de leur collaboration.

Aujourd'hui, l'Université nous rend le même service que nos fondateurs lui rendirent jadis, car c'est parmi vos professeurs, chargés de cours, agrégés, docteurs spéciaux, que nous trouvons nos membres les plus actifs.

Si nous tenons à vous témoigner aujourd'hui notre affection et notre reconnaissance, ce n'est pas seulement à cause des services rendus. C'est une pensée plus haute qui nous fait élever la voix : l'Université représente en Belgique le principe du Libre Examen, base de la science expérimentale. Ce qui nous lie à vous, c'est l'amour de cette science dégagée de tout dogme qui limite le champ de la pensée et restreint la liberté. C'est par cette science et pour cette science que nous combattons avec vous le bon combat qui doit faire l'Université toujours plus grande, plus prospère et plus forte.

M. Charles Buls, président de la *Ligue de l'Enseignement*, a donné lecture de l'adresse de celle-ci :

Le 26 décembre 1864, un groupe d'amis parmi lesquels se trouvaient trois professeurs de l'Université libre, Van Bommel, Tiberghien et Tarlier, fondaient la *Ligue de l'Enseignement*.

Cette association s'était donné pour programme la propagation et le perfectionnement de l'éducation et de l'instruction en Belgique à tous les degrés et, dans la suite, la réforme de l'enseignement supérieur fit plus d'une fois l'objet de ses études et de ses publications.

Les origines et les principes de la *Ligue*, qui défendait la neutralité de l'école et l'émancipation de l'enseignement de toute autorité dogmatique, lui font un devoir de s'associer aux fêtes jubilaires de l'Université libre.

C'est avec joie que nous saluons le LXXV<sup>e</sup> anniversaire d'une Université où devra se former, de plus en plus, l'élite de nos éducateurs ; c'est avec respect que nous honorons la mémoire de ceux qui fondèrent le sanctuaire du libre examen ; c'est avec sympathie et reconnaissance que nous saluons le corps professoral, si distingué et si désintéressé, auquel l'Université doit la place qu'elle occupe dans le haut enseignement.

Nous adressons aux autorités académiques de l'Université le vœu sincère et chaleureux de tous les Ligueurs.

Vivat ! Vivat ! Semper Vivat !

Pour le Conseil général :

*Le Secrétaire général,*

A. LEVOZ.

*Le Président,*

BULS.

Bruxelles, le 20 novembre 1909.

M. De Peron, président de l'*Association générale des Étudiants*, au nom des étudiants, apporte à l'Université l'expression de leurs hommages, de leur gratitude et de leur fervente reconnaissance.

Il s'exprime comme suit :

Un nouveau pas vient d'être franchi dans le domaine de la légalité. Nous attendons de nouvelles victoires dans le domaine de la liberté de l'enseignement. Il faut nous appliquer à l'instruction des travailleurs. Nous avons les armes, nous avons notre but. Maintenant, marchons !

Notre idéal est plus juste, plus sain, plus sacré que tous autres. Les étudiants doivent se livrer à l'assaut du dogmatisme.

Nous avons tenu à associer à la grandiose manifestation qui se déroule nos camarades belges et étrangers. Ceux qui sont ici ont eu le courage de s'associer à la glorification du libre examen. Je les en remercie et je demande à pouvoir les remercier au nom de l'Université.

Le délégué des étudiants de Paris prend ensuite la parole en ces termes :

Au nom de l'*Association générale des Étudiants de Paris* et au nom des étudiants de France, je vous apporte le témoignage de toute notre admiration. Le mouvement si noble, si juste, si désintéressé qui est le vôtre, nous a émus tous. Nous avons voulu vous en apporter le témoignage.

C'est par la science qu'on libère l'esprit. C'est elle qui abat les préjugés.

En France et en Belgique, c'est le même sang qui circule dans nos veines. C'est la même langue que nous parlons. C'est avec la même générosité que nous avons lutté pour la justice et la liberté. Dans cette lutte, nous serons toujours avec vous, côte à côte.

Un délégué des étudiants belges de province apporte le salut de ceux-ci à l'Université libre de Bruxelles. « Celle-ci, dit-il, est un foyer de science libre qui rayonne bien loin au delà de la capitale. »

Enfin, M. Léon Dumont, au nom de la presse estudiantine, salue avec joie le LXXV<sup>e</sup> anniversaire de l'Université.

Voici comment il s'exprime :

MESDAMES,  
 MONSIEUR LE RECTEUR,  
 MESSIEURS LES PROFESSEURS,  
 CAMARADES,

J'ai le très grand honneur de parler au nom de la presse universitaire belge.

Le sentiment de joie qui nous exalte à chaque date anniversaire est aujourd'hui plus vibrant encore et chante en nos cœurs la chanson d'un printemps de liberté.

C'est la même sensation que donne celle du souffle vernal fouettant le visage; le sang plus vif dans les artères; le bourgeon qui gonfle et claque de sève; la clameur des grands bois; le soulèvement des moissons. C'est le sentiment d'un renouveau qui excite la fermentation de nos enthousiasmes.

Soyons fièrement émus, Camarades, de ce glorieux anniversaire! Crions nos espoirs et notre foi dans la liberté.

Quant à nous, journaux universitaires, nous accomplissons notre tâche. Et c'est la plus belle qui soit! Nous écrivons cette page de l'histoire de nos vingt ans.

C'est là notre rôle, nous devons chanter l'éternelle jeunesse de notre vie estudiantine.

Et ceci, Messieurs, nous caractérise : nous ne pouvons pas vieillir.

L'*Écho des Étudiants*, le doyen de notre presse, fête sa majorité, le vingt et unième anniversaire de ses vingt ans.

Il représente la jeunesse, il est jeune! Aussi a-t-il droit au respect, je dirai même, à l'envie des vieilles feuilles grognonnes des quotidiens.

Sans même l'effort de nos volontés, notre journal est le plus original de tous les journaux de Belgique.

S'il lui est arrivé de tousser un peu parfois, c'est d'avoir trop ri.

Notre journal! Mais c'est le roi de la presse tout entière!

N'avons-nous pas formé les rédacteurs des grands quotidiens?

Ceci prouve que la vie universitaire est la véritable école, où chacun essaye ses forces, oppose ses arguments, apprend à dire fort bien..... de grandes sottises.

En effet, Messieurs les professeurs, parmi nous, plusieurs porteront aussi lunettes un jour, mais le journal des étudiants, en petit-fils insolent, les leur fera sauter sur le nez d'une chiquenaude irrévérencieuse.

Pour moi, j'aurai vieilli lors du centenaire de notre Université; mais elle, suivant pas à pas le train menu de la Science, instruira des cœurs qui n'auront jamais que vingt ans!

Et l'*Écho des Étudiants* sera toujours volage, libertin sans doute, et parfois, Messieurs, le misérable nous fera rougir! Mais, qu'importe puisque je vous dis qu'il aura vingt ans.

Donc, Messieurs, Camarades, pour ces générations futures, pour notre propre souvenir, dès demain nous inscrirons à ce registre de la vie libre universitaire le faste imposant, le cérémonial de nos fêtes et l'émotion que nous donne la parole de nos maîtres.

Nous dirons que pour ces fêtes, — le ciel était bleu, l'atmosphère était pure.

Ne sentez-vous pas aujourd'hui qu'il n'est point de dogmatisme ici ?

Nous dirons encore toute notre fierté de vivre sainement par les principes du Libre Examen.

Notre conscience est libre et nous pourrions puiser au sein même de notre pur enseignement universitaire, la puissance qui triomphera de notre ennemie, l'implacable cléricaille... et Verhaegen lui-même en frissonnera de contentement.

---

#### CINQUIÈME PARTIE.

6 1/2 heures. — Banquet universitaire dans la salle des fêtes de la Madeleine.

Le soir, à 6 heures et demie, dans les locaux fraîchement restaurés de la salle des fêtes de la Madeleine, a eu lieu le banquet universitaire qui réunissait, sous la présidence de MM. Edmond Rouffart, président de l'*Union des anciens Étudiants*, et de M. Émile Greiner, président de l'*Association des Ingénieurs sortis de l'École polytechnique de Bruxelles*, les délégués des Universités étrangères, les professeurs, les anciens étudiants, les étudiants et leurs condisciples des Universités de France et de Belgique.

Différents toasts ont été prononcés.

Voici le toast de M. le président de l'*Union des anciens Étudiants* :

MESSIEURS,

Je ne vous dissimulerai pas la crainte que j'éprouve de rester au-dessous de ma tâche, au moment où, devant l'assemblée qui m'écoute, je vous invite à rendre un légitime hommage à la ville de Bruxelles et à l'Université. Les faits sont heureusement plus éloquents que ne pourraient l'être mes paroles.

Dans cette fête commémorative, notre souvenir se reporte naturellement à l'époque où notre Université était encore au berceau. La salle gothique de notre palais communal, où se pressaient hier tant d'illustra-

tions scientifiques, a vu naître notre chère institution. L'appui des magistrats communaux lui a permis de triompher de toutes les difficultés qui marquèrent ses débuts. Bientôt des subsides, chaque année plus considérables, lui ont été alloués et c'est d'un vote unanime que le conseil communal coopéra l'an dernier à l'organisation d'une caisse de pensions pour le corps professoral.

La ville de Bruxelles a pris aussi une large part dans l'outillage et l'aménagement des Instituts en faveur desquels elle a disposé des magnifiques terrains du parc Léopold. Bref, elle n'a jamais marchandé ni ses ressources ni sa protection.

Il y a plus encore : hier, M. l'échevin Lemonnier ne nous faisait-il pas la promesse, au nom de la capitale, de continuer l'œuvre commencée et d'ériger en ce même endroit, à la science libre, un temple qui soit digne de notre haut enseignement et qui réponde à son essor merveilleux ?

Malheureusement l'absence du premier magistrat de la cité répand sur nos fronts et dans nos cœurs une ombre de tristesse.

Nous prions M. Lemonnier de transmettre à M. De Mot les regrets que nous cause son état de santé; qu'il veuille bien aussi lui exprimer, en même temps, notre vive gratitude ainsi que l'espoir de le revoir bientôt parmi nous. C'eût été pour lui un spectacle réconfortant de contempler avec nous l'épanouissement d'une œuvre à laquelle il a si puissamment contribué. Il est intéressant de remarquer que ce sont les bourgmestres de Bruxelles qui, au sein du conseil communal, ont pris le plus souvent l'initiative de mesures généreuses. Mais nous tenons à saluer respectueusement l'un des plus grands parmi les bienfaiteurs de l'Université, celui qui se place au premier rang, M. Buls, envers qui l'*Union des étudiants* vient de contracter une nouvelle et inoubliable dette de reconnaissance.

Notre *Union* a aussi voulu, cette année, faire renaître un ancien usage. Elle a tenu à convier, comme autrefois, à un même banquet, toute la famille universitaire, à réunir à une même table les vétérans et les conscrits, les professeurs et les étudiants, enfin, tous ceux qu'animent les sentiments d'un profond attachement à notre Université.

Elle a groupé ici tous ceux qui se souviennent que c'est à notre école d'enseignement supérieur qu'ils sont devenus des citoyens aptes à servir la patrie et la société, des hommes qu'une conscience éclairée a rendus libres et bons.

Si les vieilles croyances, si les dogmes étroits que nous combattons inspirent des sentiments de haine pour ceux qui professent d'autres opinions, nous, dans notre école, nous avons appris à réprouber tout parti pris, toute violence. L'amour de l'humanité remplit nos âmes et nous guide; il nous soutient dans l'effort que nous faisons pour l'émancipation de l'intelligence.

En levant mon verre pour boire à la ville de Bruxelles et à notre chère et illustre Université, je bois donc à la pensée libre, affranchie par la raison et par le travail.

M. le président de l'*Association des Ingénieurs sortis de l'École polytechnique* a porté un toast aux délégués des Universités étrangères. En voici le texte :

MESSIEURS,

Le président de l'*Union des Anciens Étudiants*, mon excellent camarade, le docteur Rouffart, a réservé au président de l'*Association des Ingénieurs*, l'honneur de porter un toast aux délégués étrangers.

S'il est des circonstances où Messieurs les avocats peuvent regretter ne pas être quelque peu ingénieurs, nous, ingénieurs, nous sentons souvent, à notre tour, qu'il nous manque ce qu'ils possèdent quand il s'agit de parler disertement.

Mon cher président, j'ai bien peur de devoir avouer que la tâche que vous me confiez est au-dessus de mes talents.

Pour m'éviter, des personnes distinguées qui m'écoutent, l'antique apostrophe d'Apelle : *Ne, sutor, ultra crepidam*, vous voudrez bien leur dire que le *savetier* que je suis, n'a fait, en prenant la parole, que répondre au désir que vous avez exprimé, désir qu'il a considéré comme un ordre indiscutable.

Messieurs les délégués étrangers qui vous joignez à nous, pour rehausser l'éclat de nos fêtes anniversaires, merci de la grande marque de sympathie que vous donnez à notre chère Université.

Étrangers! quel terme archaïque je suis forcé d'employer!

Au temps des Grecs et des Romains, il y avait des *Barbari*! Il y en avait encore au temps où les patries se confinaient dans les limites d'un

comté ou d'un duché, d'une province ou d'une ville; — mais en notre xx<sup>e</sup> siècle, si l'on naît Français, Allemand, Anglais, Hollandais, Suisse ou Belge, on se sent de plus en plus *citoyen de l'Humanité*.

Sans méconnaître ce qu'il y a de sublime dans l'idée de patrie, sans rêver la suppression des frontières, ne peut-on constater ce fait que les hommes de pensée et de bonne volonté sont toujours moins étrangers les uns aux autres, à quelque nationalité qu'ils appartiennent? — La science ne connaît pas de frontières, la charité et la justice non plus; — toutes les nations profitent des conquêtes scientifiques d'un seul homme.

Quand un peuple ou un chef de peuple commet une injustice, la conscience humaine se soulève dans le monde entier.

Quand une calamité publique s'abat sur un point de la terre, le cœur de l'humanité s'émeut.

Non, vous n'êtes pas étrangers pour nous, vous qui êtes venus vous asseoir à notre table de famille; vous êtes chez vous, parce que vous êtes des nôtres.

N'avons-nous pas une même pensée, un même désir de connaître, un même esprit de libre recherche?

Ce que nous avons acquis dans le domaine scientifique, n'est-il pas le patrimoine commun de l'humanité, et notre ambition n'est-elle pas de voir se répandre l'instruction et tous les nobles sentiments qui font grands les peuples autant que les individus?

Puissiez-vous, Messieurs, garder un souvenir agréable des heures passées au milieu de nous!

Laissez-moi exprimer l'espoir de vous revoir l'an prochain, alors que notre petit pays conviera les nations à venir constater ses progrès, tout en publiant les leurs.

Vous serez encore des nôtres, tandis qu'un même esprit de confraternité présidera à nos travaux et à nos réunions.

Je bois à votre santé, Messieurs les délégués... qui n'êtes pas étrangers parmi nous.

Enfin, MM. Paul Janson et Paul Hymans, en quelques paroles vibrantes, ont marqué la trace que l'enseignement de l'Université a laissée dans le domaine de la politique.

M. Paul Janson s'est exprimé en ces termes :

MESSIEURS,

L'Université libre a joué un rôle considérable dans l'évolution de la pensée et de la science belges. Nous venons de célébrer son enseignement, ses maîtres, son labeur fécond. Qu'il soit permis maintenant à un homme politique de saluer l'influence qu'elle a exercée sur la vie publique et l'évolution politique du pays. Elle a formé des générations qui se sont consacrées à la défense du droit et à l'expansion de nos grandes libertés constitutionnelles, la liberté d'association, la liberté de la presse, instruments de la diffusion des idées. C'est de l'Université que sont sorties les phalanges qui n'ont cessé de défendre la suprématie de l'État menacée par l'Église, qui travaillent sans relâche à l'avènement de la démocratie, à la pleine réalisation de la souveraineté nationale. Ce sont elles qui, dans un jour prochain, déchireront les liens qui entravent encore le libre épanouissement des consciences et assureront les victoires définitives.

M. Hymans a répondu :

Vous venez d'entendre le rugissement du lion ! Écoutez un instant la voix d'un modeste soldat de notre armée.

Pendant deux inoubliables journées, nous avons acclamé la liberté dans ses plus nobles manifestations, la liberté scientifique, la liberté de recherche et de pensée. Je vous convie à acclamer ce soir l'œuvre de justice et de démocratie qui vient de s'accomplir au Parlement. Grâce aux efforts des gauches, secondées par quelques patriotes de droite, nos institutions sont lavées de la tache qui les souillait, le remplacement militaire. Nous avons interdit que désormais les citoyens belges, requis pour la défense du pays, se rachètent de ce devoir sacré à prix d'argent. La jeunesse qui m'écoute se verra contrainte à des obligations dont jusqu'ici elle était exempte. Mais elle est généreuse et vaillante. J'ai la conviction qu'elle supportera avec allégresse le fardeau que la loi lui imposera dans l'intérêt du pays. (*Acclamations, cris : oui ! oui !*) Cent députés, cent patriotes, les cent comme on les appellera, ont remporté à la Chambre une grande victoire. Mais si c'est une victoire nationale, cependant nous avons le droit d'en revendiquer l'honneur pour nous,

pour le parti libéral qui depuis vingt ans a lutté sans trêve pour le principe du service personnel.

Nous escomptons d'autres victoires encore. Un grand souffle d'émancipation passe sur le pays. Que notre enthousiasme ne s'éteigne point. Entretienons quelques mois encore le feu sacré. Et en mai prochain, nous célébrerons l'affranchissement.

---

**Dimanche 21 novembre 1909.**

---

SIXIÈME PARTIE.

12 heures. — Hommage aux bienfaiteurs de l'Université, au Parc Léopold.

C'est à M. Behaeghel, administrateur de l'Université, qu'est échue la tâche de remercier les bienfaiteurs connus et inconnus qui, dans un même élan de générosité et d'amour pour la science, ont contribué de leurs deniers à augmenter le patrimoine de l'Université.

Voici les paroles prononcées par M. Behaeghel :

MESDAMES, MESSIEURS,

De toutes les institutions créées en Belgique par l'initiative privée, il n'en est aucune, qui puisse être comparée à celle que nous fêtons, pour la noblesse du but poursuivi, l'influence énorme qu'elle a exercée sur la marche progressive de la science et de l'affranchissement de la pensée, le désintéressement continu de ceux qui l'ont servie, et, enfin, pour l'inépuisable générosité de ses bienfaiteurs.

Ce n'en est pas moins cependant un phénomène surprenant que dans ce pays ait pu naître, vivre et prospérer une Université indépendante de tout pouvoir public et de plus érigée en opposition directe et déclarée à une Université catholique.

Nul sol, en effet, ne se prêtait aussi peu à l'éclosion et au développement d'une pareille œuvre, car l'Église, dont les événements de 1830 avaient singulièrement accru la puissance, était, en 1834, la maîtresse souveraine de l'immense majorité des esprits et des consciences et,

par suite, le culte de la science ne comptait chez nous qu'un nombre restreint de fidèles.

L'insouciance avec laquelle le pays laissa détruire l'enseignement public pendant les premières années de notre indépendance nationale, l'atteste, hélas ! d'une manière trop probante.

Néanmoins, une poignée d'hommes libres, appartenant à la Loge *Les Amis Philanthropes*, entreprit cette œuvre audacieuse, téméraire, de fonder dans ce milieu si généralement indifférent à tout ce qui était intellectuel, un établissement d'enseignement supérieur, auquel il donna une devise, qui, en deux mots, affirmait l'autonomie de la Science vis-à-vis du dogme.

C'était presque un défi ! Aussi, à peine née, l'Université de Bruxelles fut-elle attaquée, calomniée, vilipendée tantôt avec une onctueuse perfidie, tantôt avec une virulence grossière. Les foudres de l'Église furent lancées contre elle avec fracas. Leur effet fut nul. Le gouvernement, de son côté, lui fit endurer ces mille petites persécutions hypocrites, mesquines et vexatoires, que les esprits dévots savent inventer avec une si prodigieuse facilité. Rien n'y fit. Mais un jour vint, sinistre, où l'Université se trouva sans ressources, dénuée de tout, incapable même de faire face à ses engagements. La faux de la mort l'effleura. C'est aux heures d'angoisse qu'on peut juger de la virilité des caractères et de l'étendue des dévouements. Payant d'exemple, Théodore Verhaegen sut à ce moment critiquer, réveiller les énergies et les enthousiasmes, renverser les obstacles et recréer en quelque sorte l'œuvre à laquelle il avait voué sa vie.

Messieurs, quand on songe aux difficultés terribles et sans cesse renaissantes, auxquelles se heurtèrent pendant des années les Théodore Verhaegen, les Baron, les de Facqz, les Van Meenen et ceux qui les entouraient, on reste saisi d'admiration devant leur constance, leur stoïcisme et leur abnégation. Aussi ne vous étonnez-vous pas de m'entendre ici rendre hommage, avec un respect infini, à ces défenseurs vaillants de la science libre et à tous ceux qui les aidèrent de leur activité et de leurs bienfaits.

Pour les institutions comme pour les individus, les crises constituent souvent des épreuves salutaires. L'organisme en sort comme rajeuni et vivifié. Elles provoquent les sacrifices, elles donnent confiance en soi, elles contiennent des enseignements ! Il en fut ainsi pour l'Université. Relisez son histoire et vous constaterez que, de tous les assauts qu'elle a

subis, elle est sortie triomphante et plus forte; chaque crise a été pour elle le point de départ d'une nouvelle période de développement et de prospérité.

Pourquoi, Messieurs, l'Université a-t-elle pu franchir ainsi tous les obstacles semés sur sa route comme à plaisir? Parce que, à n'en pas douter, son existence répond à une nécessité, qu'elle fut constamment fidèle à son principe fondamental et qu'elle eut des amis généreux.

Fait curieux cependant, — et qui montre combien longtemps la confiance publique fut vacillante et aussi combien peu les progrès de la science libre préoccupaient alors la généralité des esprits, — l'initiative privée, en dehors de celle des souscripteurs-fondateurs, ne vint en aide à l'Université, pour la première fois, qu'en 1865. Elle se présenta sous la forme d'une donation anonyme ayant pour objet la fondation d'une bourse d'études. Puis se succédèrent, ayant toutes le même objet, les fondations Bischoffsheim, Van Huevel, Weverbergh, Dupont, Jourdan, Bastiné, Xavier Olin, Joseph Van Schoor et Nicolas Slosse.

En 1883, s'ouvrit la liste des bienfaiteurs directs de l'Université : **M<sup>me</sup> Bischoffsheim** et son fils, **M. Ferdinand Bischoffsheim**, en qualité d'exécuteur des volontés de feu leur mari et père; **M. Maurice Rosenheim**; **M<sup>me</sup> Poncelet**, née Tielemans; **M. Salvador Morhange**; **M. P. de Paepe** et combien d'autres encore et non des moindres, dont il faut, à mon grand regret, taire les noms, pour me conformer à leur désir.

A côté d'eux, se placent ces nombreux amis que font connaître nos rapports annuels et qui enrichissent continuellement de leurs dons nos bibliothèques et nos collections : tels **M<sup>me</sup> A. Solvay** et **M. Semet père**, qui ont si largement contribué au développement des laboratoires de minéralogie et de géologie; **M. Berline**, etc., etc.

Puis viennent les fondateurs de nos Instituts.

L'Institut de thérapeutique nous rappelle **M. Alfred Solvay**, qui mourut avant le jour de l'inauguration officielle; **M. Georges Brugmann**, qui lui aussi a été enlevé à notre affection; **M. Fernand Jamar**, et **M. le baron Léon Lambert de Rothschild**.

L'Institut de mécanique érigé à Anderlecht est dû à la générosité d'amis anonymes et à la ténacité de **M. le professeur Lucien Anspach**. Vous savez combien cet établissement, dont l'existence est si utile à l'École polytechnique, a contribué pour sa part au remarquable essor pris depuis quelques années par elle.

Vous devez être étonnés, Messieurs, de ne m'avoir pas encore entendu prononcer certains noms tout prêts à s'échapper de vos lèvres. Je m'exécuserai en vous rappelant que les enfants réservent habituellement pour la fin du repas les bonbons les meilleurs et que, dans les chapitres consacrés à la tactique oratoire, les traités de rhétorique, depuis la plus haute antiquité, paraît-il, recommandent aux discoureurs officiels de suivre, sous ce rapport, l'exemple des enfants.

Aimer l'Université et lui prouver son affection de toutes les manières est une vertu héréditaire dans la famille Errera. C'est ainsi que tour à tour, M<sup>me</sup> Oppenheim et M<sup>me</sup> Errera-Oppenheim ont répandu discrètement leurs largesses sur notre *Alma Mater* et aujourd'hui encore, nous trouvons M<sup>me</sup> Errera au premier rang de ses amis les plus généreux. De plus, M<sup>me</sup> Errera nous a donné ses deux fils : l'un est notre recteur dévoué ; l'autre, Léo Errera, dont je ne puis parler sans émotion, fut le fondateur de l'Institut botanique. De Léo Errera, quelque désir que j'éprouve de rappeler tout ce que nous lui devons, je me bornerai, — et vous comprenez le sentiment qui me guide, — à rappeler qu'il est un des hommes qui ont le plus honoré et le mieux servi l'Université par sa science et par son activité.

Au centre de ce parc, à la place d'honneur, s'élèvent trois palais : l'un est l'Institut de physiologie, le second est l'Institut de sociologie et le troisième est le siège de l'École de commerce. Tous trois ont été édifiés par la générosité du même homme, M. Ernest Solvay. On peut dire que la destination de chacun d'eux correspond à un des traits distinctifs de l'éminente personnalité de leur fondateur. L'Institut de physiologie est l'œuvre du chercheur passionné, curieux des secrets de la vie. L'Institut de sociologie est l'œuvre de l'homme préoccupé du bien-être de l'humanité, mais aspirant à voir la science servir désormais de guide à la politique dans la marche vers les progrès sociaux. L'École de commerce est l'œuvre de l'homme d'action. Son but est de former des hommes instruits, au coup d'œil sûr, à la décision prompte, qui soient tout à la fois des intelligences et des volontés, capables en un mot de créer et de diriger les organismes complexes de l'industrie et du commerce modernes. C'est encore à la générosité de M. Ernest Solvay que l'École des sciences politiques doit d'exister et de posséder sa section des sciences sociales. Rappeler tout ce que nous devons à M. Ernest Solvay serait presque impossible. Je me bornerai à dire que depuis quinze ans que j'ai l'honneur de

siéger au Conseil d'administration de l'Université, je n'ai pas vu une seule année où M. Solvay n'ait donné une preuve nouvelle de son attachement sans bornes à notre institution; et vous savez, Messieurs, par quel don vraiment royal, il a ouvert la longue liste des bienfaiteurs que nous célébrons aujourd'hui!

A l'autre extrémité du même parc s'élève l'Institut d'anatomie, qui doit son existence à la générosité de M. Raoul Warocqué. Il y a quatre ans, par une nouvelle largesse de son fondateur, cet institut a été considérablement agrandi. Ces dons, inspirés à M. Warocqué par son profond attachement à la cause de l'enseignement et à notre *Alma Mater*, ont été pour les élèves de la candidature en médecine, un énorme bienfait. L'ancienne salle de dissection, basse, étroite, malsaine, de l'hôpital Saint-Jean a été remplacée par une vaste salle, où la lumière abonde, où l'air est constamment renouvelé, où plus de cent élèves peuvent aisément travailler ensemble et qui constitue avec ses annexes une installation modèle qu'à juste titre bien des Universités nous envient. A la longue série de ses bienfaits, déjà si remarquables par leur importance et par leur nombre, M. Raoul Warocqué vient d'en ajouter un qui dépasse tous les autres par sa magnificence.

Les fondateurs de nos instituts ont contribué, pour une part considérable, au développement de notre enseignement et par suite à l'extension de la bonne renommée de l'Université en Belgique et à l'étranger. Sans eux les admirables progrès que nous nous plaisons à constater aujourd'hui n'auraient pu être réalisés, car l'Université, faute de ressources, eût été dans l'impossibilité d'édifier et d'outiller les coûteux et nombreux laboratoires, nécessaires aux sciences d'observation et d'expérimentation. Sans leur concours généreux, au lieu d'assister au spectacle imposant d'un plein épanouissement scientifique, peut-être nous trouverions-nous, en ces jours anniversaires, en dépit de la science et au dévouement du corps professoral, dans un état de stagnation sinon mortel, tout au moins redoutable. Ce danger, qu'avaient prévu les Facultés, menaçait particulièrement la Faculté de médecine. M. le professeur Paul Héger eut l'honneur de le détourner. Son éloquence persuasive, rendue plus persuasive encore par la foi qui l'animait, provoqua et sut attirer vers l'Université les initiatives bienfaisantes des Ernest Solvay, Raoul Warocqué, Alfred Solvay, Fernand Jamar, Georges Brugmann et baron L. Lambert de Rothschild. Par ses efforts persévérants, il contribua à nous doter

des instituts de médecine, largement ouverts à tous ceux qui veulent travailler au progrès scientifique. Aussi le nom de l'éminent professeur demeurera-t-il éternellement gravé dans nos annales à côté de ceux des fondateurs de nos instituts.

### MESSIEURS,

Ces temps derniers, un groupe d'hommes dévoués au principe du libre examen se constitua sous le nom d'*Amis de l'Université*, dans le but d'offrir à celle-ci, lors de la célébration de son 75<sup>e</sup> anniversaire, un présent dont il osa déterminer le chiffre à l'avance avec une stupéfiante audace.

Quel est celui d'entre vous qui ne considéra comme des poursuiveurs de chimères ceux qui avaient résolu de réaliser ce projet fabuleux? Petit à petit cependant, les opinions se modifièrent. Quand on apprit le nom de l'homme que ce groupe avait mis à sa tête, ce qui d'abord avait été considéré comme une chimère devint une espérance; la certitude de l'insuccès se transforma en une croyance à la possibilité de la réussite, et celle-ci se convertit à son tour en une confiance absolue, lorsqu'on connut les largesses des premiers donateurs.

Je voudrais pouvoir citer les noms des bienfaiteurs généreux, mais, outre que leur nombre est très grand et qu'en en publiant la liste dès maintenant, je courrais le risque d'être incomplet, j'irais peut-être à l'encontre du désir de quelques-uns de demeurer inconnus. Que tous reçoivent ici l'hommage légitime de la vive et profonde gratitude que l'Université entière éprouve pour chacun d'eux!

Messieurs, il est impossible de parler des *Amis de l'Université* sans songer immédiatement à M. Charles Buls. Peu d'hommes ont soutenu notre institution avec autant d'ardeur, d'efficacité et de persévérance que lui. Soit en qualité de bourgmestre de Bruxelles, soit comme simple citoyen, il lui a rendu les services les plus éminents. Incarnation du dévouement tout autant que de l'honneur, préférant, avec raison, l'action qui produit aux longs discours qui passent, par son activité, par ses démarches, par son autorité, avec cette simplicité modeste qui le caractérise, il a contribué pour une part immense au succès de l'œuvre entreprise par les *Amis de l'Université*.

Une institution qui se sent aussi puissamment soutenue peut envisager

l'avenir avec une entière confiance. Elles demeureront vraiment inoubliables pour tous ceux qui les auront vécues, ces belles journées, où l'on sent tous les cœurs vibrer d'amour à l'unisson pour une œuvre sacrée, où l'on voit les mains se tendre nombreuses, dans un geste d'admirable générosité, pour soutenir la plus noble et la plus désintéressée des causes. L'Université est doublement heureuse de l'abondance des bienfaits que lui procurent ses amis. Elle y voit un incontestable témoignage de sympathie pour elle-même. Elle se sent enfin maîtresse de ressources qui lui permettront d'augmenter sa bibliothèque, ses collections, ses musées, d'outiller de mieux en mieux ses laboratoires, de développer l'enseignement objectif et de mettre à la disposition de ses professeurs et de ses élèves les instruments de travail de la science moderne.

#### MESSIEURS,

L'Université commettrait un acte de noire ingratitude si elle ne rendait, dans cette cérémonie consacrée à remercier ses bienfaiteurs, un légitime hommage de reconnaissance aux administrations publiques qui, chaque année, lui viennent en aide. En tête de ces administrations, il convient de citer en tout premier lieu celle de la ville de Bruxelles. Comprenant qu'une capitale n'est pas digne de son titre si elle n'est pas un centre intellectuel, et qu'une capitale sans établissement d'enseignement supérieur est comparable, sous un certain aspect, à une tête sans cerveau, Bruxelles, depuis soixante-quinze ans, alloue à l'Université des subsides et lui donne asile dans ses locaux. Vous vous souvenez, Messieurs, de quels applaudissements chaleureux, professeurs et élèves ont salué les paroles prononcées, il y a deux jours, dans notre mémorable séance académique, et répétées hier soir par le premier échevin de la cité. Il nous est permis maintenant d'entrevoir le jour où, possédant de vastes locaux, nous pourrons donner à l'enseignement des séminaires et des laboratoires toute l'ampleur que, depuis longtemps, nous désirons lui voir prendre. Honneur à Bruxelles ! Honneur à ses magistrats qui de tout temps ont été les amis fidèles de notre institution !

Le Conseil provincial du Brabant, lui aussi, soutient notre institution depuis de longues années. Par son intervention, il l'a aidé à franchir la passe dangereuse où elle faillit se briser dans un moment critique. Cette bonne action qui date d'un temps éloigné, suffirait, à elle seule, à mériter

au Conseil provincial notre vive gratitude. Nous la lui devons encore pour les bienfaits qu'il renouvelle chaque année.

Depuis la fondation de l'École polytechnique, quatre faubourgs : Saint-Josse-ten-Noode, Ixelles, Saint-Gilles et Molenbeek-Saint-Jean, accordent régulièrement des subsides à l'Université. Leur aide, pour être modeste, n'en mérite pas moins notre reconnaissance. On ne peut du reste demander aux petits autant qu'aux grands ; mais les petits grandissant étonnamment chaque jour, il est permis d'espérer qu'ils se montreront de plus en plus bienfaisants pour l'œuvre de Verhaegen.

MESDAMES ET MESSIEURS,

J'ai dit tout à l'heure que l'Université devait d'avoir surmonté tous les obstacles semés sur sa route à ce fait qu'elle répondait à une nécessité. Vos largesses pour elle nous montrent que cette nécessité vous est apparue aussi incontestable qu'à nous-mêmes. Aujourd'hui comme en 1834, l'Église cherche à ruiner l'enseignement public à son profit. Les chaires des Universités de l'État en dépit des vaillants efforts du corps professoral, dont on se refuse obstinément à écouter les avis, ne sont plus attribuées aux plus méritants, mais aux plus croyants. L'Université de Bruxelles est ainsi redevenue le refuge sacré de la Science libre. Elle a la conscience nette de sa mission et de ses devoirs. Soyez sans crainte, elle les remplira ! Par votre munificence, vous avez mis l'esprit de liberté et de lumière en état de lutter victorieusement contre l'esprit de tyrannie et de ténèbres. Et c'est pour cette raison qu'aujourd'hui l'Université, dans la joie de son cœur débordant pour vous d'une infinie reconnaissance, vous adresse ses plus sincères et ses plus vifs remerciements.

M. Ernest Solvay a répondu en s'adressant à M. Behaeghel, son collègue au Conseil d'administration de l'Université :

MON CHER COLLÈGUE,

Vous venez d'adresser des remerciements à tous les bienfaiteurs de l'Université ; j'ai accepté la mission de vous répondre en leur nom.

L'existence de l'Université libre dans notre pays est une nécessité : elle représente, en effet, la science dégagée de toute contrainte et de tout

dogme; la science, c'est-à-dire un ensemble de vérités fondamentalement incontrovertibles parce que expérimentalement vérifiées; la science qui, envisagée dans toute son ampleur, a pour tendance expresse de nous dévoiler l'univers intégral en nous le montrant sans mystères et déterminé aussi bien dans son essence que dans ses phénomènes; enfin, la science qui, par là même, saura exprimer en ses lois précises ce qu'est la vie, ce qu'est la pensée, ce que seront le droit et la justice théoriques et ce que devront être le droit et la justice appliqués.

Les amis de l'Université dans le passé et dans le présent, ceux qui présidèrent à sa fondation en 1834, ceux qui ont fondé les Instituts, — y compris celui de notre si regretté Léo Errera, — ceux qui se groupent aujourd'hui pour vous témoigner leur sympathie, obéissent tous à une même pensée : ils veulent ardemment le progrès par la science, ils comptent sur elle pour guérir l'humanité de ses maux, ils attendent d'elle la lumière qui doit éclairer tout homme venant en ce monde, celle qui doit apaiser, rapprocher, unifier.

Combien vous avez eu raison de faire remarquer que les dons faits à l'Université doivent surtout lui permettre de développer le caractère objectif de son enseignement. C'est en faisant partout prédominer ce caractère objectif, c'est en l'introduisant même dans l'enseignement du droit et de la philosophie, sous forme de cours bien combinés de science positive, que l'Université se haussera au niveau des nécessités pressantes de l'époque, notamment au point de vue politique et social, et qu'en conséquence elle pourra largement se développer. En parlant ainsi vous répondez encore aux vœux qui nous sont particulièrement chères, à mon ami M. Warocqué et à moi. Ne sommes-nous pas, lui et moi, des industriels? Ne nous sommes-nous pas formés au contact des réalités de chaque jour? M. Warocqué n'a-t-il pas fondé cette école de commerce pratique qui fait aujourd'hui l'honneur de la ville de Mons et d'où sortent, comme de l'Université de Bruxelles, des producteurs, des hommes d'énergie, rompus aux disciplines de la science objective et décidés à travailler de toutes leurs forces, chez nous et à l'étranger, à la grandeur matérielle et morale de notre petit pays?

Vous nous remerciez parce que nous vous avons apporté notre concours; laissez-moi vous dire que le temps a déjà consacré l'utilité de nos fondations et que c'est là la grande satisfaction que nous escomptions; et laissez-moi vous dire aussi que c'est une joie pour nous de travailler pour

et avec les professeurs, pour et avec les étudiants et qu'en songeant au but élevé que nous poursuivons ensemble, nous nous sentons grandir dans notre propre estime. Oui, c'est bien cela que j'éprouve et cela que je veux dire, en ce moment, au nom de tous ceux qui ont participé à la donation récente : quelle qu'ait été la valeur de leur offrande, soyez-en sûr, tous ont ressenti la fierté de pouvoir collaborer à la grande œuvre dont les Instituts et l'Université elle-même ne sont que le symbole : la poursuite de la vérité, la conquête de la science qui doit conduire à plus de bien-être, à plus de justice, à plus de bonheur pour l'humanité (1).

---

#### SEPTIÈME PARTIE.

#### Visite des Instituts.

Cette visite, organisée par séries, eut lieu, durant l'après-midi, dans chacun des Instituts du Parc Léopold, c'est-à-dire l'Institut de physiologie, l'Institut d'hygiène, de bactériologie et de thérapeutique, l'Institut d'anatomie Raoul Warocqué, l'École de commerce et l'Institut de sociologie.

A l'Institut de physiologie, les invités de l'Université ont été reçus par M. Paul Heger, directeur de l'Institut de physiologie Solvay et professeur honoraire à l'Université libre, Jean Demoor, professeur à l'Université libre et successeur de M. Heger dans la chaire de physiologie, et Auguste Slosse, chargé de cours.

Différentes démonstrations et expériences intéressantes avaient été préparées dans les laboratoires ; de plus M. Heger avait songé à

(1) La relation de cette partie de la troisième journée des fêtes du LXXV<sup>e</sup> anniversaire serait incomplète si nous n'actions l'inauguration de la plaque commémorative, en l'honneur des bienfaiteurs de l'Université, encadrée dans la façade de l'Institut d'hygiène, de bactériologie et de thérapeutique.

Le programme de la journée n'a pu être exécuté en ce point, à cause de la pluie, qui n'a pas permis que les discours de MM. Behaeghel et Solvay fussent prononcés en plein air, — discours dont cette inauguration était la terminaison tout indiquée.

offrir aux visiteurs la primeur des démonstrations cinématographiques de M. le docteur Comandon, de Paris.

On sait que ce jeune médecin, après avoir travaillé sous la direction de M. le docteur Paul Gastou à l'Hôpital Saint-Louis s'est occupé tout spécialement des applications de l'ultramicroscope et de la cinématographie aux recherches cliniques. En présentant M. le docteur Comandon aux visiteurs qui se pressaient dans l'auditoire de physiologie, M. Heger a fait valoir l'utilité de ces applications nouvelles à l'étude de certains phénomènes biologiques inaccessibles jusqu'ici à l'observation directe. Tel microbe qui échappe à la vue même à de forts grossissements microscopiques devient visible grâce aux combinaisons optiques de l'ultra-microscope. L'emploi de la cinématographie permet de saisir dans sa pathétique réalité le conflit des spirochètes et des globules du sang ; on peut suivre les phases de la phagocytose, on assiste à la reproduction des trypanosomes évoluant dans le plasma sanguin.

La démonstration faite par M. le docteur Comandon comprenait d'abord une vue cinématographique de la flore bactérienne de l'intestin d'une grenouille, puis un film obtenu par photographie d'un ulcère de la cornée chez un lapin inoculé de la syphilis, un autre film montrant les spirochètes de la maladie du sommeil, enfin une expérience démontrant l'action du courant galvanique sur les globules du sang et sur les trypanosomes. Avec une très grande obligeance, M. Comandon répéta pour quatre séries d'auditeurs ses intéressantes explications.

Nos lecteurs comprendront sans peine le succès obtenu, surtout auprès des médecins, par ce spectacle entièrement nouveau et profondément instructif. Il était impossible de prouver de manière plus tangible les progrès réalisés dans la technique des recherches de laboratoire en ces dernières années, impossible aussi de démontrer de façon plus saisissante le rôle des parasites et des microbes dans la genèse des maladies infectieuses. En remerciant M. le docteur

Comandon, M. Heger rappela brièvement les grandes découvertes de Pasteur dont ces expériences constituaient la démonstration la plus vivante et la plus exacte ; il crut pouvoir rappeler aussi les noms de Massart et de Bordet qui, au laboratoire de physiologie de l'Université de Bruxelles, découvrirent, le 3 février 1890, la chimiotaxisme des leucocytes, l'une des bases des théories modernes de la pathogénie des maladies infectieuses.

Dans la salle d'optique avaient été disposées des expériences de spectroscopie se rapportant à des travaux actuellement en cours à l'Institut Solvay. L'ensemble de ces démonstrations impressionna vivement tous ceux qui en furent témoins et nos hôtes étrangers surtout exprimèrent leur profonde admiration pour « l'inoubliable » spectacle auquel ils avaient été conviés.

A l'Institut d'hygiène, de bactériologie et de thérapeutique, les visiteurs, reçus par M. Victor Jacques, professeur à l'Université libre et directeur de l'Institut, ont écouté sa leçon à laquelle il avait donné le titre :

COMMENT LA THÉRAPEUTIQUE INTERVIENT DANS LA LUTTE DE L'ORGANISME  
CONTRE LES MICROBES.

En voici la teneur :

La thérapeutique est la science qui étudie les moyens de guérir les maladies et enseigne l'application des remèdes. Si nous connaissions toujours exactement les causes des maladies, il nous serait souvent plus facile de guérir les malades ; il n'en est malheureusement pas toujours ainsi. Il y a cependant une série de maladies dont la cause est connue aujourd'hui : ce sont les maladies infectieuses. Leur origine est la présence et le développement, la pullulation dans l'organisme d'êtres infiniment petits appelés microbes.

Quand un organisme est envahi par les microbes, il se défend de diverses façons : certaines des cellules qui le composent sont capables d'absorber les microbes, de les digérer en quelque sorte, et d'annihiler ainsi leur pouvoir pathogène. Vous avez pu voir les admirables projections cinématographiques de M. le Dr Comandon, à l'Institut de physio-

logie, qui vous ont fait saisir sur le vif la lutte émouvante des globules blancs du sang et des microbes : les globules blancs du sang ou leucocytes ont, en effet, un *pouvoir phagocytaire* considérable vis-à-vis des microbes. Comme nous le verrons dans un instant, la thérapeutique peut intervenir efficacement pour augmenter la *phagocytose* dans l'organisme.

Mais la thérapeutique peut encore prendre d'autre façon part à la lutte contre les microbes, et nous voulons vous donner ici un exemple frappant de la destruction des microbes par l'administration de substances médicamenteuses *microbicides*, à côté d'un exemple vous montrant un agent médicamenteux agissant sur le pouvoir phagocytaire de l'organisme.

La fièvre intermittente reconnaît comme cause l'existence et le développement dans le sang de parasites nommés *hématozoaires de Laveran*, du nom du savant qui les a décrits ; la malaria, qui a fait tant de victimes au Congo, est une fièvre intermittente.

Aussi longtemps que l'épiderme reste intact, les individus qui vivent au Congo demeurent parfaitement indemnes ; mais viennent-ils à être piqués par une certaine sorte de moustiques infestés par les hématozoaires, qu'ils ont sucés à la suite de la piqûre d'un homme déjà atteint de fièvre malarique et qui se sont multipliés dans leur organisme, ils ne tardent pas à présenter eux-mêmes les symptômes de la maladie.

Les parasites de la malaria ne se multiplient pas de la même façon dans le corps des moustiques et dans le sang de l'homme. Dans le corps des moustiques, ils se multiplient par *sporogonie*, c'est-à-dire que l'hématozoaire, sucé avec le sang de sa victime par le moustique, donne naissance à des éléments mâles et à des éléments femelles qui se rapprochent dans son estomac et s'y multiplient, produisant des germes nouveaux, des *sporozoïtes*.

Dans le sang de l'homme, voici ce qui se passe : le moustique, l'Anophèle, pour lui donner son nom générique, pique l'homme et introduit ainsi dans le sang de celui-ci les sporozoïtes qui pullulent dans ses glandes salivaires. Les sporozoïtes se fixent chacun sur un globule rouge du sang de l'homme infesté. Alors commence une évolution du parasite tout à fait différente de celle qui s'est passée dans le corps de l'Anophèle, évolution que vous pouvez suivre ici : cette évolution appelée *schizogonie* ou *monogonie*, aboutit à une multiplication des *schizontes* (nom donné au parasite à ce moment de son évolution), sans passage par l'intermédiaire de formes sexuées. C'est aux dépens de la substance du globule

rouge du sang que vivent les schizontes, absorbant peu à peu cette substance au point de la faire peu à peu disparaître. Au bout de quelques heures, les schizontes commencent à se diviser, à se multiplier, et les produits de cette multiplication finissent par faire éclater le globule rouge et sont mis en liberté. La forme sous laquelle ils apparaissent en ce moment est appelée *mérozoïte*.

Dans un épiderme infesté, les parasites, microbes ou autres, vivent aux dépens de la substance même des cellules ; mais cette nutrition ne va pas sans amener la production de déchets d'alimentation. Or, parmi ces déchets, il en est qui sont excessivement toxiques pour l'organisme : ce sont des poisons très violents que l'on appelle *leucomaines* ou *toxines*, dont le rejet dans l'organisme détermine de véritables symptômes d'empoisonnement qui sont souvent la cause de la mort de l'individu. Ici, les toxines mises en liberté dans le sang en même temps que les mérozoïtes au moment où le globule rouge éclate, vont empoisonner plus particulièrement cette partie spéciale des centres nerveux qui préside à la régularisation de la température chez les animaux à sang chaud et, par conséquent, chez l'homme. Cet empoisonnement empêche les centres de fonctionner régulièrement et la température du corps s'élève : c'est l'accès de fièvre.

Chaque mérozoïte mis en liberté va pénétrer dans un autre globule rouge intact et y recommencer son évolution et sa multiplication, jusqu'au moment où l'éclatement de ce nouveau globule rouge mettra de nouveau en liberté des mérozoïtes et des toxines qui amèneront un nouvel accès de fièvre : comme il faut un certain temps pour que cette évolution s'accomplisse, il y aura des intervalles entre les accès de fièvre, d'où le nom de fièvre intermittente donné à la maladie.

Or, on sait combien de temps dure cette évolution des parasites et on peut prévoir le moment précis où les globules rouges vont éclater et où se produira l'accès de fièvre. D'autre part, on sait depuis longtemps qu'en administrant de la quinine, on empêche l'accès de fièvre de se produire. On savait aussi qu'il fallait administrer la quinine, non pas au moment de l'accès de fièvre, mais un certain nombre d'heures avant l'accès. Toutefois, on avait acquis cette expérience par empirisme, en tâtonnant, et l'on ignorait le mécanisme de l'action de la quinine.

Il a été démontré depuis que la quinine agit comme parasiticide spécifique sur l'hématozaire de Laveran, à la condition d'être en quantité

suffisante dans le sang au moment où les globules éclatent, et comme, d'autre part, on a pu vérifier qu'une dose de quinine étant administrée, il faut cinq à six heures pour qu'il en soit constaté la plus grande quantité possible dans le sang, on sait aujourd'hui à quel moment précis il faut donner le médicament pour tuer les jeunes mérozoïtes dès leur mise en liberté.

Mais ce sont là des connaissances relativement modernes que cette évolution des hématozoaires et cette action parasiticide directe de la quinine. On a cru longtemps que la quinine agissait en excitant la phagocytose et que c'étaient les phagocytes qui se chargeaient de tuer les parasites. Des expériences avaient été faites à ce sujet; mais elles étaient restées négatives, nous savons actuellement pourquoi.

Étalons sous la lentille du microscope le mésentère d'une grenouille, nous pourrons voir le sang circuler dans les vaisseaux; puis, en observant avec attention, nous verrons çà et là quelques globules du sang qui s'accolent à la paroi du vaisseau, semblent se faufiler à travers cette paroi et finissent par en sortir: nous assistons là au phénomène que l'on a appelé *diapédèse* des globules blancs, car ce sont les leucocytes qui, grâce à leurs *mouvements amiboïdes*, parviennent ainsi à sortir des vaisseaux. Si maintenant nous déterminons dans le champ du microscope une action irritante, nous allons voir cette diapédèse prendre des proportions considérables et, au bout d'un certain temps, des quantités énormes de leucocytes s'accumuler au point irrité: c'est là un phénomène de défense de l'organisme dont nous reparlerons dans un instant. Ces globules blancs se sont rassemblés là, prêts à phagocyter les éléments étrangers, microbes ou autres, qui pourraient s'y trouver.

D'un autre côté, nous pouvons vous montrer bon nombre de préparations de globules ou de cellules ayant phagocyté des microbes et occupés à les détruire (bacilles du charbon, *b. subtilis*, etc.).

Or, si nous laissons alors tomber sur le point où les leucocytes se sont accumulés une goutte d'une solution d'un sel de quinine, nous observerons la dispersion plus ou moins rapide des globules blancs. La quinine n'agit donc pas en augmentant les défenses de l'organisme, mais en tuant les hématozoaires: en effet, si nous faisons deux préparations du sang d'un individu atteint de fièvre intermittente, l'une du sang prélevé avant l'action de la quinine, l'autre du sang prélevé après l'action du parasiticide, nous trouverons dans la première préparation quantité de

globules rouges infestés par des hématozoaires, tandis que ceux-ci auront complètement disparu dans la seconde préparation.

Nous venons de vous signaler, en passant, l'accumulation des leucocytes par diapédèse en un point donné comme un moyen de défense de l'organisme. C'est là un phénomène de très haute importance dont l'explication a été donnée en 1890 par M. le professeur Jean Massart et M. le Dr Charles Bordet, à la suite d'expériences faites dans le laboratoire de M. le professeur Heger.

Voici en quoi elles consistaient. On prend un faisceau de tubes capillaires en verres fermés à l'une de leurs extrémités : ce sont des tubes de Pfeffer, du nom d'un botaniste allemand qui avait inventé ce dispositif pour certaines de ses expériences. Ces tubes de verre sont remplis d'un liquide indifférent, solution aqueuse de 7 à 8 p. c. de chlorure de sodium, par exemple. On fait une boutonnière à la paroi du ventre d'un lapin ou d'un cobaye et on introduit par là dans le péritoine le faisceau de tubes de Pfeffer. On le retire au bout d'un certain temps et on en examine le contenu au microscope : les tubes ne contiennent que de très rares leucocytes. Mais, remplace-t-on la solution saline par un *bouillon de culture* de microbes, quand on retire les tubes, on les trouve remplis de leucocytes. Ces leucocytes ont traversé en masses la paroi des vaisseaux du péritoine et sont entrés dans les tubes, attirés par une sorte d'affinité appelée *chimiotaxisme*. C'est avec le plus grand plaisir, avec orgueil même, pourrions-nous dire, que nous avons entendu, dans la séance académique de vendredi, l'honorable représentant de l'Institut Pasteur de Paris, rappeler la découverte de MM. Massart et Bordet et en faire ressortir l'intérêt au point de vue de la doctrine microbienne.

Nous disions donc que la quinine n'agissait pas sur les hématozoaires en favorisant la leucocytose, l'afflux des leucocytes qui doivent les détruire en les phagocytant. Mais nous avons d'autres médicaments qui agissent nettement dans ce sens et les expériences faites par M. le Dr Lippens dans notre laboratoire de thérapeutique ont mis en lumière les propriétés de l'oxygène à ce point de vue.

M. le professeur Thiriart avait démontré cliniquement l'action de l'oxygène sur les processus de suppuration. Si l'on introduit de l'oxygène gazeux sous la peau, dans le voisinage d'un furoncle, d'un anthrax, on voit le processus de suppuration, qui est dû à l'envahissement de l'organisme en ce point par des microbes pyogènes et leurs toxines qui y font

affluer des leucocytes par diapédèse et chimiotaxisme, rétrocéder et laisser place à une cicatrisation rapide.

M. le D<sup>r</sup> Lippens a recherché la raison de cette action thérapeutique. Il a démontré en premier lieu que les tubes de Pfeffer introduits sous la peau, remplis d'une solution de chlorure de sodium, contenaient quatre à cinq fois plus de leucocytes quand, dans le voisinage, il insufflait de l'oxygène que les tubes de Pfeffer témoins, placés sous la peau loin de l'endroit où était insufflé de l'oxygène, ou les tubes dans le voisinage desquels il insufflait quelque autre gaz, de l'hydrogène ou de l'azote, par exemple. L'oxygène agit donc en favorisant le chimiotaxisme des leucocytes et en accumulant des phagocytes au point d'application.

De plus, M. Lippens a démontré que l'oxygène empêchait, dans une large mesure, le développement et la pullulation des microbes.

Quand on place dans une étuve dont la température est maintenue à 37°, grâce à un dispositif spécial, des tubes de verre contenant des bouillons nutritifs à la surface desquels on a déposé quelques microbes, des tubes de bouillons *ensemencés*, pour employer l'expression technique, on voit, au bout de quelques heures, ces microbes se multiplier et leur colonie envahir rapidement tout le tube. M. Lippens a fait alors barboter de l'oxygène fourni par un réservoir dont le débit était soigneusement mesuré, dans l'un de ces tubes, et il a, par ce procédé, prouvé que l'oxygène empêche le développement des colonies de microbes, tandis que ni l'hydrogène, ni l'azote, n'ont ce pouvoir.

Enfin, M. Lippens a démontré également par des expériences diverses que l'oxygène agit principalement en suractivant les moyens de défense contre les microbes de l'organisme infecté, et notamment la phagocytose elle-même.

C'est à des recherches de ce genre que se consacrent les personnes qui travaillent dans les laboratoires de thérapeutique, et les résultats qu'elles obtiennent sont là pour démontrer l'utilité de l'Institut dont l'Université a bien voulu nous confier la direction.

A l'Institut d'anatomie, c'est M. le professeur Albert Brachet, directeur de l'Institut, qui s'était chargé de faire une conférence aux invités de l'Université.

Après avoir rendu un éloquent hommage à Monsieur Raoul Warocqué, grâce à qui il a été possible de faire aux bienfaiteurs de l'Université les

honneurs de l'Institut d'anatomie, le conférencier aborde son sujet. On peut résumer ses paroles en ces termes :

L'anatomie humaine n'étant plus ce qu'elle était naguère, la création d'un Institut spécial s'est imposée comme une nécessité.

Il n'y a pas bien longtemps encore, le rôle du professeur d'anatomie était relativement simple; il consistait à faire connaître à ses élèves tous les détails de la structure du corps humain, à leur montrer tous les ouvrages de la machine qu'ils auraient à réparer un jour.

Grâce aux connaissances ainsi acquises, l'étudiant en médecine était très à même de poursuivre le cours de ses études, et, dans la suite, de pratiquer son art avec correction et dignité.

Mais quand parut Darwin, quand, après lui, Haeckel, Gegenbaur et d'autres commencèrent à scruter l'organisation humaine à la lumière des idées transformistes, une science nouvelle, la morphologie, sortit de ces études. La vieille anatomie descriptive, en effet, n'est pas une véritable science; comme elle n'a qu'un but d'applications pratiques immédiates, l'Homme est le seul objet de ses recherches, et elle est satisfaite quand elle en a décrit l'organisation jusque dans ses moindres détails.

La morphologie, par contre, s'élève à la dignité d'une science, parce qu'elle cherche à remonter aux causes. Elle utilise les données de l'anatomie descriptive, mais pour les expliquer, et elle fournit cette explication en se servant, autant qu'elle le peut, de la méthode comparative. Aussi, l'embryologie, l'anatomie comparée et la paléontologie ressortissent-elles de son domaine.

Il est devenu banal de dire que l'Homme est le résultat d'une longue évolution. Le rôle de la morphologie est de déterminer les étapes nombreuses et complexes de cette évolution et d'en établir l'enchaînement.

La morphologie apparaît donc comme étant essentiellement une science historique. De même que l'histoire cherche à reconstituer les stades successifs du développement de la civilisation dans les sociétés humaines, de même la morphologie cherche à retracer la lignée généalogique des formes organiques actuellement vivantes. L'histoire trouve ses documents dans les témoignages du passé, dans tous les vestiges qu'ont laissés les peuples disparus. La morphologie cherche les siens dans la structure des organismes adultes, dans celle de leurs embryons, dans les fossiles qui sont parvenus jusqu'à nous.

La comparaison des données de l'histoire et de celles de la morphologie peut être poussée plus loin encore : l'évolution de la culture et de la civilisation d'un peuple ne se fait pas suivant une ligne continue et régulièrement ascendante; des causes accidentelles : guerres, révolutions, invasions, brisent cette ligne, la font dévier dans des directions variées.

Or, les organismes ont eu, eux aussi, leurs accidents au cours de leur évolution : ce sont les changements du milieu extérieur, les transformations dans les conditions physiques de la vie, qui ont forcé les êtres vivants à s'adapter, c'est-à-dire à changer constamment, sous peine de disparaître.

On voit par là ce qu'est devenue l'anatomie moderne, combien son domaine est vaste, combien elle a nécessité et nécessitera encore de recherches laborieuses. Il en résulte qu'un Institut d'anatomie doit être outillé pour ces recherches, posséder des laboratoires et les moyens de démonstration nécessaires. Constatons avec plaisir que tout cela est réalisé à Bruxelles.

On objectera peut-être que les étudiants en médecine n'ont pas besoin de connaissances morphologiques, que l'anatomie descriptive suffit au but qu'ils poursuivent en venant à l'Université.

C'est là une erreur. Certes, le professeur doit donner à ses élèves une instruction solide qui leur permette de poursuivre leurs études médicales et de se créer une situation dans la vie. Mais l'Université a une autre mission, plus haute encore, à remplir : elle ne doit pas seulement faire des médecins praticiens, quel que soit leur talent, mais encore des hommes de haute culture intellectuelle, aimant et respectant la science pure et en propageant le culte dans les milieux où ils seront appelés à fréquenter.

Que cela plaise ou non à ses élèves, le professeur d'anatomie doit élever son enseignement au-dessus d'un simple énoncé des notions utiles ou même utilisables. Et si sur 50 élèves qui écoutent ses leçons, cinq seulement en retirent tout le profit désirable, le résultat sera déjà satisfaisant, d'autant plus que les 45 autres, s'ils n'ont rien gagné, n'auront rien perdu non plus.

L'enseignement supérieur faillit à sa mission s'il cherche avant tout à se mettre à la portée des médiocres; il ne doit pas refuser aux élèves d'élite ce qu'ils ont le droit d'attendre de lui.

Cette conférence a été suivie des démonstrations suivantes :

Préparations du Professeur Deroubaix (Grand sympathique, nerf facial, nerf trijumeau).

Préparations d'anatomie descriptive et topographique. Coupes montées entre lame et lamelle, de langue, du squelette du pied et de la main, des viscères thoraciques et abdominaux. Dissections du système nerveux central, du nerf trijumeau, etc.

*Embryologie.* — OEufs de mammifère segmentés en 2, en 4, en 8. Série d'embryons de mammifère (taupe) depuis le début de la formation de l'embryon jusqu'à la naissance.

Séries de coupes microscopiques montrant le stade gastrula dans la série des vertébrés (Amphioxus, Cyclostomes, Amphibiens urodèles et anoures, Ganoïdes, Sélaciens, Téléostéens, Reptiles, Oiseaux, Mammifères).

Série de crânes montrant des manifestations vertébrales au pourtour du trou occipital.

M. le professeur Joris développe à son tour le sujet suivant :

Comme l'Anatomie, l'Histologie moderne a évolué. Elle ne se contente plus de décrire minutieusement la structure microscopique des organes. Elle veut aussi connaître le comment et comprendre le pourquoi des choses. Son domaine s'est considérablement étendu, ses richesses se sont rapidement accumulées. Pour les monter aux étudiants, la pure description verbale ne suffit pas. Nous devons recourir à la méthode objective, c'est-à-dire compléter la description d'une structure par sa démonstration directe sous le microscope. Mais pour que cette démonstration soit fructueuse, il faut que l'étudiant *sache voir* au microscope, il faut lui donner cette éducation spéciale de l'œil et du cerveau. C'est pour vous montrer comment ce but est atteint que j'ai exposé dans cette salle :

1<sup>o</sup> Les planches murales plus ou moins schématiques qui appuient la description verbale et frappent la rétine d'une première image ;

2<sup>o</sup> Les projections de clichés microphotographiques qui permettent au professeur de montrer du doigt — si je puis dire — chacun des détails utiles ;

3° Les préparations elles-mêmes, qui seront maintenant aisément comprises. Elles permettront à l'étudiant d'approfondir tel ou tel point et de contrôler par lui-même la réalité des affirmations de son professeur.

M. le professeur Stiénon, enfin, a montré aux visiteurs le matériel qu'il a créé, avec l'aide de ses assistants, pour l'enseignement de l'anatomie pathologique;

1° Le Musée d'anatomie pathologique, contenant deux mille pièces environ;

2° La collection des préparations microscopiques destinées aux démonstrations par lesquelles chaque leçon est illustrée (un millier de préparations; à chacune de celle-ci est jointe une notice explicative);

3° Le fonds de réserve des préparations microscopiques, destiné aux recherches approfondies, et comportant cinq mille numéros environ;

4° Une collection de photographies, les unes collées sur verre, les autres copiées directement sur plaques opalines;

5° Enfin, la série des tableaux édités par l'Institut Pasteur.

A l'Institut de sociologie, M. Waxweiler, directeur, avait pris pour sujet de sa communication : *Les Sélections sociales : le travail humain dans l'industrie.*

Il a commencé par rappeler qu'en plaçant l'Institut dans la Cité scientifique du Parc Léopold, à côté d'établissements consacrés à l'observation des phénomènes de la vie, le fondateur avait symboliquement indiqué aux recherches sociologiques un domaine et une méthode. Les réalités sociales qui nous environnent nous offrent de nombreux laboratoires : il suffit de vouloir y travailler.

Ainsi, la grande usine moderne, bien outillée et bien organisée, constitue un véritable laboratoire, où l'observateur trouve d'ailleurs la garantie d'un contrôle attentif, nécessité par la production elle-même en dehors de toute condition d'ordre scientifique.

M. Waxweiler a exposé le résultat des recherches entreprises par l'Institut sur les procédés par lesquels on sélectionne et l'on coordonne les aptitudes des ouvriers en vue d'obtenir le rendement maximum.

Ces procédés diffèrent suivant qu'il s'agit du travail de *force* ou du travail d'*attention*.

Dans le premier cas, il s'agit d'éviter la fatigue en appliquant la loi

de l'économie de l'effort; les projections montrent des ouvriers métallurgistes occupés à la manutention du minerai et d'autres aux opérations du brassage dans les fours; l'expérience de M. Fromont, à Engis, a montré comment la substitution de 3 équipes de 8 heures à 2 équipes de 12 heures a amené une augmentation de la production.

Pour étudier le travail d'attention, M. Waxweiler a commenté les vues cinématographiques qu'il a prises des ouvriers au travail dans l'usine de M. J. Mélotte, à Remicourt. Ici, la sélection porte sur des aptitudes de plus en plus délicates, depuis celles requises par la machine qu'un simple d'esprit peut se borner à « alimenter » jusqu'à la fraiseuse que l'ouvrier conduit sans gabarit, l'œil fixé sur l'avancement de l'outil. De tels ouvriers finissent par aimer leur machine parce qu'ils la comprennent. De fait, si l'on recherche ce qu'ils furent à l'école, on voit que les plus intelligents sont précisément ceux auxquels on confie les machines qui réclament une prestation qualifiée.

La conclusion s'impose, dit M. Waxweiler : ce n'est pas en vain que l'on éduque les cerveaux; l'industrie moderne n'est pas *la grande niveleuse* d'aptitudes que l'on a représentée. Ainsi se trouve encore une fois vérifié ce bel aphorisme que Fété a formulé en analysant les sensations et les mouvements de l'homme, et qui doit en somme inspirer toute politique sociale rationnelle : « Ce n'est qu'en respectant les individualités que l'on peut tirer profit des individus. »

---

#### HUITIÈME PARTIE.

4 heures. — Conférences dans la salle des fêtes de la Madeleine.

**Le Libre Examen en matière scientifique**, par HENRI POINCARÉ,  
membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences.

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous trouverez peut-être que j'ai choisi un sujet bien général et un titre bien ambitieux; je ne songe pourtant pas à m'en excuser. Je ne pouvais pas, comme d'autres le font, vous entretenir de mes études quotidiennes;

elles sont un peu... comment dirais-je? ésotériques, et bien des auditeurs aiment mieux les révéler de loin que de près, et alors j'étais bien forcé de rester dans les généralités. D'ailleurs, je ne pouvais oublier que la maison qui me donne aujourd'hui l'hospitalité est avant tout une maison de liberté, et qu'on y est toujours bien accueilli quand on y parle de liberté. Permettez-moi d'ajouter que ce choix, c'est une idée de M. le Recteur, idée que, du reste, j'ai saisie avec empressement.

La liberté est pour la Science ce que l'air est pour l'animal; privée de liberté, elle meurt d'asphyxie comme un oiseau privé d'oxygène. Et cette liberté doit être sans limite, parce que, si on voulait lui en imposer, on n'aurait qu'une demi-science, et qu'une demi-science, ce n'est plus la science, puisque cela peut être, cela est forcément une science fausse. La pensée ne doit jamais se soumettre, ni à un dogme, ni à un parti, ni à une passion, ni à un intérêt, ni à une idée préconçue, ni à quoi que ce soit, si ce n'est aux faits eux-mêmes, parce que, pour elle, se soumettre, ce serait cesser d'être.

Depuis les temps lointains où il interdisait à nos premiers parents de toucher à l'arbre de la science, les idées du bon Dieu se sont sans doute bien élargies; j'imagine que ce merveilleux artiste qui a fait le monde ne veut pas que cette incomparable œuvre d'art demeure inutile, faute d'admirateurs; il ne veut pas non plus qu'on n'en connaisse qu'une mauvaise reproduction artificiellement mutilée. Si nous pouvions entendre sa voix, je crois qu'elle nous dirait: « Regardez bien et regardez tout », et non pas: « Ne regardez pas de ce côté, attendez qu'on ait mis à la Vérité une feuille de vigne. »

Si les bûchers sont éteints pour toujours, il arrive encore qu'un homme est puni pour avoir pensé. S'il est rare qu'il paye ses idées de sa vie, ou même de sa liberté, elles sont pour lui trop souvent l'origine de mille tracasseries sournoises; elles l'exposent à la perte de sa place ou aux taquineries haineuses de persécuteurs hypocrites qui n'ont plus le courage d'être de francs inquisiteurs. C'est encore trop; il est clair que s'il faut être un héros pour ouvrir les yeux et pour oser dire ce que l'on a vu, il y aura bien peu de gens qui se serviront loyalement de la vue ou de la parole, parce qu'en ce monde les héros seront toujours rares; et ce qui est plus grave, c'est qu'il y aura des hommes qui se tromperont et qui nous tromperont, parce que, ne regardant qu'en tremblant, ils croiront de bonne foi avoir vu ce qu'il est le moins dangereux de voir. Il faut

done que toute contrainte légale ou sociale exercée sur la pensée disparaîsse autant que la nature humaine le permet.

Je rougirais d'insister, mais cela, ce n'est que la liberté extérieure, et cela ne suffit pas; les pires chaînes sont celles que nous nous forgeons à nous-mêmes et c'est aussi de celles-là qu'il convient de s'affranchir.

Si vous abordez l'étude des phénomènes avec une croyance préconçue, qui vous est chère parce que vous l'avez sucée avec le lait, parce que les maîtres à qui vous la devez sont des hommes vertueux et dignes de respect; si, de plus, vous êtes persuadé que vous ne sauriez y renoncer sans crime, par quels conflits douloureux n'allez-vous pas passer, si les faits viennent à la démentir? C'est à cette angoisse que beaucoup de savants éminents qui ont conservé leur foi tout entière ou des traces de leur foi se trouvent tous les jours exposés, et il leur faut, pour affronter la lumière, pour pouvoir appliquer aux faits une critique impartiale, et, après cette critique, se soumettre aux faits sans réserve, plus de courage qu'à nous autres; il leur faut un esprit mieux trempé et peut-être plus vraiment libre.

Mais de tels hommes sont rares. Combien d'autres croiront de bonne foi faire de la science impartiale, parce qu'ils font quelquefois appel au témoignage des faits? C'est vrai, mais ils les interrogent, comme les présidents d'assises d'autrefois, ceux de la vieille école, interrogeaient les témoins; ils ne les laissent tranquilles que quand ils avaient dit ce que l'on voulait qu'ils dissent. Et c'était cela que ces magistrats appelaient de la justice, et c'est cela que ces soi-disant savants appellent de la science.

Je voudrais étudier de plus près le mécanisme par lequel ces hommes de bonne foi sont entraînés, à leur insu, par leurs idées préconçues, et souvent jusqu'à l'erreur. Les faits sont susceptibles de plusieurs interprétations, parce qu'ils ne sont jamais qu'imparfaitement connus. Parmi ces interprétations, il y en a qui sont plus vraisemblables que d'autres. Malheureusement, l'appréciation de la vraisemblance est une chose délicate, fugitive, éminemment subjective, sur laquelle tous les bons esprits ne peuvent toujours s'accorder. Ils ne tombent d'accord que quand les vraisemblances s'accroissent et, sans jamais atteindre la certitude mathématique, engendrent la certitude pratique. Eh bien, de deux interprétations d'un fait, l'homme asservi à un dogme ne choisira pas celle qu'il jugerait la plus raisonnable s'il ne connaissait que ce fait isolé, mais

celle qui est la moins contraire à la vérité qu'il croyait connaître avant de l'avoir observé. C'est celle-là qu'il regardera comme vraisemblable et, jusqu'ici, il est dans son droit. L'explication peut sembler étrange, mais, après tout, il arrive en ce monde des choses étranges.

Seulement, après ce fait, il en observera un second, puis un troisième; et pour chaque fait, il trouvera une explication nouvelle; comme chacune d'elles ne sera qu'à demi-invraisemblable, il croira que tout est sauvé; il ne s'apercevra pas que les invraisemblances s'accumulent et il n'osera pas s'avouer à lui-même qu'il aurait reculé devant ce faisceau d'absurdités si elles s'étaient présentées à lui à la fois, et non pas l'une après l'autre. Il sera très fier parce qu'il pourra dire : « Nous avons réponse à tout ! » Ce sont les avocats qui... (Messieurs, il y a peut-être des avocats parmi vous; je leur fais toutes mes excuses, mais je continue tout de même). Ce sont les avocats qui se contentent à si bon marché et qui sont satisfaits quand ils n'ont pas été réduits au silence; leur métier n'est pas de chercher la vérité, mais de faire croire qu'ils la possèdent.

Pour le vrai savant, il ne s'agit pas d'abuser de la naïveté d'un juge; il faut qu'il ait l'esprit assez libre pour se faire son propre juge et pour apprécier à sa valeur un échafaudage artificiel, dont les pièces avaient pu le séduire tant qu'elles restaient séparées.

N'allez pas comprendre au moins que je veux interdire la science aux hommes de foi, et en particulier aux catholiques. A Dieu ne plaise! Je ne serais pas assez bête pour priver l'humanité des services d'un Pasteur. Il y a des hommes qui oublient leur foi en entrant au laboratoire; dès qu'ils ont revêtu leur costume de travail, ils savent regarder la vérité en face, et ils ont autant d'esprit critique que personne. C'est là tout ce qu'on peut leur demander.

J'en connais beaucoup et Pasteur n'est que le plus illustre. Mais, rappelez-le-vous bien, Pasteur a été élève de l'École normale. Là il était dirigé par des penseurs éminents qui lui ont appris le respect qui est dû à la vérité; il se frottait constamment à des camarades qui avaient d'autres idées que lui, et leurs discussions hardies faisaient son âme forte et libre. Supposez, au contraire, qu'il ait été élevé dans un établissement d'un autre esprit, où ses maîtres auraient regardé ses qualités éminentes comme un danger, où il n'aurait vu autour de lui que des condisciples soumis à l'autorité et coulés dans le même moule, où on lui aurait appris dès l'enfance à se défier de sa raison comme d'une ennemie, à redouter

des curiosités qui pouvaient l'exposer au péché du doute; eh bien, sa foi n'aurait pas été plus vive, mais il n'aurait pas été Pasteur.

Les dogmes des religions révélées ne sont pas les seuls à craindre. L'empreinte que le catholicisme a imprimée sur l'âme occidentale a été si profonde que bien des esprits à peine affranchis ont eu la nostalgie de la servitude et se sont efforcés de reconstituer des églises; c'est ainsi que certaines écoles positivistes ne sont qu'un catholicisme sans Dieu. Auguste Comte, lui-même, rêvait de discipliner les âmes et certains de ses disciples exagérant la pensée du maître, deviendraient bien vite des ennemis de la science s'ils étaient les plus forts. Toute discipline extérieure n'est pour la pensée qu'une entrave, et ce ne serait pas la peine d'avoir brisé l'ancienne si c'était pour en accepter une nouvelle.

Ce péril est encore lointain, et je ne veux pas insister. Mais, sans adhérer à aucune église, sommes-nous bien certains d'avoir toujours conservé l'impartialité qui convient au savant, de ne pas nous être écriés en face d'une découverte particulièrement embarrassante pour les croyants : « Ah! je voudrais bien savoir quelle tête vont faire les cléricaux! » Ce n'est pas la sérénité avec laquelle doit être accueillie une conquête scientifique; l'admiration qu'elle inspire doit être désintéressée, elle doit s'adresser à la beauté pure, sans aucun souci de l'avantage qu'en peut tirer tel ou tel parti.

Voyez, par exemple, l'histoire des religions; c'est une science qui doit être traitée comme une science, par des hommes résolus à tout voir et à aller jusqu'au bout. On ne la confiera pas à un croyant qui ne toucherait pas volontiers à ce qui lui est plus cher que lui-même; les chirurgiens les plus habiles n'aiment pas à opérer leurs proches. Mais il ne convient pas davantage de choisir un homme qui a de l'antipathie pour les choses religieuses et qui par là même est incapable de comprendre les phénomènes qu'il doit étudier. Autant confier un cours d'optique à un aveugle, ou un cours d'acoustique à un sourd.

Nous ne serons libres, et capables de libre examen, que quand nous ne serons plus les dupes d'aucune passion, et je ne parle pas seulement des passions politiques; peut-être arrive-t-il quelquefois qu'un expérimentateur éprouve un sentiment pénible quand il fait une observation qui vient à l'appui d'une théorie chère à un collègue pour qui il ne ressent qu'une demi-sympathie. Et cela arrivera sans doute tant que les hommes seront

des hommes. L'affranchissement ne sera donc jamais que partiel; c'est déjà quelque chose qu'on en rougisse, qu'on ne regarde pas la partialité comme une obligation morale, ainsi qu'on fait lorsqu'on est dominé par un souci d'apologétique.

Il n'y a pas d'ailleurs que les catholiques qui se croient obligés par un devoir étroit à combattre certaines propositions et à ne pas écouter les raisons de ceux qui les défendent; il y a ceux qui invoquent l'intérêt social. Y a-t-il des doctrines dangereuses pour la société? Et alors, la société qui veut vivre et qui a le droit de se défendre, peut-elle s'en débarrasser comme elle se débarrasse des criminels? Non, il n'y a pas de mensonge salutaire; le mensonge n'est pas un remède, il ne peut qu'éloigner momentanément le danger, en l'aggravant; il est impuissant à le conjurer. C'est à ceux qui ne savent pas regarder la vérité en face qu'elle inspire de périlleuses tentations; ceux qui sont plus familiers avec elle n'en aperçoivent que la splendeur sereine, de même que le sculpteur, en face du modèle nu, oublie ses désirs pour ne plus songer qu'à l'éternelle beauté.

Les théories sont des auxiliaires indispensables de la science, mais ce sont des auxiliaires tyranniques contre lesquels il faut savoir se défendre; celui qui subirait leur empire sans réagir ne serait plus capable d'un examen vraiment libre; il se mettrait à lui-même des œillères, et cependant, on ne saurait se passer d'elles. Que faire alors?

Les uns chercheront à les négliger, ils les mépriseront et ils mépriseront ceux qui s'en servent; ils n'auront foi qu'à l'expérience toute nue et ils croiront qu'eux seuls sont fidèles à la vraie méthode expérimentale. Mais pourront-ils aller bien loin dans cette voie? S'ils sont conséquents avec eux-mêmes, ils devront s'interdire tout rapprochement entre les faits, parce qu'un rapprochement, c'est déjà une théorie. Mais les faits isolés sont dépourvus d'intérêt, parce que c'est leur comparaison qui nous révèle leur harmonie, source de leur beauté, et parce que l'analogie permet seule la prévision sans laquelle il n'y a pas d'application pratique possible. Toute classification est une théorie déguisée, et ce n'est pourtant qu'en classant les faits qu'on pourra se mouvoir dans le dédale sans s'égarer. Ceux qui méconnaîtront cette vérité ne marcheront qu'à tâtons, revenant sans cesse sur leurs pas, refaisant cent fois le même chemin; ils ne seront pas, comme il convient, économes de leur pensée; ils doivent se rappeler que la tâche est longue et que la vie est courte (je ne dis pas

seulement celle de l'homme, mais celle de l'humanité), et ils ne doivent pas s'exposer à perdre un temps précieux.

D'autres tombent dans un excès tout opposé. Ils ont tant de confiance dans les théories qu'ils se refusent à voir les faits qui peuvent les contredire, ou simplement montrer qu'elles ne sont qu'approchées. Quand on fait une expérience, il arrive, en général, qu'on n'en saurait accepter les résultats bruts, qu'il y a certaines causes d'erreur, et qu'il est nécessaire en conséquence de pratiquer quelques corrections. Eh bien, si les résultats bruts concordent avec la théorie, les savants dont je parle ne se donneront par la peine de rechercher les erreurs; si, au contraire, il y a désaccord, ils se creuseront la tête pour en découvrir; ils ne rechercheront que celles qui agiront dans le bon sens; ils seront aveugles pour celles qui pourraient agir en sens contraire; et à force de se donner du mal, cela finira toujours par marcher. Est-il besoin de dire que ce n'est pas là le libre examen, qui ne peut être qu'un examen impartial? Il faut être aussi sévère pour les expériences qui réussissent que pour celles qui ne réussissent pas.

Heureusement, il y a des savants qui font des théories un usage plus judicieux; ils s'en servent, mais ils s'en défient; elles *ne sont pour eux* que des guides qui leur indiquent ce qu'il est intéressant de chercher, plutôt qu'elles ne leur font pressentir quel sera le résultat de cette recherche. Parmi tous les faits qui nous environnent, aucun n'est indifférent; ils devraient tous nous arrêter si le temps ne nous était mesuré; malheureusement, nous sommes pressés et nous ne devons retenir que les plus importants; la difficulté est de les discerner, c'est à cela que les théories peuvent nous aider; les faits importants sont les faits cruciaux, comme disent les Anglais, c'est-à-dire ceux qui peuvent confirmer ou infirmer une théorie. Après cela, si les résultats ne sont pas conformes à ce qu'on a prévu, les vrais savants n'éprouvent pas un *sentiment de gêne*, dont ils ont hâte de se débarrasser grâce à la magie des coups de pouce; ils sentent, au contraire, leur curiosité vivement surexcitée; ils savent que leurs efforts, leur déconvenue momentanée, vont être payés au centuple, parce que la vérité est là, tout près, encore cachée et parée pour ainsi dire de l'attrait du mystère, mais sur le point de se dévoiler.

J'arrive à une question délicate, celle du surnaturel et du miracle; je ne veux pas parler seulement des faits merveilleux dont les partisans des diverses religions tirent argument, mais de tout ce qu'on appelle télépathie

ou spiritisme. Il n'y a pas longtemps que tout cela aurait été écarté par la question préalable; ce ne sont que des superstitions d'un autre âge, aurait-on dit, et dont les progrès des lumières ont définitivement fait justice. Mais il arrive aujourd'hui que le triomphe du positivisme ne nous permet plus d'adopter sans remords cette attitude commode. Le savant ne se croit plus le représentant de je ne sais quelle raison éternelle à laquelle il saurait d'avance que les faits doivent se soumettre. L'expérience seule est reine et ceux qui reconnaissent sa royauté ne doivent rien nier sans examen.

Aussi voyons-nous des savants authentiques, et quelquefois éminents, se laisser attirer par ces mystérieuses questions. « Pourquoi, disent les uns, laisser toute une classe de faits en dehors la science; il faut leur appliquer les méthodes scientifiques; comme les autres, ils obéissent à des lois; seulement ces lois sont inconnues, il ne s'agit que de les découvrir. » Et ils n'ont pas tout à fait tort, puisqu'ils ont découvert les phénomènes d'hypnose.

D'autres vont plus loin. « De quel droit, disent-ils, proclamez-vous *a priori* le déterminisme universel et l'impossibilité du miracle? Ce n'est pas là du libre examen, c'est tout le contraire. Non seulement vous n'avez pas le droit de déclarer d'avance que ces phénomènes n'existent pas, vous n'avez pas même celui de nier leur caractère surnaturel. Regardez d'abord, vous parlerez ensuite. »

On pourrait répondre, sans doute, que nous sommes obligés de faire un choix parmi la multitude d'objets qui sollicitent notre attention; que nous sommes, par conséquent, forcés d'en négliger quelques-uns et que ce n'est pas là manquer aux règles, puisque c'est une nécessité; qu'en conséquence il est légitime de laisser de côté les essais dont l'expérience du passé nous fait prévoir l'insuccès. Une expérience d'aujourd'hui a-t-elle plus de poids que mille expériences d'hier?

Et ce n'est pas tout; pour aborder ces questions avec quelque chance d'éviter les erreurs, il ne suffit pas d'être un physicien habile, il faut, avant tout, être un psychologue averti; il y a des instruments de physique très perfectionnés, mais qui ne fonctionnent bien que si l'observateur est sans parti pris.

On sait que les médiums sont enclins à la supercherie; tous les médiums trichent, disent les croyants; il nous suffit qu'ils ne trichent pas toujours. Ceux qui raisonnent ainsi ne doivent pas être très difficiles

à tromper. Les médecins eux-mêmes, qui ont créé la science de l'hypnotisme, et qui avaient un sens critique beaucoup plus développé, ne se sont pas toujours suffisamment défiés des ruses de leurs sujets.

L'enthousiasme n'est pas moins à redouter que la fraude. Quand on nous raconte un fait de ce genre, et surtout quand on nous le raconte avec l'accent de la foi, nous devons nous rappeler quel est chez certaines âmes l'appétit du merveilleux, avec quelle ardeur elles croient l'incroyable, quand elles douteraient d'une demi-vraisemblance, et nous ne devons croire que ce que nous avons vu nous-mêmes.

Eh bien, alors, allez-y voir, nous dira-t-on. Mais si quelqu'un d'entre nous y voulait aller, on lui imposerait des conditions saugrenues. Eusapia consentait à l'intervention d'un photographe, mais elle se réservait d'ordonner elle-même l'inflammation du magnésium en criant : fuoco ! Ce n'est plus là le libre examen, puisqu'il y a des modes d'examen qu'on ne nous laisse pas libres d'employer, et ceux qui ne veulent pas se prêter à cette comédie ont bien raison.

Que devons-nous répondre maintenant à ceux qui nous reprochent de nier le miracle *a priori* et d'être ainsi infidèles à la méthode expérimentale. Pouvons-nous dire que la physique moderne en a démontré l'impossibilité ; non, ce serait une pétition de principe. La science ne peut que nous faire connaître les lois des phénomènes ; elle ne nous apprend pas que ces lois ne comportent aucune exception, elle le postule, cela n'est pas la même chose. Nous aurons beau montrer que ces exceptions sont rares, que dans tel cas particulier, celles qu'on avait cru observer n'étaient qu'apparentes, nous n'aurons pas la démonstration rigoureuse qui réduirait nos adversaires au silence.

Tout au plus pourra-t-on dire que nos habitudes expérimentales nous ont fait un état d'âme qui nous rend impossible la croyance au miracle, cet état d'âme ne se communique pas.

Non, ce qui plaide contre le surnaturel, ce n'est pas la physique, c'est la psychologie et l'histoire.

La première nous apprend, je l'ai déjà dit, quelles illusions engendre l'enthousiasme ; il faut toujours en revenir au mot de Renan : les témoins qui se font égorger, c'est justement de ceux-là qu'il convient de se défier.

Quant à l'histoire, elle nous montre que les faux dieux ont fait autant de miracles que le vrai.

Si l'on veut établir que les faits dits surnaturels sont non seulement authentiques, mais inexplicables sans l'action d'un être surhumain, encore faut-il que cet être existe; et alors nous avons le droit de demander aux croyants de juger les récits de ces faits, comme ils le feraient si le prodige était attribué à Jupiter.

Il reste bien les miracles modernes; là aussi, sans doute, Esculape faisait tout aussi bien; il serait néanmoins désirable que des médecins sans parti pris étudiassent ces phénomènes de près.

Je sais bien à quoi ils s'exposent et je comprends qu'ils hésitent; aussi est-il heureux qu'un procès récent, à Metz, ait jeté quelque lumière sur ces questions.

J'ai dit, Messieurs, ce que la liberté est pour la science; je voudrais, en terminant, dire ce que la science peut faire pour la liberté; les fondateurs de votre Université l'ont bien compris.

« Ce qui fait la force de notre établissement, disait l'un d'eux, ce qui a sauvé son existence, c'est que bien qu'émanant d'un parti politique, il n'en a jamais été l'instrument. L'Université de Bruxelles n'est point destinée à défendre telle ou telle doctrine libérale, sa mission est de propager les grands principes, et spécialement celui du libre examen. »

On ne saurait mieux dire; non, ce qu'on doit demander à la science, ce n'est pas de découvrir des vérités aussi désagréables que possible pour nos adversaires politiques, c'est de faire des esprits libres; quand elle nous en aura donné beaucoup, elle aura payé sa dette envers la liberté.

Voyez Pasteur, sa foi était profonde et il ne croyait certes pas travailler contre le catholicisme; cependant il a formé des élèves qui se sont imprégnés de ses méthodes, de sa rigoureuse critique, de ses habitudes d'expérimentateur consciencieux; ce sont de libres esprits qu'il a donnés à l'humanité, et tous ceux qui aiment la liberté doivent lui en être reconnaissants. Parmi ces élèves, il y en a peut-être qui partagent ses idées religieuses; mais ils travailleront librement comme leur maître; à leur tour, ils engendreront des esprits libres et par là ils travailleront pour nous; quoi qu'ils en aient, ces croyants sont des nôtres; s'il n'y en avait que de pareils, on pourrait vivre avec eux.

---

**L'Esprit scientifique et la méthode de l'Histoire littéraire,**  
par GUSTAVE LANSON, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsque Boileau se constituait le défenseur des anciens contre Perrault et ses amis, le docte Huet déniait à ce poète si médiocrement érudit qu'il eût qualité pour le faire, et lui disait en le voyant s'échauffer : « Monsieur Despréaux, il me semble que cela nous regarde plus que vous. »

J'ai peur, Mesdames et Messieurs, qu'en venant discourir ici sur la méthode scientifique, — moi dont la culture et l'étude sont entièrement littéraires, — j'ai peur que mes deux illustres compatriotes qui sont ici, le mathématicien Poincaré et le biologiste Le Dantec, ne me tirent par la manche et ne me disent : « Mon cher collègue, cela nous regarde plus que vous. » Ce n'est qu'avec beaucoup de discrétion et de réserves que j'ose transporter cette notion de *méthode scientifique* à l'histoire littéraire, et il faut d'abord que je précise brièvement en quel sens et dans quelle mesure nous osons prétendre que nous faisons du travail *scientifique*.

On a bien abusé de ce mot chez nous, et les plus fortes têtes sont précisément celles qui se sont le plus laissé griser par les grandes découvertes des chimistes, des physiciens et des naturalistes. Vous devinez que je pense à Taine et à Brunetière. Toutes les vérités que nous leur devons, les grandes vues fécondes et suggestives qu'ils nous ont laissées, ne valent peut-être pas la leçon qu'ils nous ont donnée par l'erreur et par l'échec de leur prétention scientifique. Les livres des médiocres ne contiennent pas d'instruction : mais les chutes des grands hommes nous montrent les précipices : qui oserait se flatter de marcher sûrement où Taine et Brunetière ont glissé ?

Avertis par leur expérience, nous savons maintenant que, comme les sciences n'ont pris leur essor qu'une fois détachées de la métaphysique, il nous faut, avec une pareille indépendance même à l'égard des sciences, organiser notre recherche, construire notre connaissance, en ne tenant compte que de la nature de l'objet spécial qui est le nôtre, et des données réelles qui sont à notre disposition pour l'atteindre. Comme aucune science ne s'est condamnée à reproduire le plan extérieur ni à utiliser les formules d'une autre science, ne cherchons pas non plus à copier la

structure ni à nous approprier la langue de la chimie ni de l'histoire naturelle.

Disons-nous bien que toutes les opérations, qui pour la science des laboratoires sont réelles, ne peuvent être dans l'histoire littéraire que métaphoriques ou idéales, que l'*analyse* du génie poétique n'a rien de commun que le nom avec l'*analyse* du sucre, et se passe tout entière dans la tête qui la fait, que l'identification du genre littéraire qui se maintient par *imitation*, avec l'espèce vivante qui se perpétue par *génération*, est purement verbale, et qu'enfin tout ce qui est *méthode* dans les sciences de la nature, si on le transporte dans notre domaine devient *système*. Et ainsi ce qui est pour l'homme de science un *moyen de voir*, n'est plus aux mains du littérateur qu'une *manière de voir*.

Nous devons aimer et imiter la discrétion de Sainte-Beuve. Celui-là goûtait la science et savait ce que c'était qu'un fait. Il s'était formé à la grande école du XVIII<sup>e</sup> siècle, de ce siècle si faussement, si absurdement regardé comme la dupe et l'esclave de l'*a priori*. Il se proposait de faire l'histoire naturelle des esprits, de les classer par familles. Mais il ne prenait rien de plus à la science que cette assimilation générale : cela voulait dire qu'il voulait aller au vrai par l'observation de la réalité et faire seulement les généralisations que les faits commanderaient. Jamais il ne se demandait si ce qu'il faisait ressemblait à ce qu'avaient fait Lamarck, Blainville ou Magendie.

Voilà notre maître, Messieurs : en cela du moins, qui est essentiel, nous n'avons encore rien de mieux à faire qu'à suivre la route qu'il a indiquée.

La même leçon nous est donnée par le grand esprit qui, du domaine de la philologie romane et de la littérature médiévale, a étendu son influence réconfortante jusque sur l'étude des œuvres classiques et contemporaines. Gaston Paris, Messieurs, n'a jamais joué au Claude Bernard ni au Darwin : il a traité les problèmes philologiques par des procédés de philologue, et jamais œuvre n'a moins singé les gestes des sciences ni été plus imprégnée de l'âme de la science.

Gaston Paris savait que ce qu'il nous faut prendre à la science, Messieurs, c'est sa conscience. Laissons-lui ses cadres et ses formules. Notre manière de participer à la vie scientifique, la seule qui ne trompe pas, c'est de développer en nous l'esprit scientifique. Nous avons en commun, les savants et nous, toute l'infirmité humaine, la courte vue,

l'attention vacillante, les passions aveugles, l'impuissance à sortir de soi, le risque perpétuel de se tromper et d'être trompé. Nous avons en commun, eux et nous, les instruments de travail naturels, ceux que nommait déjà Montaigne, la *raison* et l'*expérience*. Nous avons encore cela de commun que notre objet, ce sont des faits, c'est la réalité, présente ou passée, infiniment complexe et confuse, dérochant sous la richesse mobile des apparences la simplicité et la stabilité de son organisation. Nous pouvons donc, non pas emboîter le pas aux savants dans leurs démarches, mais nous remplir de l'esprit auquel ils doivent leurs conquêtes.

Je ne saurais mieux faire ici, Messieurs, que de vous lire la belle page par laquelle un maître admirable de libre pensée et d'action libre, que l'Université de Paris a eu la douleur de perdre l'an passé, Frédéric Rauh, commençait ses originales études sur la *Méthode dans la psychologie des sentiments*.

« Il nous paraît, disait-il, essentiel, dans l'inquiétude actuelle des esprits, de déterminer sous quelle forme l'idée de science peut s'appliquer aux questions psychologiques ou morales. Car nous sommes de ceux qui pensent qu'il y a, relativement à ces questions, une attitude scientifique possible. Bien plus : l'idée de science tend, selon nous, à organiser... la pensée et la conduite humaine... Mais ce ne sont pas tels ou tels procédés qu'il faut emprunter à la science ; c'est son esprit...

« Il nous paraît, en effet, qu'il n'y a pas de science, pas de méthode universelle, mais seulement une attitude scientifique universelle. Un état d'esprit commun peut conduire dans des recherches diverses des esprits également scientifiques à des méthodes précisément contraires. On a confondu longtemps avec l'esprit scientifique même, la méthode de telle science, en raison des résultats précis où elle conduisait. Les sciences du monde extérieur sont ainsi devenues le seul type de la science... Mais l'unité des sciences physiques et des sciences morales n'est qu'un postulat.

« Et cependant il n'est pas prouvé, parce que cette unité demeure hypothétique ou approximative, que l'on ne puisse apporter, dans l'application de deux méthodes différentes à deux ordres de sciences, le même esprit scientifique. Il en est ainsi, au reste, dans les sciences mêmes du monde physique. Bien des généralisations y ont été reconnues fausses ou hasardées, ou prématurées, renvoyées à un avenir lointain

ou même incertain... Il y a cependant une attitude de l'esprit à l'égard de la nature qui est commune à tous les savants... »

Une *attitude d'esprit à l'égard de la réalité*, voilà bien ce que nous pouvons prendre aux savants ; transportons chez nous la curiosité désintéressée, la probité sévère, la patience laborieuse, la soumission au fait, la difficulté à croire, à nous croire aussi bien qu'à croire *les autres*, l'incessant besoin de critique, de contrôle et de vérification. Je ne sais pas si alors nous ferons de la science, mais je suis sûr, du moins, que nous ferons de la meilleure histoire littéraire.

Si nous songeons aux méthodes des sciences de la nature, que ce soit aux plus générales, aux procédés communs de toutes les recherches qui portent sur des faits, et que ce soit moins pour construire notre connaissance que pour éclairer notre conscience. Regardons les méthodes d'*accord* et de *différence*, les méthodes des *résidus* et des *variations*, mais que ce soit plutôt pour la moralité qu'elles impliquent que pour les cadres ou les façades qu'elles fournissent. De la méditation des méthodes scientifiques, tirons avant tout des scrupules, l'idée de ce que c'est qu'une *preuve*, l'idée de ce que c'est que *savoir*, pour nous rendre moins complaisants à nos fantaisies et moins prompts aux certitudes.

Nous ne pouvons pas expérimenter. Nous ne pouvons qu'observer. Nous observons des faits qui ne se mesurent ni ne se pèsent, mais, de plus, des faits qui jamais ne se répètent. Chaque fait est unique en son espèce, non par accident, mais par essence : c'est ce qui fait la différence du texte littéraire et du document d'archives. Ailleurs, même en histoire, on peut s'attacher au général et faire abstraction des différences individuelles. Nous, même en cherchant le général, nous retenons les différences individuelles. Nous nous confondrions dans l'histoire et dans la philologie, si nous ne les retenions pas. Pouvons-nous ne prendre dans Racine que ce qu'il a de commun avec Pradon et Quinault ? Ou ne regarder en lui que ce qu'il a légué à Campistron ? Non, si Racine nous intéresse tant, c'est parce qu'il est Racine, pour ce qui n'est que dans Racine. Sans doute, ce qu'il y a de commun entre tous nos tragiques, nous l'observons, nous le retenons, pour définir la tragédie française et reconnaître ses attaches avec son milieu. Mais voyez le paradoxe : nous ne nous plaisons à chercher le général que dans les œuvres les plus puissamment singulières, et pour elles autant que par elles. Voilà ce qui fait que toutes les méthodes des sciences, transportées chez

nous, ne peuvent rien donner : elles produisent les définitions des types et des genres, et nous voulons saisir aussi le phénomène unique, caractériser l'individu. A la rigueur, Taine pourra déterminer la tragédie du xvii<sup>e</sup> siècle, mais comme individus, il atteindra tout au plus Pradon ou Quinault, échantillons du lot des médiocres, jamais Racine, la combinaison de génie personnel une seule fois réalisée.

Notre étude est historique. Notre méthode sera donc la méthode de l'histoire; nos résultats n'auront que la certitude de l'histoire, cette « petite science conjecturale ». Mais notre condition diffère par un point de la condition des historiens. Ils étudient, eux, des faits passés, abolis, dont, avec les indices qui subsistent, ils recomposent l'idée. Nous aussi, quand nous cherchons à retrouver la vie sentimentale du xviii<sup>e</sup> siècle, ou les manières de penser de la Renaissance, nous poursuivons l'image d'un passé qui n'est plus. Mais ce passé, nous le ressaisissons dans des réalités encore présentes, qui sont les œuvres littéraires; semblables en cela aux seuls historiens de l'art. Il y a sans doute bien des œuvres mortes; mais les chefs-d'œuvre sont devant nous, non point comme les documents d'archives, à l'état fossile, morts et froids, sans rapport à la vie d'aujourd'hui : mais comme les tableaux de Rubens ou de Rembrandt, toujours actifs et vivants, capables encore d'impressionner les âmes de notre temps autant qu'ils firent celles de leur temps, et d'y déterminer des modifications profondes. Ils constituent, pour l'humanité civilisée, des possibilités permanentes d'excitation intellectuelle ou sentimentale.

Cette survivance indéfinie de leurs propriétés actives, les chefs-d'œuvre littéraires la doivent à la forme, personnelle et belle, dans laquelle l'originalité de l'écrivain s'est réalisée : disons, si vous voulez, au *style*. C'est avouer que, nulle mesure extérieure, nulle logique même ne pouvant saisir la beauté, rien ne pouvant ici remplacer la réaction du sentiment esthétique, il y aura toujours dans nos études une part fatale et légitime d'impressionnisme. Tandis que les savants, les historiens même essaient d'éliminer de la connaissance leurs modifications individuelles, nous sommes forcés, nous, d'admettre les nôtres. Nous ne renoncions à utiliser notre impression qu'à la condition d'employer celle d'un devancier ou d'un confrère. Et il nous arrive en effet assez communément de nous figurer que nous faisons de la science objective, quand nous chaussons simplement, au lieu du nôtre, le subjectivisme du voisin.

Mais alors, si notre objet nous impose l'emploi de l'impression subjective, et si le premier commandement de la méthode scientifique est la soumission de l'esprit à l'objet, pour organiser les moyens de connaître d'après la nature de la chose à connaître, ne sera-t-il pas plus *scientifique* de reconnaître et de régler le rôle de l'impressionnisme dans l'étude des œuvres littéraires que de le nier, et, comme on ne supprime pas une réalité en la niant, de laisser cet élément personnel rentrer surnoisement et agir sans règle dans nos travaux ?

L'impressionnisme est la seule méthode qui nous donne le contact de la beauté. Employons-le donc à cela, franchement, mais limitons-le à cela, énergiquement. Ce n'est point l'heure, Messieurs, de faire un cours de méthode : un mot suffira. Distinguer *savoir* de *sentir*, ce qu'on *peut savoir* de ce qu'on *doit* sentir, ne pas *sentir* où l'on peut *savoir*, et ne pas croire qu'on *sait* quand on *sent* : je crois bien qu'à cela se réduit la méthode scientifique de l'histoire littéraire. Ce n'est que par cette distinction, mais en tirant toutes les conséquences qu'elle comporte (et elles vont loin), que nous pouvons donner à la vérité que nous élaborons, si relative et si provisoire, si imprécise et si incertaine, un peu de la solidité, de la loyauté au moins, du savoir scientifique.

Dans cette élaboration méthodique, ai-je besoin de dire que nous revendiquons, que nous exerçons une liberté entière ? L'esprit scientifique, d'autres l'ont dit déjà et mieux dit au cours de ces glorieuses fêtes, est essentiellement libre. Où la liberté n'est pas entière, on n'a que des parodies ou des embryons d'activité scientifique.

Nous n'avons pas grand mérite, en France, nous autres historiens de la littérature, à maintenir le principe de la liberté scientifique. Personne ne nous la refuse. Du moins, des deux puissances capables de tyrannie, l'État et l'Église, l'une, chez nous, n'a plus la volonté, et l'autre n'a plus la force d'exercer la censure des idées littéraires. Et toutes deux ont, comme on dit vulgairement, bien d'autres chats à fouetter que de surveiller l'image que nous présentons de Lamartine et de Montaigne. L'histoire littéraire bénéficie de l'idée un peu dédaigneuse que s'en font les hommes qui ont le pouvoir de faire du mal. Leur indifférence à nos jeux innocents assure notre liberté.

Pourtant, Messieurs, je ne veux rien exagérer. L'absolu n'est pas de ce monde-ci ; notre liberté n'est pas absolue. De temps en temps, nous nous heurtons, si j'ose dire, à quelque borne. C'est le clergé qui fait

retirer ou qui exclut de ses écoles les livres où Calvin et Renan n'ont pas l'éreintement qu'exige, paraît-il, le salut de la religion. C'est une coterie monarchique qui se fâche qu'on enseigne des faits contraires à sa doctrine, et qui la dérangent. C'est même parfois, — je le dis en rougissant et bien bas, — un député républicain qui veut interpeller, un ministre républicain qui prend l'alarme parce qu'un professeur a imprimé un peu plus de bien de Bossuet ou un peu plus de mal de Voltaire que n'exige l'orthodoxie des étranges démocrates qui conçoivent la République et la science sur le type de l'Église et du Syllabus.

Ou bien c'est une *propriété littéraire* aux mains d'*ayants-droit*, descendants ou acquéreurs, qui s'opposent à la publication ou réclament le *tripatouillage* des documents. C'est un auteur qui fait un procès au critique et à la *Revue* dont son chef-d'œuvre n'a pas reçu une admiration suffisante. C'est une famille qui se plaint qu'on n'ait pas assez idéalisé, ou voilé, le grand ancêtre dont elle rougit un peu sans renoncer à s'en parer. C'est un lettré fétichiste qui ne peut se résigner à ce que tout ne soit pas beau, et grand, et pur, dans la vie et dans l'œuvre des écrivains de génie à qui il a donné son amour. C'est un critique nationaliste qui s'effare, au nom de la patrie, que nos grands Français aient été des hommes, et soient peints comme tels, avec leurs travers et leurs petitesesses, et qui nous somme de sacrifier l'histoire vraie au mensonge religieux que sa naïveté lui figure essentiel à l'honneur de son pays. Lettrés, chauvins, familles, partis, tout le monde nous pousse à défigurer, affadir ou *embellir* les traits de nos écrivains immortels, et nous harcèlent, si nous y résistons.

Mais quoi? Que risquons-nous dans tout cela? Quelques tracasseries qui n'ont rien d'effrayant; des ennuis, non pas une persécution; et nous n'avons pas même assez de souffrance pour en faire un peu de gloire.

Il n'y a que l'article de la propriété littéraire qui me donne un peu de souci. L'extension de la propriété littéraire, telle que l'entend la jurisprudence des tribunaux français, telle surtout que la désirent imprudemment, et contre le véritable intérêt de la littérature, un certain nombre de gens de lettres, voilà ce qui menace de resserrer à l'excès notre droit de citation et d'interdire à nos études pour de très longues années l'usage des sources manuscrites. Là est le seul danger sérieux que coure la liberté scientifique dans le domaine de nos études.

Les ennemis vraiment à craindre, pour nous, ne sont pas au dehors,

ils sont au dedans de nous : ce sont nos ignorances, nos fantaisies et nos passions.

La critique et l'histoire littéraires souffrent moins des restrictions de la liberté que des excès de la liberté. Cette liberté excessive est celle qui asservit la science à des caprices individuels; nous ne trouverons notre vraie, notre pleine liberté que dans la discipline, la saine discipline des méthodes exactes. Nous avons trop cru qu'il suffisait d'avoir des idées, et pas assez que la littérature, comme le reste, avait besoin d'idées vérifiées, d'idées vraies. Nous nous sommes trop crus en droit de faire la vérité littéraire avec nos sympathies et nos antipathies, avec nos préférences et nos dogmes, avec nos désirs et nos rêves. Nous avons trop postulé la conformité des faits à nos déductions, trop réduit la beauté de la nature et de la vie, la puissance du génie humain à la mesure de nos partis-pris. Nous nous sommes trop imaginés que de l'*a priori* et de la logique, fouettés avec du talent, faisaient de l'histoire. Nous avons été trop artistes, trop acrobates, persuadés vaniteusement que le lecteur ne venait pas chez nous pour connaître par nous Montaigne ou le romantisme, mais pour nous voir en représentation; nous nous sommes estimés plus intéressants que notre matière, nous l'avons masquée, et nous nous sommes étalés. Nous avons donné des fantasias, qui faisaient honneur à notre esprit, et n'apprenaient rien, ou rien de vrai, sur nos auteurs. En un mot, nous avons eu longtemps beaucoup de très mauvaises habitudes; nous en avons encore quelques-unes. Notre affranchissement consistera à nous les interdire. Dans l'ordre intellectuel, comme dans l'ordre moral, c'est contre soi-même d'abord qu'il faut savoir être libre.

Toutes nos méthodes sont instituées pour neutraliser les *puissances trompeuses* qui sont en nous et nous préserver de la séduction tyrannique des *puissances trompeuses* qui sont dans les autres hommes. Notre métier consiste à séparer partout les éléments subjectifs de la connaissance objective, l'impression esthétique des passions et des croyances partiales, à éliminer tout ce qui ne peut être productif que d'erreur ou d'arbitraire, à retenir, filtrer, évaluer tout ce qui peut concourir à former une représentation exacte du génie d'un écrivain ou de l'âme d'une époque.

Étude des manuscrits, collation des éditions, discussions d'authenticité et d'attribution, chronologie, bibliographie, biographie, recherches

de sources, dessins d'influence, histoire des réputations et des livres, dépouillement de catalogues et de dossiers, statistiques de versification, listes méthodiques d'observations de grammaire, de goût et de style, que sais-je encore? tous ces moyens d'étude, si lents, si délicats, et qui accablent la paresse ingénieuse pressée de conclure, sont des procédés de contrôle, de réduction et d'interprétation, dont l'utilité est de jalonner si bien notre route, qu'il nous devienne impossible, malgré toutes les tentations du dedans, de nous en écarter. Notre but est de réduire au minimum indispensable et légitime la part du sentiment personnel dans notre connaissance, en lui donnant toute sa valeur.

En dépit des critiques à l'ancienne mode qui, de théorie ou de pratique, nient la possibilité d'une étude *scientifique*, c'est-à-dire exacte et patiente, de la littérature, il est incontestable qu'en ces vingt ou trente dernières années, même pour les quatre siècles modernes, qui sont comme le champ de bataille de tous les dogmatismes ou la foire de toutes les fantaisies, la masse de la connaissance solide s'est considérablement accrue : et cela dans deux directions.

Les grandes lignes du développement littéraire, les courants d'idées et de sensibilité, la succession des états du goût, les étapes de la formation et de la dissolution des doctrines, des genres et des formes, tous ces faits généraux sont mieux connus, mieux observés, mieux analysés. On en pénètre mieux le caractère, on en suit plus exactement le dessin, à mesure que les documents sont rassemblés en plus grand nombre, et critiqués plus sévèrement, à mesure que l'on élargit et que l'on assure mieux les bases sur lesquelles portent les généralisations.

D'autre part, les définitions du génie des grands écrivains, les idées sur la formation et sur l'action des grandes œuvres, se précisent aussi et en quelque mesure se fixent. Il y aura toujours de l'inconnu dans Montaigne et Pascal, dans Bossuet et Rousseau, dans Voltaire et Châteaubriand, dans bien d'autres encore, et de la contradiction à proportion de l'inconnu.

Mais il faut n'avoir guère suivi le mouvement des études littéraires dans ces dernières années, pour ne pas remarquer que le champ des disputes se resserre, que le domaine de la science faite, de la connaissance incontestée, va s'étendant, et laisse ainsi moins de liberté, à moins qu'ils ne s'échappent par l'ignorance, aux jeux des dilettantes et aux partis-pris des fanatiques. Si bien qu'on peut sans chimère prévoir un jour où,

s'entendant sur les définitions, le contenu, le sens des œuvres, on ne disputera plus que de leur bonté et de leur malice, c'est-à-dire des qualificatifs sentimentaux. Mais de cela, je crois, on disputera toujours.

Il y a, Messieurs, vous le savez, dans le travail scientifique, un principe d'unité intellectuelle. Il n'y a pas de science nationale : la science est humaine. Mais comme elle tend à faire l'unité intellectuelle de l'humanité, la science aussi concourt à maintenir et à restaurer l'unité intellectuelle des nations.

Car s'il n'y a pas une science allemande, une science française, une science belge, mais la science, la même et commune pour toutes les nations, encore moins y a-t-il une science de parti, une science monarchiste ou républicaine, catholique ou socialiste. Tous les hommes d'un même pays qui participent à l'esprit scientifique, affermissent par là l'unité intellectuelle de leur patrie. Car l'acceptation d'une même discipline établit une communion entre des hommes de tout parti et de toute croyance. L'acceptation des résultats où conduit la loyale obéissance à cette discipline, forme un terrain solide de vérités acquises sur lequel ces hommes venus de tous les points de l'horizon se rencontrent. L'acceptation de l'arbitrage souverain des règles de méthode, ôte l'aigreur aux disputes et fournit le moyen de les terminer. Sans renoncer à aucun idéal personnel, on se comprend, on s'entend, on coopère : cela mène à l'estime et à la sympathie réciproques. La critique, dogmatique, fantaisiste, ou passionnée, divise : l'histoire littéraire réunit, comme la science dont l'esprit l'inspire. Elle devient aussi un moyen de rapprochement entre des compatriotes que tout le reste sépare et oppose, et c'est pourquoi j'oserai dire que nous ne travaillons pas seulement pour l'érudition, ni pour l'humanité : nous travaillons pour nos patries.

---

**Biologie constructive et Biologie destructive**, par FÉLIX LE DANTEC,  
Chargé de cours à la Sorbonne.

MESDAMES, MESSIEURS,

En me faisant le très grand honneur de m'inviter à prendre la parole dans cette belle cérémonie, l'Université libre de Bruxelles a sans doute voulu montrer en quelle estime elle tient la science à laquelle je me

suis consacré depuis vingt ans. C'est donc de la biologie que je dois vous entretenir aujourd'hui.

Je voudrais vous faire partager la sérénité que j'ai retirée de son étude, mais je ne vous dissimulerai pas, non plus, les dangers que cette étude présente; ceux qui s'adonnent à la biologie ne sauraient plus trouver d'attrait aux autres sciences, à moins que les autres sciences leur fournissent le moyen de pénétrer plus avant dans l'intimité des phénomènes vitaux. La biologie, en un mot, possède, à mes yeux, tout l'attrait, mais aussi tout le despotisme d'une religion.

Je suis issu d'une race pour laquelle, pendant des siècles, les préoccupations religieuses ont primé toutes les autres préoccupations. Les croyances simplistes qui ont suffi à mes ancêtres n'ont plus aucune valeur pour le raisonneur que je suis devenu, mais j'ai conservé néanmoins cet impérieux *besoin de savoir*, dont les anciens Bretons trouvaient la satisfaction dans une religion toute faite, et ma principale raison de vivre a été *de chercher le sens de la vie*.

Si cette tendance provient réellement de mes origines celtiques, j'ai le droit de penser qu'elle est fort répandue aussi dans l'auditoire d'élite qui m'entoure en ce moment. Les *Belges* de *César* étaient, personne n'en peut douter, les frères continentaux de ces habitants de la *Grande-Bretagne*, qui, six siècles plus tard, chassés de leur pays par les *Saxons*, vinrent peupler les solitudes de l'*Armorique*. Et, malgré les invasions, le fond de la population de la Belgique a sûrement conservé une quantité suffisante du sang de la tribu libre des valeureux *Nerviens*, pour que je puisse me considérer aujourd'hui, sans trop d'outrecuidance, comme un cousin germain convié à une fête de famille.

Quoi qu'il en soit de cette parenté si audacieusement revendiquée, et peut-être un peu « archaïque », l'œuvre de vos penseurs et de vos poètes m'autorise à espérer que vous ne considèrerez pas la biologie comme amoindrie, parce que je lui aurai attribué un intérêt d'ordre religieux.

\*  
\* \* \*

Bien des savants, Messieurs, et non des moindres, refusent à toutes les sciences, quelles qu'elles soient, le droit de pénétrer dans le domaine des religions. Malgré l'autorité de ceux qui ont le plus contribué à répandre cette opinion dans le monde, je n'ai jamais pu, pour ma part,

me résoudre à l'accepter. Elle repose, à mon avis, sur un simple jeu de mots.

Laissez-moi vous rappeler, à ce sujet, cette journée, pour moi à jamais mémorable, et qui mit aux prises, dans un tournoi académique, les deux hommes que j'ai le plus aimés et le plus admirés, *Renan* et *Pasteur*, ces deux génies sublimes et contraires, dont j'ai eu le rare bonheur de suivre de très près les admirables enseignements.

Élu membre de l'Académie Française, en remplacement de *Littré*, *Pasteur* crut devoir mêler à l'éloge de son illustre prédécesseur une violente critique du système positiviste d'*Auguste Comte* :

« La grande et visible lacune du système consiste, affirma-t-il, en ce que, dans la conception positive du monde, il ne tient pas compte de la plus importante des notions positives, celle de l'Infini ! Au delà de cette voûte étoilée, qu'y a-t-il ? De nouveaux cieus étoilés. Soit ! Et au delà ? L'esprit humain, poussé par une force invincible, ne cessera jamais de se demander : Qu'y a-t-il au delà ?... Il ne sert à rien de répondre : Au delà sont des espaces, des temps ou des grandeurs sans limite. Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'existence de l'Infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions ; car la notion de l'Infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entendement, il n'y a qu'à se prosterner. »

Je n'ai pas besoin de vous rappeler quel retentissement ont eu, il y a vingt cinq ans, ces affirmations du plus grand savant du siècle, quel profit en ont tiré les hommes de parti qui avaient intérêt à les répandre, ceux que *Littré* avait coutume d'appeler *les adversaires naturels de toutes les libertés*.

Ils ont fait moins de bruit, et pour cause, autour de la réponse de *Renan* :

« Vous avez fait des réserves, Monsieur, dit celui-ci avec sa bonhomie pleine de malice, sur les doctrines philosophiques auxquelles M. *Littré* s'était attaché, et auxquelles il déclarait devoir le bonheur de sa vie. C'était votre droit. Je n'userai pas du droit semblable que j'aurais. »

Mais, malgré cette promesse de neutralité, il revint à la charge quelques minutes plus tard :

« Celui qui proclame, dites-vous, l'existence de l'Infini, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles

de toutes les religions. Vous allez, je crois, un peu loin, Monsieur; vous donnez là un certificat de crédibilité à des choses bien étranges. Permettez-moi une distinction. Dans le champ de l'Idéal, oh ! vous avez raison; là on peut évoluer durant toute l'éternité sans se rencontrer jamais.

« Mais l'idéal n'est pas le surnaturel particulier, qui est censé avoir fait son apparition à un point du temps et de l'espace.

« Celui-ci tombe sous le coup de la critique. L'ordre du possible, qui touche de près celui du rêve, n'est pas l'ordre des faits. *Les religions se donnent comme des faits et doivent être discutées comme des faits*, c'est-à-dire par la critique historique. Or, les faits surnaturels du genre de ceux qui remplissent l'histoire religieuse, M. Littré excelle à montrer qu'ils n'arrivent pas; et s'ils n'arrivent pas, n'est-ce point le cas de se poser la question de Cicéron : Pourquoi ces forces secrètes ont-elles disparu? Ne serait-ce pas parce que les hommes sont devenus moins crédules? »

Je ne veux retenir de cette longue citation qu'une affirmation inattaquable : *Les religions se donnent comme des faits et doivent être discutées comme des faits*. Il n'est pas de meilleure réponse à faire à ceux qui vont répétant que « la science n'a rien à voir avec la foi », et qui prétendent nous imposer ensuite sans contrôle, sous le couvert de la Foi, la croyance à des faits que la science a non seulement le droit, mais aussi le devoir de contrôler.

\* \* \*

La biologie, plus que toute autre science, permet de discuter les affirmations fondamentales sur lesquelles sont basées les religions humaines; c'est pour cela que, comme je le disais tout à l'heure, je lui attribue, avant tout, un intérêt religieux. La biologie est une religion négative, si vous voulez, en ce qu'elle démontre surtout l'inanité de bien des croyances; mais, *la négation de certains dogmes a une valeur positive*. Il n'est pas sans importance, même au point de vue de notre conduite de chaque jour, que nous ayons repoussé, comme vide de sens, le dogme de l'immortalité individuelle.

Je dois vous l'avouer, d'ailleurs, ce n'est pas cette *utilité* des résultats que l'on peut tirer de l'étude de la vie, qui a fait de moi un biologiste.

Il existe deux biologies distinctes, l'une *pratique ou appliquée*, l'autre purement *spéculative*, et c'est vers la seconde, c'est vers la *biologie pure* que m'ont entraîné mes tendances personnelles.

La biologie appliquée est la science qui s'efforce de tirer, de toutes les connaissances humaines, le moyen, pour l'homme, de *bien vivre*. Elle met au service de l'homme les espèces sauvages animales et végétales; elle nous apprend à transformer ces espèces par l'élevage et la culture, de manière à nous les rendre plus utiles.

Elle se propose aussi d'intervenir dans la vie de l'homme lui-même, en lui enseignant comment on évite les maladies, et ce qu'il faut faire pour en guérir, quand on les a contractées.

L'homme étant avant tout un animal social, la recherche des conditions les plus favorables à la vie humaine ne peut se séparer de l'étude des lois qui régissent les sociétés. *Duclaux* a fait un pléonasme, volontaire, je le sais, quand il a donné comme titre à l'un de ses plus beaux livres : *L'hygiène sociale*.

Il n'y a d'hygiène que sociale ! La constitution de la société retentit sur le sort de chacun ; la conduite de chacun intéresse la société tout entière. Je ne vois pas au nom de quel principe on pourrait tracer des limites séparant raisonnablement l'hygiène sociale de l'hygiène individuelle.

L'hygiène sociale, ou science, du *bien vivre*, s'appelle aujourd'hui *Sociologie*; mais ce n'est pas à *Bruxelles*, ce n'est pas dans le pays des Solvay et des Waxweiler qu'il faut venir parler de sociologie; autant vaudrait porter des chouettes à *Athènes*.

\* \* \*

La biologie pure, la biologie spéculative donnera-t-elle naissance un jour à une sociologie qui soit une « hygiène sociale » parfaite? Aujourd'hui, malgré tous les efforts tentés depuis vingt-cinq ans, elle ne fournit pas encore à l'*hygiène individuelle* des règles suffisantes.

La médecine scientifique qu'avait rêvée *Claude Bernard* reste à l'état de rêve séduisant, malgré le merveilleux essor que promet à la thérapeutique la loi générale énoncée par votre éminent compatriote *Jules Bordet*.

Des milliers de chercheurs poursuivent dans les laboratoires les études de *vaccination* et de *sérothérapie*; ils cherchent surtout des méthodes nouvelles d'intervention, et c'est pour cet objet qu'ils demandent l'aide de la biologie proprement dite.

En attendant que ces nombreux pionniers aient remplacé l'empirisme

actuel par une thérapeutique scientifique, nous pouvons cependant faire notre profit des découvertes récentes en nous efforçant d'éviter les causes de maladie que l'école de *Pasteur* nous a appris à connaître. Nous ne croyons plus que le courroux d'*Apollon* fils de *Latone* ait déterminé la peste des Grecs devant *Troie*. Quand une épidémie se déclare, nous lui cherchons, nous lui trouvons souvent une cause locale contre laquelle nous ne sommes pas désarmés.

Quand même les découvertes récentes n'auraient contribué à l'avancement de la médecine qu'en nous permettant cette intervention prophylactique, nous devrions nous louer grandement déjà du progrès accompli.

De fait, si bien des gens, pour avoir trop souvent constaté la faillite de l'empirisme, ne croient guère aujourd'hui à la thérapeutique, il n'est plus à notre époque un homme cultivé qui se refuse à accorder une haute valeur aux prescriptions de l'*hygiène*. Je prends ici le mot *hygiène* dans le sens restreint et, pour ainsi dire, *négatif*, qu'on lui accorde ordinairement, et qui représente l'ensemble des règles à suivre pour ne pas tomber malade quand on est bien portant; l'*hygiène* ainsi définie ne nous donne pas le moyen de redevenir bien portants quand nous sommes malades; cela c'est le rôle de la *thérapeutique*; ce sera la seconde partie de l'*hygiène* de l'avenir.

\* \* \*

Ce rôle prophylactique, que joue aujourd'hui la biologie pure dans la médecine naissante, elle le remplit au même titre en sociologie en dénonçant des erreurs dangereuses. Nous n'avons pas encore su tirer des découvertes biologiques une formule définitive de vie sociale parfaite, mais nous pouvons, grâce à elles, écarter déjà des fantômes qui ont joué un rôle néfaste dans l'histoire de nos ancêtres.

Les croyances religieuses ont été de tout temps un instrument redoutable entre les mains des conducteurs d'hommes.

Aujourd'hui, les moins avancés d'entre nous, s'ils admettent encore la possibilité des miracles, ne s'attendent plus à voir intervenir, à chaque instant, dans les événements quotidiens, les divinités capricieuses qu'adoraient les hommes d'autrefois; et cependant, les plus féroces divisions qui s'établissent dans l'humanité ont encore pour origine des dissensions théologiques. Les meilleurs d'entre les croyants font passer leur foi avant leur intérêt. Ils semblent attacher d'autant plus de prix à leurs

croyances que ces croyances ont pour eux moins d'utilité pratique immédiate.

Messieurs, le principal but des religions est d'apprendre à l'homme ce qu'il est, d'où il vient, où il va ! La biologie, qui a pour objet l'étude de la vie, doit satisfaire, plus que toute autre science, notre curiosité religieuse.

Mais, chose étrange, et qui cependant pouvait se prévoir, il s'est trouvé que la biologie, au lieu de répondre directement aux questions que se posaient les hommes avant l'ère scientifique, a montré le plus souvent l'inanité, l'absurdité de ces questions.

« La science, a dit *Condillac*, est une langue bien faite. » La biologie, langage correct et précis, ne permet pas de traduire l'énoncé, donné en langue vulgaire, de la plupart des problèmes religieux, car il existe, dans la langue vulgaire, des mots qui répondent aux vieilles croyances des hommes, et qui, lorsque nous voulons les définir, se dérobent à nos efforts ; *nous ne pouvons pas les définir, parce qu'ils ne signifient rien*. Le biologiste ne rencontre pas sur sa route les plus angoissantes des questions que résolvaient les anciennes religions de l'humanité.

C'était là une grande difficulté pour l'établissement de la science de la vie ; il fallait avoir le courage de se débarrasser de toute idée préconçue ; il fallait, au sens le plus strict, *renoncer au langage humain*, qui est notre seul moyen de nous exprimer, et qui est dangereux, puisqu'il contient, dans son vocabulaire et jusque dans sa syntaxe, toute les philosophies, toutes les religions du passé.

Les plus hardis novateurs ont reculé, au début, devant une nécessité aussi cruelle ; ils n'ont pas su, ou n'ont pas voulu faire table rase de l'héritage ancestral.

*Claude Bernard*, étudiant les rapports de l'être vivant et de son milieu, accordait bien que les échanges physico-chimiques se font, entre l'homme et le milieu, suivant les lois de la physique et de la chimie ; mais il ne pouvait se résigner à aller plus loin ; il faisait la part du feu en laissant à la Vie un côté mystérieux, inaccessible à la recherche expérimentale.

Nous sommes plus résolus aujourd'hui ; nous allons jusqu'au bout des nécessités de la méthode scientifique ; nous oublions volontairement ce qu'ont cru nos pères, et cela ne va passans un grand effort, étant donnés la puissance et le charme des traditions.

Nous ne constatons pas seulement que l'homme est en rapport avec la nature, nous voyons qu'il est *dans la nature* au même titre que les autres objets connus de nous; la vie est une forme de l'activité universelle; la biologie est un chapitre de la physique.

Nous ne retrouvons nulle part au cours de nos recherches objectives, le dualisme qui a encombré les croyances des générations éteintes. Rien de fixe dans l'animal, rien d'immuable dans l'homme!

L'homme n'existe pas *par lui-même*; il est, à chaque instant, un mécanisme qui varie sous l'influence de tous les facteurs d'action du monde; un instant après, il est autre, il est différent!

La pensée elle-même nous apparaît comme un *résultat* du changement! Au lieu de faire de l'homme une entité, elle nous montre en lui un tourbillon sans cesse modifié.

Le fameux aphorisme de *Descartes* : « Je pense, donc je suis ! » devient à la lumière de la biologie nouvelle :

*Je pense, donc je change, donc, au sens absolu, JE NE SUIS PAS!*

A quoi se réduisent, dès lors, nos angoissantes préoccupations au sujet de l'immortalité individuelle? L'âme humaine n'est plus que la synthèse actuelle d'un mécanisme qui varie à chaque instant; la question de son immortalité n'a plus de sens! Toutes les entités actives, dont nous avons peuplé le monde en les calquant sur l'âme immortelle de l'homme, s'effondrent sous les coups de la biologie!

C'est la plus grande, c'est la plus terrible des révolutions qui se soient accomplies dans notre histoire! Et cette révolution ne saurait s'imposer sans douleur, car l'homme est attaché au passé par les fibres les plus sensibles de son hérédité. Il chérit, dans l'ombre de son cœur, les vaines croyances de ses pères. Même nourri d'une science infinie, l'homme ne saurait devenir, du jour au lendemain, un *animal scientifique*.

\* \* \*

Messieurs, on a souvent répété que « nos morts nous guident »; cette expression est incorrecte et dangereuse. Nous sommes la continuation de nos parents morts; notre existence est liée à ce qu'a été la leur, et nous ne pouvons renoncer en un jour à ce qu'ils ont aimé, même quand la science nous démontre qu'ils ont aimé des chimères!

Mais les variations que les découvertes scientifiques apportent dans nos

croyanances sont brusques et formidables, tandis que nos structures personnelles varient avec une infinie lenteur. Entre ma constitution individuelle et celle de mes ancêtres du temps de *César*, la différence est insensible; il y a autant de disproportion entre mes connaissances scientifiques et les leurs, qu'il y a de distance de *l'homme* à *l'ornithorhynque*!

L'évolution structurale n'a pas suivi les conquêtes de l'esprit humain; nourri des trésors du XIX<sup>e</sup> siècle, je me sens un cerveau d'homme du moyen âge; je suis dépaycé au milieu de toutes les merveilles modernes que j'admire cependant de toutes mes forces, et je trouve encore en moi mille raisons d'aimer ce que mes ancêtres ont aimé.

Les enseignements de la science, et surtout un besoin infini de clarté et de précision, ont lutté victorieusement, dans mon individu, contre les tendances d'un mysticisme suranné, mais je comprends que beaucoup de mes contemporains combattent avec acharnement une *biologie destructive*, qui les fait souffrir, et qui ne leur apporte, peut-être, aucune satisfaction!

La *biologie destructive* nous atteint jusque dans les recoins les plus cachés de notre amour-propre; nous devons renoncer à être des hommes libres, si nous prenons le mot « libre » au sens absolu que lui donnaient les religions; et c'est vraiment de cette liberté absolue que nous *voulons* être doués; c'est d'elle que nous sommes fiers!

La biologie nous enseigne que *le droit du plus fort*, ou, si vous préférez, du plus apte, est la seule loi générale; la vie même a une définition *guerrière et conquérante*, et cela impressionne péniblement notre générosité naturelle.

Pour ma part, et je suis sûr d'être, à ce point de vue, semblable à la majorité des hommes, *l'idée de justice* m'est plus chère que toutes les idées; je regarderais avec dégoût et mépris celui qui, même au nom de la science souveraine, heurterait le sentiment du *juste* que je porte en moi.

Les enfants apprennent à croire à la justice en apprenant à parler. Le nationaliste le plus fougueux ne pardonnerait pas à un chef d'État de sauver son pays par un acte injuste; il essaierait du moins de se mentir à lui-même et de se persuader que l'acte qui a satisfait son patriotisme était conforme aux règles de la plus scrupuleuse équité.

Nous avons tous de ses lâchetés quand il s'agit de sentiments qui nous tiennent fortement au cœur; nous sommes hommes, et nous devons

beaucoup pardonner aux hommes qui cachent comme nous-mêmes, sous un vernis du xx<sup>e</sup> siècle, des cerveaux de *trogloodytes*.

Il faut un véritable courage pour s'avouer que la justice est une notion *relative*. Nous croyons à la *justice absolue*, au *bien* et au *mal absolu*. La biologie nous enseigne que cette apparence absolue est le propre de tous les caractères *acquis* au cours de l'évolution de notre espèce; c'est même la seule définition des caractères *acquis*; ils persistent après qu'a disparu la cause qui les avait fait apparaître.

Toutes ces notions absolues, dont nous connaissons aujourd'hui l'humble origine, sont représentées dans notre langue par des *mots* qui jouissent d'un merveilleux prestige.

Ces *mots* répondent si parfaitement à des particularités héréditaires de notre structure, que nous ne pouvons les entendre sans ressentir aussitôt une émotion profonde. Les *mots* sont le plus grand obstacle à l'acceptation des conquêtes de la science révolutionnaire.

\*  
\* \*

MESSIEURS,

La *sociologie*, qui veut fournir à notre espèce des règles pour *bien vivre*, devra tenir compte, à la fois, des conquêtes de la science et des résidus antagonistes qui subsistent, malgré ces conquêtes, dans l'hérédité et dans le langage de la pauvre espèce humaine. La  *cité nouvelle*  sera construite sur des ruines, et, ces ruines, beaucoup continueront à les chérir au fond de leur cœur; le rôle des sociologues de l'avenir sera plein de difficultés!

Je n'ai pas qualité pour prévoir ce que sera la  *cité nouvelle* ; votre ardeur dans la voie de la sociologie, votre méthode surtout, me font penser que, si cette cité se construit un jour, c'est chez vous, peut-être qu'elle se construira.

La biologie à laquelle je reste attaché est *destructive*; elle ne remplace pas les dieux dont elle renverse les autels! Mais, en attendant que vous éleviez *sur ses données* une hygiène scientifique vraiment utile à tous les hommes, je conserverai à la Biologie destructive une grande reconnaissance, parce qu'elle a fait évanouir des fantômes dont nos pères s'effrayaient.

Elle a guéri l'homme de la peur!

Si elle ne m'apprend pas à *bien vivre*, elle m'empêche de redouter la mort; et nous ne devons pas considérer comme vaine une science qui nous apprend à bien mourir.

---

NEUVIÈME PARTIE.

A neuf heures du soir, a eu lieu à l'hôtel de ville, un raout organisé par le conseil communal. Ce fut la terminaison des fêtes commémoratives du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'Université libre de Bruxelles.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
PROGRAMME DES FÊTES . . . . .	5
<b>Première journée, vendredi 19 novembre 1909.</b>	
PREMIÈRE PARTIE : Réception à l'hôtel de <i>Belle-Vue et de Flandre</i> . . . . .	6
DEUXIÈME PARTIE : Séance académique à l'hôtel de ville . . . . .	6
TROISIÈME PARTIE : Représentation de gala au théâtre royal de la Monnaie . . . . .	46
<b>Deuxième journée, samedi 20 novembre 1909.</b>	
QUATRIÈME PARTIE : Fête commémorative au Théâtre communal . . . . .	48
CINQUIÈME PARTIE : Banquet universitaire dans la salle des fêtes de la Madeleine . . . . .	71
<b>Troisième journée, dimanche 21 novembre 1909.</b>	
SIXIÈME PARTIE : Hommage aux bienfaiteurs de l'Université, au Parc Léopold . . . . .	76
SEPTIÈME PARTIE : Visite des Instituts . . . . .	85
HUITIÈME PARTIE : Conférences dans la salle des fêtes de la Madeleine : <i>Le Livre Examen en matière scientifique</i> , par Henri Poincaré. . . . .	97
<i>L'Esprit scientifique et la méthode de l'Histoire littéraire</i> , par Gustave Lanson . . . . .	107
<i>Biologie constructive et Biologie destructive</i> , par Félix Le Dantec . . . . .	116
NEUVIÈME PARTIE : Raout à l'hôtel de ville . . . . .	126

---

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B,, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des A&B et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les A&B appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

#### **3. Localisation**

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme

<[http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\\_du\\_fichier.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf)> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

#### **5. Buts poursuivis**

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux A&B, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

## **7. Exemple de publication**

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux A&B un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **8. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des A&B ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives et Bibliothèques de l'ULB'.

## **Reproduction**

### **9. Sous format électronique**

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

### **10. Sur support papier**

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

### **11. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux Archives & Bibliothèques dans les documents numérisés est interdite.